



898 7 4/834

DES
FORCES MILITAIRES DE LA FRANCE
COMPARÉES
A CELLES DE L'ALLEMAGNE

PAR
W. STREUBEL

OFFICIER D'ARTILLERIE

TRADUIT DE L'ALLEMAND



BRUXELLES
FR. VAN MEENEN ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 55

1869

DES
FORCES MILITAIRES DE LA FRANCE
COMPARÉES
A CELLES DE L'ALLEMAGNE.

DES
FORCES MILITAIRES DE LA FRANCE
COMPARÉES
A CELLES DE L'ALLEMAGNE

PAR

W. STREUBEL

OFFICIER D'ARTILLERIE

TRADUIT DE L'ALLEMAND



BRUXELLES

FR. VAN MEENEN ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 55

1859

L'empereur des Français a besoin de la guerre. Il croit aller cueillir des lauriers en Allemagne. Nous avons vu depuis peu une lutte prochaine, de possible qu'elle était, de venir très vraisemblable.

La France, en commençant une pareille guerre, prétend naturellement l'emporter. Mais a-t-elle toutes les chances favorables de son côté? C'est ce qui peut être mis en doute.

Les Français ont autant de dédain de la puissance de l'Allemagne, que certains allemands ont d'admiration exagérée pour celle de la France. Cela tient à l'empire des traditions. Napoléon I^{er} ayant souvent vaincu nos armées, beaucoup s'imaginent qu'un chef capable pourrait essayer de renouveler, à la tête des armées françaises, ses marches triomphales à travers l'Europe. L'humanité en général est un peu enfant, un peu singe même,

elle n'aime pas les raisons et il ne suffit pas d'être homme, pour avoir le bon sens en partage. Demandons à l'impartiale histoire la cause des succès si constants de Napoléon en Europe, et nous serons étonnés de la folie de cette époque. Il nous en est resté quelque chose, qui se manifeste chez les Français par le rêve des frontières du Rhin et, chez nous, par notre préoccupation exclusive à vouloir augmenter nos fortifications du côté de l'ouest.

Les Français n'ont pourtant qu'une idée confuse de la puissance des gouvernements confédérés de l'Allemagne. Cette confusion se manifeste surtout dans la distinction stéréotypée qu'ils font entre l'Autriche, la Prusse et les autres états de l'Allemagne, associés pour la défense d'un intérêt fédéral. Napoléon I^{er} en agissait déjà de même, et quelle que fût la grandeur de son génie, il avait pour cela de bons motifs; car, dès que l'Allemagne se sentit unie, la gloire de l'empereur pâlit et s'éclipsa. En somme, ce n'est que l'Allemagne qui brisa sa puissance, ce ne sont que les armées allemandes qui ont vaincu ses aigles. Depuis cinquante ans, bien des événements se sont produits, qui ont plus fortement uni les liens des différentes races de l'Allemagne, et, d'autre part, la différence entre la puissance matérielle de la France et celle

de l'Allemagne est plus grande qu'elle ne le fut jamais.

La grandeur de cette différence ressortira surtout de la comparaison entre les forces de la France et celles de l'Allemagne et de l'étude des divers rayons d'opération des deux pays. Nous traiterons ici ces deux points, et nous nous efforcerons d'arriver au résultat le plus exact possible. Il ne pourra être que de nature à donner beaucoup d'espoir à notre grande patrie.

Nous ne considérerons l'Autriche, la Prusse et les autres états de l'Allemagne, que comme un seul tout; car cette unité ne fera jamais défaut pour les intérêts réellement allemands, surtout si la France prétend jamais nous attaquer du côté de l'Est. Déjà, l'Allemagne entière a en ce moment, avec un instinct juste et éclairé, fait sienne la cause de l'Autriche en Italie, quoiqu'elle soit en quelque sorte étrangère à la Confédération. C'est ce sentiment qui est la garantie la plus sûre qu'aucune partie de la patrie commune ne sera attaquée, sans qu'aussitôt la nation tout entière surgisse, même sans y être appelée, sur le lieu du combat.

ARMÉE FRANÇAISE.**1. NOMBRE DES TROUPES.**

(Pour rendre la comparaison plus facile, nous donnerons les nombres autant que possible en chiffres ronds.)

I. INFANTERIE.

Garde. Grenadiers : 3 régiments de 4 bataillons à 6 compagnies. — Chasseurs à pied : 1 bataillon de 10 compagnies. — Zouaves : 1 régiment de 2 bataillons à 14 compagnies.

Ensemble 8 régiments et 1 bataillon : 18,700 hommes (paix) ou 31,000 (guerre).

Ligne. Infanterie de ligne : 100 régiments de 3 bataillons à 8 compagnies. — Chasseurs à pied : 20 bataillons de 10 compagnies. — Zouaves : 3 régiments de 3 bataillons à 9 compagnies. — Infanterie légère d'Afrique : 5 bataillons de 7 compagnies. — Tirailleurs algériens : 3 régiments (3 batail-

lons) de 8 compagnies. — Vétérans : 2 compagnies.

Ensemble 108 régiments, 32 bataillons et 2 compagnies : 254,700 hommes (paix) ou 346,000 hommes (guerre).

L'infanterie entière comprend 116 régiments, 33 bataillons et 10 compagnies : 253,400 hommes (paix) ou 377,000 hommes (guerre), dont 1/8 légère (1).

2. CAVALERIE.

Garde. Cent-gardes : 1 escadron. — Cuirassiers : 2 régiments. — Dragons : 1 régiment. — Lanciers : 1 régiment. — Chasseurs : 1 régiment. — Guides : 1 régiment.

La garde comprend ainsi 6 régiments (à 6 escadrons) et 1 escadron : 6,600 hommes (paix) ou 9,000 hommes (guerre).

(1) L'institution du *quatrième* bataillon dans les 100 régiments d'infanterie, dont il est question depuis quelque temps, aurait pour résultat une augmentation d'à peu près 80,000 hommes d'infanterie. Un coup d'œil jeté sur la population générale de la France nous montre que, parmi ces 80,000 hommes, doivent se trouver une foule de gens trop faibles et incapables de servir. Prendre une pareille mesure, c'est, en d'autres termes, appeler *prématurément* les dernières et, par conséquent, les plus coûteuses réserves de ce pays.

Ligne. Carabiniers : 2 régiments. — Cuirassiers : 10 régiments. — Dragons : 12 régiments. — Lanciers : 8 régiments. Chasseurs : 12 régiments. — Hussards : 8 régiments. — Chasseurs d'Afrique : 3 régiments. — Spahis : 3 régiments. — Remonte : 10 compagnies.

Ensemble 58 régiments (de 6 escadrons) et 10 compagnies : 58,800 hommes (paix) ou 83,000 hommes (guerre).

Total de toute la cavalerie : 64 régiments, 1 escadron et 10 compagnies : 63,400 hommes (paix) ou 92,000 hommes (guerre), dont la moitié cavalerie légère.

3. ARTILLERIE.

Garde. Artillerie légère : 1 régiment de 12 batteries et 1 compagnie. — Artillerie montée : 1 régiment de 6 batteries et 1 compagnie.

Ensemble 2 régiments (18 batteries et 2 compagnies) : 2,500 hommes (paix) ou 3,000 hommes (guerre).

Ligne. Artillerie légère : 5 régiments de 18 batteries et 1 compagnie. — Artillerie de campagne : 7 régiments de 13 batteries et 1 compagnie. — Artillerie montée : 4 régiments à 8 batteries et 1 compagnie. — Pontonniers : 1 régiment de

17 compagnies. — Ouvriers, armuriers et vétérans : 17 compagnies. Ensemble 17 régiments (227 batteries et 50 compagnies) : 51,800 hommes (paix) ou 68,000 hommes (guerre)..

Total de toute l'artillerie : 19 régiments (243 batteries et 52 compagnies) : 54,300 hommes (paix) ou 73,000 hommes (guerre), dont 1/3 artillerie montée..

4. GÉNIE.

Garde. Troupes : 1 division de 2 compagnies. — Ensemble 250 hommes (paix) ou 500 hommes (guerre).

Ligne. Troupes : 3 régiments de 2 bataillons (31 compagnies). — Compagnies d'ouvriers : 2. — Ensemble 3 régiments (53 compagnies) : 7,400 hommes (paix) ou 8,200 hommes (guerre).

Total de toutes les troupes du génie : 3 régiments et 2 compagnies : 7,700 hommes (paix) ou 8,500 hommes (guerre).

5. GENDARMERIE.

Garde. Gendarmerie à pied : 1 régiment de 2 bataillons à 8 compagnies. — Gendarmes à cheval : 1 escadron.

Ensemble 1 régiment et 2 compagnies : 1,100 hommes.

Ligne. Gendarmerie des départements : 26 régiments (53 compagnies). — Gendarmerie des colonies : 4 1/2 compagnies. — Garde de Paris : 2 bataillons de 8 compagnies. — Pompiers de Paris : 1 bataillon de 7 compagnies. — Vétérans : 1 compagnie.

Ensemble, 26 régiments, 3 bataillons et 5 1/2 compagnies : 24,000 hommes.

Total de la gendarmerie : 28 régiments, 3 bataillons, 1 escadron et 5 1/2 compagnies : 25,100 hommes.

Total général de l'armée française y compris les 4,700 hommes des équipages du train et 12,000 hommes de troupes d'administration et autres : 409,000 hommes (paix) ou 575,000 hommes (guerre), avec environ 1,200 bouches à feu. Dans le dernier chiffre, sont compris les 45,000 hommes de la garde. Outre les 25,000 hommes de la gendarmerie déjà comptés, il faut considérer, comme réserve, 60,000 soldats congédiés après 6 ans de service. La garde nationale compte environ 100,000 hommes ; on ne peut du moins dans les circonstances actuelles, la prendre en considération. En comptant toutes ces troupes, l'armée française atteint ainsi au *maximum* de 660,000 hommes.

2. QUALITÉ DES TROUPES.

L'armée française est, sans contestation aucune, une des meilleures de l'Europe. Elle est brave, bien armée et pourvue d'un grand nombre d'excellents officiers. Son histoire nous offre bien des phases glorieuses. Elle possède aussi quelque expérience de la guerre. La longue durée du service, qui est de 7 ans, fait que, malgré la fréquence et la longueur des congés, cette armée possède toujours un noyau compacte d'hommes exercés. Elle est, comme la nation dont elle est issue, très impressionnable et obéit facilement au sentiment du moment. Particulièrement propre à la guerre offensive, elle s'entend moins à la défensive : depuis l'institution des armées permanentes, les Français ont toujours fait les retraites les plus désastreuses.

On ne peut pas dire que l'armée française soit une armée nationale, bien que l'obligation du service militaire soit générale. Elle était nationale au commencement de ce siècle et à la fin du siècle dernier. Mais déjà sous la Restauration, plus encore sous le roi Louis-Philippe, elle a commencé

à former une caste. Ce phénomène est dû à l'envahissement du matérialisme qui depuis cette époque, s'est attaqué à la vie publique et privée des états modernes. En temps de guerre, les nations s'occupent de gloire; en temps de paix, d'argent. Il en résulte que l'armée française est devenue insensiblement le refuge des hommes peu favorisés de la fortune, tandis que les riches et la bourgeoisie s'en sont éloignés systématiquement. Ils y envoient d'autres à leur place, et l'uniforme finit par perdre de son prestige d'autrefois. L'armée, vivant de ses anciens souvenirs, le sentait et en gardait une certaine rancune. Plus d'une fois, ces circonstances ont exercé une influence notable dans les grandes crises nationales. Aujourd'hui cet état de choses n'a guère changé, quoique le gouvernement affecte une plus grande sollicitude pour les soldats, et, en élevant le prix du remplacement jusqu'à la somme de 2,000 francs, augmente les difficultés de se faire remplacer. Ceux qui, en France, sont indépendants et possèdent de la fortune se jettent maintenant de préférence dans les affaires où ils amassent des richesses et se livrent à l'oisiveté. Dans tous les cas, l'état intérieur de la France y est pour beaucoup. L'armée française, en temps de paix, est exclusivement employée au service de la police dans son

propre pays, ce qui lui vaut le mauvais vouloir et un certain isolement dans la société. Du reste, un peuple sans caractère, extrêmement adonné à un vain luxe, ne renfermera jamais un trop grand nombre d'*hommes* dans son sein.

Le ton prétorien que l'armée française a pris récemment s'explique par suite de son exclusion et de l'idée qu'elle a que le régime actuel n'a pas d'autre soutien qu'elle. L'armée française est une puissance *politique*. L'empereur le lui a dit lui-même. Nous en verrons les fruits. Quelle que soit la forme de gouvernement d'un pays, quel qu'en soit le nom, l'armée doit lui servir d'instrument *aveugle*. Cette conscience d'elle-même n'exercera aucune influence sur la conduite de l'armée française en campagne; mais on peut dire que l'empereur des Français n'aura pas toujours la France derrière l'armée française, dans toutes les guerres qu'il entreprendra.

Depuis 1853, à côté du gros de l'armée, existe la garde. Son institution était en tous cas une erreur, parce qu'elle a eu pour conséquence la division de l'armée française en deux parties nettement distinctes. Loin d'en recueillir des avantages, on n'en retirera que de graves inconvénients. La guerre seule peut permettre de créer ce qu'on appelle des troupes d'élite. En temps de

paix, on se laisse aller à prendre des mesures arbitraires et, avec ou sans préméditation, on mécontentera beaucoup d'hommes, en en favorisant d'autres qui sont indignes de toute espèce de faveur. La garde est un véritable ulcère pour une armée permanente, et toute armée qui n'en possède pas peut se compter heureuse. En France, existe, en outre, un autre inconvénient d'une telle institution. La chute et la disparition de plusieurs gouvernements dans un temps passablement court, a également divisé l'armée en plusieurs partis, et, sans doute, la nouvelle garde impériale sera une serre chaude pour le bonapartisme militaire. Cet état de choses est dangereux à deux points de vues : d'une part, on entretient par là le mécontentement parmi les troupes de ligne, dix fois supérieures en nombre ; d'autres part, il s'ensuit que les commandements les plus élevés dans l'armée française seront accordés bien souvent de préférence, non à la capacité, mais à des considérations personnelles.

Il y a, au moins un grand danger que cela n'arrive. L'étranger ne peut que se réjouir de cette institution.

L'armement des différentes troupes est bon, à l'exception de celui de l'artillerie. La plus grande partie de l'infanterie et toute l'infanterie

légère a des fusils rayés, le génie en a également.

De toutes les armes, l'infanterie et le génie sont les plus estimées. L'infanterie est parfaitement exercée, ce qui se remarque particulièrement dans toutes les évolutions qui dépendent de la rapidité, et dans les manœuvres en tirailleurs. Les Français sont nés tirailleurs. Les chasseurs de Vincennes ne sont surpassés par aucune troupe semblable dans le monde entier, pour ce qui est de la dextérité et du parti qu'ils savent tirer de la nature des terrains (Il y a pour eux des exercices particuliers, pour les habituer par exemple, à sauter vivement les murs, les haies, etc...). Par contre l'infanterie française n'excelle pas dans le tir, au même degré que les autres infanteries et notamment celle des armées allemandes. Aussi les chasseurs et les zouaves français ne peuvent, sous ce rapport, soutenir la comparaison avec les chasseurs autrichiens et prussiens. Le résultat du tir en temps de paix le démontre suffisamment. Les différences sont quelquefois très frappantes. Ce dernier fait est la conséquence du naturel des Français et du manque de chasseurs exercés en France (suite de l'excessif morcellement de la propriété, qui y a détruit les grandes chasses).

La cavalerie a été, de tout temps, l'arme la plus faible de l'armée française. Les Français s'entendent, en général, assez mal à l'entretien du cheval. C'est pourquoi leurs régiments de cavalerie perdent toujours une si grande quantité de chevaux, lorsqu'il est difficile de les soigner. Ce mal est ancien et même si connu en France, que l'on a augmenté la force de la cavalerie, dans des proportions considérables.

On porte des jugements très divers sur le compte de l'artillerie française. On la tient presque toujours pour meilleure qu'elle n'est en réalité. Du temps de Napoléon 1^{er} elle était non pas absolument, mais relativement meilleure qu'à présent. A cette époque, l'artillerie de campagne avait des batteries mêlées, c'est-à-dire qu'avec un certain nombre de canons elle avait des obusiers. La projection des derniers était mauvaise, parce que, dans ce temps, on ne connaissait pas la grande utilité des petites charges. Depuis lors, toutes les autres artilleries, et surtout celle de l'Allemagne, ont porté à son plus haut degré de perfectionnement le tir vertical au moyen de charges plus faibles. Les Français conservèrent leur vieux système jusque dans les derniers temps. En 1852, l'empereur crut devoir réorganiser l'artillerie. Après quelques essais

superficiels, qu'avait précédé une espèce d'octroi de ses idées, il ordonna de mettre de côté les anciens canons de 8 et 12, ainsi que les obusiers de 15 et 16, et de ne plus admettre en place qu'une seule arme, le canon de 12 raccourci. On fit alors à la hâte quelques centaines de ces canons; cependant les deux tiers des officiers d'artillerie français s'étaient prononcés contre l'adoption de ce projet.

L'empereur était dans l'erreur. Son système d'artillerie ne valait rien. Depuis que l'artillerie française existe, jamais la France n'a fait un pas en arrière aussi considérable. La faute principale consiste en ce qu'on prend ainsi complètement l'artillerie de tir vertical. Or, le jet des projectiles a, depuis les changements apportés récemment à la tactique, acquis une immense importance, surtout pour les combats qui se livrent dans les terrains coupés.

On ne tardera pas à faire à ce sujet des expériences en France. Car la France est un pays où l'on ne fait qu'expérimenter. On dit que l'on va donner à l'artillerie de campagne des canons rayés, les journaux annoncent même la fabrication d'un grand nombre de ces engins de guerre. Si tout cela se confirmait, les ennemis de la France ne pourraient que s'en réjouir, car l'artillerie fran-

çaise serait complètement asservie à devenir la plus mauvaise de l'Europe.

Déjà l'abandon d'un système qui n'a pas six ans d'existence, pour un autre tout aussi dispendieux et qui n'a pas encore été essayé sur les champs de bataille, ne parle que peu en faveur des motifs qui l'ont fait adopter. Le principe des canons rayés n'a pas encore été complètement discuté, quoique différents essais aient été faits depuis trente ans, particulièrement en Suisse et en Sardaigne. Tous les canons rayés donnent un tir quelque peu plus juste et plus fort. Par contre, on ne peut s'en servir pour tirer des grenades, ce qui est un grand inconvénient; l'espace manque dans ces canons pour allumer la matière inflammable de ces projectiles.

Les canons rayés, dont la construction est beaucoup plus compliquée que celle des autres (et il en est de même des munitions), ne permettent pas un feu aussi rapide. Ils sont également plus vite hors d'état de servir. Le canon rayé ne l'emporte sur les autres que sous le rapport du tir à boulets; mais le tir à boulets a perdu de son importance, en comparaison des autres tirs. Sous tous les autres rapports, le canon rayé ne vaut pas les canons ordinaires.

L'armée française compte beaucoup d'officiers excellents et d'une grande science. Mais l'instruc-

tion scientifique n'y est pas, à beaucoup près, aussi universelle que dans la plupart des armées allemandes. Le corps d'officiers se recrute toujours en partie parmi les sous-officiers de l'armée. L'armée française n'a pas de chefs illustres. Dans la guerre d'Orient, tout s'est fait au moyen de la tactique. Personne n'y a fait des études stratégiques. Il est possible, mais il n'est pas prouvé que l'un ou l'autre des dix maréchaux de France s'entende à faire manœuvrer une grande armée en campagne.

En Algérie, l'armée française a eu constamment l'occasion de s'aguerrir et de s'habituer à la fatigue. C'est là la véritable utilité qu'elle a retirée, depuis quelques dix années, d'expéditions assez peu conséquentes dans ce pays. On accorde hors de France une portée exagérée à ces promenades militaires, qui, du reste, font que les Français apprennent à faire la petite guerre avec une certaine nonchalance qui ne doit convenir que rarement vis-à-vis de troupes capables de résistance.

Pour raisonner de la force offensive de la France, il ne faut pas perdre de vue les données de la statistique. Or, la population de ce pays, à l'encontre de presque tous les autres, a, depuis nombre d'années, considérablement décréu et cela dans des proportions notables.

II

ARMÉES ALLEMANDES.

I. FORCE.

ARMÉE AUTRICHIENNE.

1. INFANTERIE.

62 régiments d'infanterie de ligne à 4 bataillons de campagne, 1 de grenadiers et 1 de dépôt. Ensemble : 175,000 hommes (paix) ou 245,000 hommes (guerre). — 14 régiments d'infanterie-frontière et le bataillon de Titler. Chaque régiment à 2 bataillon de campagne et 1 bataillon de réserve. Ensemble : 40,000 hommes (paix) ou 56,500 hommes (guerre). 1 régiment de chasseurs à 7 bataillons de campagne et 1 de dépôt. — 25 bataillons de chasseurs. Ensemble : 20,500 hommes (paix) ou 35,000 hommes (guerre). — 14 compagnies de santé. Ensemble 2,700 hommes (paix) ou 3,500 hommes (guerre).

Total de l'infanterie : 77 régiments, 23 bataillons et 13 compagnies : 238,000 hommes (paix) ou 333,000 hommes (guerre) dont $\frac{1}{9}$ infanterie légère.

2. CAVALERIE.

8 régiments de cuirassiers à 6 escadrons de campagne et 1 escadron de dépôt. — 8 régiments de dragons, avec la même distribution. — 12 régiments de hussards à 8 escadrons de campagne et 1 escadron de dépôt. — 12 régiments de lanciers, avec la même distribution.

Total de la cavalerie : 40 régiments; 64,000 hommes (paix) ou 71,000 hommes (guerre) avec 56,000 ou 67,000 chevaux, les $\frac{2}{3}$ cavalerie légère.

3. ARTILLERIE.

16 régiments d'artillerie de campagne (144 ou 168 batteries) avec 1,152 ou 1,344 bouches à feu. — 1 régiment d'artillerie des côtes de 3 bataillons. — 1 régiment de raquetiers (18 ou 20 batteries) avec 144 ou 160 voitures de fusées.

Total de l'artillerie : 18 régiments (162 ou 188 batteries) et 3 bataillons : 28,000 hommes (paix)

ou 54,500 hommes (guerre) avec 4,900 ou 30,000 chevaux, dont un tiers de trait.

4. TROUPES TECHNIQUES.

12 bataillons de troupes du génie. — 6 bataillons de pionniers.

Total des troupes techniques : 18 bataillons ; 11,000 hommes (paix) ou 21,000 hommes avec 3,600 chevaux (guerre).

5. TRANSPORTS MILITAIRES.

Ensemble en 7 commandements de trains du pays, 24 escadrons de transports et 21 départements de charroi : 2,500 hommes (paix) ou 4,600 hommes (guerre) avec 1,900 ou 5,600 chevaux.

En temps de guerre, il existe comme réserve, outre les 19 régiments de gendarmes comptant 19,000 hommes : 7 divisions de cavalerie légère de frontière, 7 bataillons des confins militaires, l'infanterie de l'état-major, les dragons d'état-major, les bataillons de volontaires et la cavalerie légère irrégulière.

Total de toute l'armée autrichienne : 400,000 hommes (paix) ou 7 à 800,000 hommes avec 1,544 bouches à feu (guerre), les réserves y comprises.

ARMÉE PRUSSIENNE.

A. — ARMÉE PERMANENTE.

1. INFANTERIE.

Garde : 4 régiment de 3 bataillons ; 1 régiment de réserve de 2 bataillons ; 1 bataillon de chasseurs ; 1 bataillon de tirailleurs.

Ligne : 32 régiments de 3 bataillons ; 8 régiments de réserve de 2 bataillons ; 8 bataillons de réserve combinés ; 8 bataillons de chasseurs. Toute l'infanterie comporte 45 régiments et 18 bataillons : 75,500 hommes (paix) ou 147,500 hommes (guerre), dont 1/12 troupes légères.

2. CAVALERIE.

Garde : 6 régiments (gardes du corps, cuirassiers, dragons, hussards, 2 hulans) à 4 escadrons.

Ligne : 8 régiments de cuirassiers ; 4 régiments de dragons ; 12 régiments de hussards ; 8 régiments de lanciers (tous à 4 escadrons).

La cavalerie est composée ainsi de 58 régi-

ments : 23,500 hommes (paix) ou 24,000 (guerre), dont les 3/5 cavalerie légère.

3. ARTILLERIE.

Garde : 1 régiment de 12 batteries.

Ligne : 8 régiments de 12 batteries.

Ensemble, l'artillerie forme 9 régiments (108 batteries) : 16,000 hommes (paix) ou 23,600 hommes avec 1,004 bouches à feu (guerre), dont 1/6 artillerie montée.

4. PIONNIERS.

Garde : 1 division de 2 compagnies.

Ligne : 8 divisions et 1 division de réserve de 2 compagnies.

Total des pionniers divisés en 20 compagnies : 4,600 hommes (paix) ou 8,500 hommes (guerre).

L'armée permanente compte ainsi 140,000 hommes (sans officiers et en temps de paix) ou 225,000 hommes (en temps de guerre).

B. — PREMIER BAN DE LA LANDWEHR.

1. *Infanterie* : 4 régiments landwehr de la

garde, 32 régiments landwehr et 8 bataillons de réserve landwehr (116 bataillons).

2. *Cavalerie* : 2 régiments landwehr de la garde, 32 régiments de cavalerie landwehr et 8 escadrons de réserve landwehr (144 escadrons).

C. — SECOND BAN DE LA LANDWEHR.

Ensemble : 116 bataillons et 104 escadrons.

Total de la landwehr du premier et second ban en temps de guerre : 325,000 hommes.

L'armée prussienne comprend ensemble : 161,000 hommes (paix) et 541,000 hommes avec 1,004 bouches à feu (guerre).

ARMÉE DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.

CORPS.	ÉTATS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.	ARTILLERIE.	PIONNIERS.	TOTAL.
7	Bavière	64,700	11,500	11,500	2,490	Carpe d'armée. 90,300 (1)
8	Wurtemberg	15,800	2,600	3,200	390	22,000
	Bade	11,400	4,870	1,760	180	16,600
9	Grand-Duché de Hesse . .	8,070	4,300	1,100	100	10,600
	Royaume de Saxe	19,700	3,200	2,000	500	25,400
	Hesse électorale	"	"	"	"	15,000
	Luxembourg	"	"	"	"	2,400
10	Hanovre	20,400	3,000	2,600	500	26,500
	Brunswick	3,200	600	500	"	5,300
	Holstein-Lauenbourg . . .	"	"	"	"	5,400
	Mecklenbourg-Schwerin . .	3,700	570	350	80	5,300
	Mecklenbourg-Strelitz . .	680	80	70	"	830
	Oldenbourg	2,900	460	370	"	3,700
	Hambourg	2,390	180	"	100	2,670
	Hambourg, Lubeck, Brême.					
<i>Division de réserve :</i>						
Nassau		4,900	"	480	"	6,000
Saxe-Weimar		3,000	"	"	70	3,000
Les autres 14 États de la Confédération		13,400	"	"	"	13,400

(1) Sans compter la réserve quelque peu plus forte.

Indépendamment de l'Autriche et de la Prusse, le reste de l'Allemagne dispose d'une armée de 550,000 hommes, y compris la réserve.

D'après les registres matricules de 1842, chaque État de la Confédération fournira à l'armée fédérale :

1° Son contingent porté à 1 p. c. de la population ;

2° La réserve portée à $\frac{1}{5}$ p. c. et à fournir dix semaines après la mobilisation ;

5° Une autre réserve portée $\frac{1}{5}$ p. c. et destinée à remplacer les pertes.

La cavalerie forme $\frac{1}{7}$ du contingent ; quant à l'artillerie, on fournit, par 1,000 hommes, deux pièces (dont $\frac{1}{4}$ de 12 livres, $\frac{1}{6}$ de 6 livres, $\frac{1}{3}$ d'obusiers et $\frac{1}{6}$ d'artillerie montée). Le parc de siège est composé de 200 pièces. Les troupes du génie sont exclusivement fournies par l'Autriche et la Prusse. La force des pionniers et des pontonniers est évaluée à 1 p. c.

Chaque contingent qui dépasse la force d'un corps d'armée, doit être muni d'un équipage de pont pour les grands fleuves. Tout corps d'armée ordinaire doit avoir un équipage de pont pour les rivières larges au moins de 200 pieds. Les chasseurs et tirailleurs forment $\frac{1}{20}$ de l'infanterie.

D'après les dernières décisions, l'armée fédérale

compte 470,000 hommes ; en 1855, elle était cependant considérablement plus forte, puisque les tableaux d'effectifs renseignaient un ensemble de 525,000 hommes et 1,122 bouches à feu. En voici la répartition en chiffres ronds : 1^{er}, 2^e et 3^e corps d'armée (Autriche), 153,000 hommes ; 4^e, 5^e et 6^e (Prusse), 170,000 ; 7^e (Bavière), 40,000 ; 8^e, 47,580 ; 9^e, 53,500 et 10^e, 49,000 hommes.

La division d'infanterie de réserve comptait 18,200 hommes. Toute cette armée se composait de 404,500 fantassins, dont 28,600 chasseurs et tirailleurs ; 71,500 cavaliers avec 72,000 chevaux de service ; 40,200 artilleurs avec 74,000 chevaux ; 5,700 hommes de troupes techniques, et enfin, 16,800 hommes de train d'équipages. Le parc de siège comprenait 250 bouches à feu, dont 122 canons, 31 obusiers et 97 mortiers.

L'Autriche, la Prusse et les autres États de l'Allemagne peuvent ainsi mettre aisément sur pied la masse énorme de 1,500,000 hommes. Ce qui est le triple de la force de l'armée française.

II. — QUALITÉ DES TROUPES.

Quelque motif que l'on ait de reconnaître la valeur intrinsèque de l'armée française, si on la

met en rapport avec l'armée allemande, et pour qui prétend établir une comparaison impartiale, elle ne peut être qu'en faveur de cette dernière.

Un seul reproche important peut être adressé aux armées allemandes : elles n'ont pas une homogénéité assez grande. Nous reviendrons plus tard sur ce point. Sous tous les autres rapports, les forces militantes de l'Allemagne offrent le spectacle le plus satisfaisant.

L'Allemagne est le foyer de l'instruction et des sciences. Il est impossible que les armées n'y participent pas. Et, en effet, le fait est patent. Nulle part on ne cultive autant l'étude des diverses branches de l'art de la guerre, on peut l'affirmer sans crainte d'être démenti. En général, on exige beaucoup des officiers. En Autriche, en Prusse et dans la plupart des autres états, l'avancement est possible, avec plus ou moins de restrictions, à partir des rangs inférieurs de l'armée, mais tout individu promu au grade d'officier doit fournir la preuve de certaines connaissances scientifiques. La plus grande partie des officiers allemands a étudié dans les écoles militaires ou dans des établissements spéciaux. En France, il y a infiniment d'officiers qui n'ont pas eu cette ressource indispensable. C'est le fait de la promotion en temps de paix d'un grand nombre de sous-officiers

au grade d'officier. Il en résulte que l'armée française compte une multitude de jeunes officiers supérieurs, qui, pour être jeunes, n'ont pas une capacité hors ligne, ainsi qu'une très grande quantité de vieux capitaines.

L'esprit scientifique est si développé dans les armées allemandes que toutes les questions de principes, quelque minime qu'en soit l'importance, relatives soit à l'armement, soit à l'instruction des troupes, à la tactique ou aux autres branches de l'art de la guerre, sont d'abord discutées et élucidées dans les journaux militaires, la plupart excellents, avant que l'on ne fasse n'importe quelle modification. Certes, des réformes malencontreuses ont eu quelquefois lieu, mais elles étaient toujours basées sur des motifs qui devaient les faire excuser. Quelque chose d'analogue à la transformation complète de l'artillerie en France, qui n'était justifiée par rien, ne s'est jamais produit en Allemagne.

Nous assignons une grande portée à cette culture de l'élément scientifique dans les armées allemandes. Il est vrai que cet élément seul ne la rend pas apte à faire la guerre. Mais les temps sont déjà loin où il ne fallait que frapper fort pour s'assurer la victoire.

Le soldat allemand n'a pas l'aptitude à s'in-

struire et à se mettre au courant du service, qu'à le soldat français. Les Français forment leurs recrues avec une promptitude merveilleuse. Mais les soldats allemands sont plus susceptibles de résistance; s'ils s'enthousiasment moins facilement pour le premier venu, leur âme est loin de se laisser abattre avec la même promptitude quand le sort des armes ne leur est pas favorable. On reproche aux armées allemandes leurs défaites du temps de Napoléon. Ces reproches prouvent que les gens qui les font, ne se rendent pas compte de ce qu'ils disent. Le fait d'avoir résisté à de si nombreuses défaites, témoigne qu'il y avait en elles des ressources extraordinaires. Ce qui est surtout digne d'admiration, c'est la force de résistance des Autrichiens. Une armée victorieuse ne se débande pas; ce n'est que dans les revers que l'on voit ce que c'est qu'une bonne armée. Du reste, la fin de la guerre a amené une compensation. A notre place, la France et des armées françaises ne se seraient jamais ralliées en 1813.

Dans les armées allemandes qui admettent le remplacement, c'est le gouvernement qui se charge de fournir les remplaçants. Ce sont presque toujours d'excellents soldats, qui ont fini leur terme. En France, ce soin est abandonné à des agents de remplacement et on conçoit qu'il leur est bien

indifférent de voir l'armée être formée d'éléments de choix ou de vagabonds.

Toutes les armées allemandes ont fait de grands progrès au point de vue du matériel de guerre. C'est particulièrement le cas pour l'armement des troupes. Il est en général excellent. Toute l'infanterie légère surtout est armée d'excellents fusils rayés que possède aussi une grande partie de la ligne.

En général, l'infanterie est à peine inférieure à l'infanterie française. Les avantages que cette dernière peut présenter pour les manœuvres en tirailleurs sont certainement compensés chez les Allemands par une plus grande sûreté dans le tir. Sous ce rapport, l'infanterie de toutes les armées allemandes possède une incontestable supériorité. Les chasseurs et les tirailleurs (Schützen), entre autres, sont des tireurs incomparables. Il y a, en Allemagne, 80 mille hommes environ de ces troupes d'élite.

Quant à la cavalerie allemande, elle est en tous points supérieure à la cavalerie française. Cette dernière n'est pas même montée complètement avec des chevaux du pays. Elle a besoin d'en faire acheter à l'étranger. (Il en est de même de l'artillerie française.) Napoléon I^{er} lui-même faisait entrer en ligne de compte dans ses calculs la fai-

blesse de la cavalerie française, eu égard à la cavalerie allemande, et choisissait ses champs de bataille en conséquence. La cavalerie allemande a été très rarement battue par la cavalerie française en nombre égal.

On peut dire la même chose de l'artillerie. Malgré les différences inévitables qui existent dans les détails de l'organisation et des manœuvres des différentes artilleries de l'Allemagne, les principes qui leur servent de base sont sensiblement les mêmes. Les calibres de l'artillerie de campagne varient de 6 à 12; les calibres des mortiers, de 7 à 7 1/2. On a cherché à rendre dans tous les contingents l'artillerie de campagne plus mobile, la sûreté du tir aussi grande que possible, et surtout à perfectionner le feu des mortiers. L'arme la plus importante de l'artillerie, dans ces derniers temps, les cartouches à grenades (*granatcartatsche*) sont adoptées par toutes les artilleries du monde. L'artillerie française ne sait pas encore actuellement si elle doit les admettre ou les rejeter, et cependant elles ont donné sur les champs de bataille des preuves évidentes de leur utilité. Les Français surpassent toutes les autres nations dans les perfectionnements apportés aux armes à feu manuelles; quant aux progrès de l'artillerie, ils sont depuis longtemps dus principalement aux

études et aux recherches des Allemands. Le vrai créateur de la science de l'artillerie dans les temps modernes est un Allemand (Schœrnhorst). Déjà du temps de Napoléon I^{er}, l'artillerie allemande surpassait en certains points l'artillerie française. Les combats de batteries contre batteries tournaient très rarement au désavantage des Allemands.

Les troupes du génie, au moins celles des grands contingents, peuvent très bien se mesurer avec celles de l'armée française. Les Français ont emprunté aux Autrichiens le système de ponts de Birago, qui depuis longtemps est en usage dans les autres armées allemandes. Les travaux de fortifications faits par les ingénieurs autrichiens, prussiens et bavares, sont très grandioses; ce sont de vrais chefs-d'œuvre d'architecture militaire.

Les nombreuses inspections qui ont lieu en temps de paix permettent à l'armée fédérale allemande d'être toujours portée en très peu de temps du pied de paix au pied de guerre. Ces inspections sont loin de n'être que de simples formalités. De nombreuses destitutions en sont souvent les conséquences. Nous doutons beaucoup que l'armée française, éparpillée comme elle l'est, puisse être aussi sévèrement contrôlée que l'armée fédérale toujours compacte.

L'armée autrichienne a peut-être plus que l'armée française l'expérience de la guerre. Du moins, les guerres soutenues par l'Autriche, à partir de 1848, étaient de grandes guerres. Elles donnèrent lieu à infiniment de manœuvres. C'est ce qui fait qu'il est certain que l'Autriche ne manquera pas de chefs capables.

Le manque d'unité dans les armées allemandes et surtout dans l'armée fédérale est certainement un vice. Mais on l'exagère d'ordinaire beaucoup.

Les contingents sont tous divisés en bataillons, régiments et batteries. Ce sont là les formes fondamentales. Le commandement d'un chef unique ne s'adresse jamais à des forces plus nombreuses. On voit par là que la diversité des commandements ne peut pas avoir des conséquences fort graves sur la conduite des troupes en face de l'ennemi. Il est assez indifférent de savoir comment on commande par exemple, dans le 8^e corps, le feu pour un bataillon wurtembourgeois et si le bataillon badois qui est à côté de lui reçoit ses commandements exactement de la même manière. Les troupes sont toujours commandées par leurs propres officiers. Du reste, même sous ce rapport, il existe de grandes analogies entre toutes les armées allemandes. Du moment où un corps d'armée agit comme tel, commence le rôle de la

tactique qui est une pour toutes les armées de la Confédération.

Dans une grande armée, quelle que soit son homogénéité, le commandant du corps d'armée ne peut s'embarrasser des détails. Il faut qu'il ait toujours l'ensemble sous les yeux, s'il prétend obtenir quelque grand résultat.

Un plus grand désavantage pour l'armée fédérale consiste dans la diversité des calibres des armes. Mais on ne pourra s'en apercevoir que rarement. La quantité de munitions qu'emportent avec eux les contingents est très considérable. La batterie ou le bataillon pourront presque toujours se servir exclusivement de leurs propres munitions. Du reste, les troupes n'épuisent plus que rarement toutes celles qu'elles ont (1).

On doit, du reste, ne pas perdre de vue que les petits contingents de l'armée fédérale sont destinés à la garde des forteresses. C'est ce qui a lieu pour toute la division de réserve, composée presque exclusivement de contingents inférieurs à 2,000 hommes.

(1) Les réglemens fédéraux exigent les quantités de munitions suivantes : 520 coups pour les canons de 6, 450 pour ceux de 12, 350 pour les mortiers, 200 coups pour chaque fantaisin, 120 pour chaque cavalier. Dans aucune campagne l'artillerie n'a jusqu'ici épuisé cette quantité de munitions.

La Prusse emploie, en cas de guerre, une grande partie de sa landwehr à la garde des places fortes.

Quand les Allemands se débarrassèrent du gouvernement des Français, leurs armées étaient loin d'être organisées sur des bases aussi uniformes que maintenant. Et cependant ils se sont admirablement battus. Napoléon, dans ses dernières campagnes, n'a jamais eu d'armée composée exclusivement de troupes du même pays. A Borodino, il avait une armée formée de 20 contingents différents, et cependant il battit avec 120 mille hommes les Russes qui n'étaient pas beaucoup inférieurs en nombre. Lors de la guerre du Schleswig, en 1848, l'armée fédérale comptait beaucoup de petits contingents qui ont toujours bien tenu. Et ce sera encore le cas, surtout quand l'Allemagne devra défendre son territoire.

III. — THÉÂTRE DE LA GUERRE A L'OUEST.

La France est un pays difficile à défendre du côté du centre de l'Europe. Ses frontières si étendues ne sont que faiblement protégées par de hautes montagnes ou de grands fleuves. Ses forteresses sont nombreuses, surtout au nord-est,

sa frontière la plus vulnérable, mais il n'en est que peu qui satisfassent aux exigences actuelles. Le pays est ouvert presque de tous côtés et ne possède guère de bonnes lignes de défense naturelle; il est, en outre, cultivé et sillonné d'excellentes voies de communication, qui permettront à l'ennemi qui y aura pénétré en nombre de s'y établir avec facilité et de s'y fortifier. Les principales positions avancées que les armées françaises peuvent prendre du côté de la Belgique, des provinces rhénanes et de la Suisse, sont dominées par des positions beaucoup meilleures pour l'ennemi. Enfin Paris, centre de la France et but vraisemblable de toutes les expéditions, est dans une situation désavantageuse et se trouve surtout beaucoup trop rapproché de la frontière. On peut arriver de la Belgique à Paris en huit journées de marche au plus; ses fortifications ne sont pas de nature à parer à cet inconvénient, et, comme il faut pour arriver devant elles, que l'armée française ait été battue en rase campagne et que l'ennemi soit à la tête de forces considérables, elles n'ont pas une grande valeur.

Le rayon de défense dont nous traitons peut être divisé en trois parties : 1) La défense du côté des Ardennes; 2) du côté des Vosges et du Jura; 3) du côté des Alpes.

1. Rayon de défense du côté des Ardennes.

Entre le canal et la Moselle, au sud de la Belgique et du Luxembourg, sur une distance de 50 milles allemands environ (200 kilomètres), s'étendent des chaînes de montagnes que l'on comprend sous le nom des Ardennes et des forêts de l'Argonne.

Les Ardennes s'étendent entre l'Eifel, l'Ourthe et la Meuse, et forment une chaîne de montagnes en forme de plateau d'environ 2,000 pieds d'élévation; elles sont incultes, couvertes de buissons, de marais et de quelques forêts. Le plateau central, qui est assez uni, est coupé en deux par la Meuse et forme, en se continuant vers le nord-ouest, le bassin de l'Escaut, de la Somme et de l'Oise, se divise du côté de Saint-Quentin en deux branches; celle du nord se perd du côté de la route de Calais, celle du sud du côté du canal, entre la Somme et la Seine.

Cette chaîne de montagnes est surtout peu cultivée dans sa partie orientale, où les céréales ne réussissent guère que dans les vallées. Du côté du nord-est, les Ardennes n'ont guère que deux issues un peu importantes : l'Eifel qui est hors de France et le grand plateau de l'Ardenne.

Cette partie comprend la région montagneuse, inculte, sauvage, en partie déserte et marécageuse, entre l'Ourthe, la Meuse, le Rhin, la Moselle et la Sure, située entre les Pays-Bas orientaux et la province rhénane. Elle est coupée comme le plateau central et présente de nombreuses vallées profondément encaissées, telles que, par exemple, celles de la Kyll, de la Pram, de l'Our et de la Wilz; elle n'est que très peu fertile.

Le grand plateau au nord-ouest de l'Eifel forme un plateau de 6 lieues de largeur qui n'offre guère que des tourbières de 5 à 18 pieds d'épaisseur, un peu de bruyères et quelques plantes sauvages. Il contient des vallées profondes. Les marais sèchent généralement pendant les étés chauds et on peut d'autant moins les considérer comme des obstacles sérieux au passage des troupes, que, depuis les guerres de Napoléon, on a construit à travers ces montagnes plusieurs grandes routes du Rhin à la Moselle.

Les forêts de l'Argonne, branche des monts Faucilles qui s'étend le long de la Meuse, ont environ 15 milles d'étendue sur 6 de largeur. Cette chaîne de collines ne s'élève qu'en de certains endroits à 1,500 pieds de hauteur. Son sol argileux pourrait, en temps de pluie, présenter des difficultés à la marche des troupes. Ils se terminent à

l'est d'une manière plus abrupte qu'à l'ouest, où, de même que les Ardennes, ces monts ne manifestent plus leur présence que par de légères ondulations du sol.

A la suite de ces montagnes, on trouve entre la Marne et l'Aisne une chaîne de collines, d'abord assez élevées, qui entre Épernay et Berryau-Bac, est à peu près plane et qui se termine en plaine du côté de Paris. Elle est coupée par quelques petites rivières de peu d'importance et est très fertile. C'est sur ce point que l'assaillant devra principalement avoir les yeux, après être sorti des montagnes, s'il prétend opérer contre les fortifications de Paris.

Ces montagnes, à cause de leur peu d'élévation et des nombreuses et bonnes routes qui les sillonnent, ne présentent de ce côté qu'une faible défense. Elles n'offrent pas de défilés proprement dits. Les défilés des Islettes, de la Chalade, de Grandpré et de Chaîne-Populeux, sur le passage des routes de la Meuse à celles de l'Aisne, avaient jadis une certaine valeur stratégique, mais ils l'ont perdue depuis que l'on a fait des éclaircies dans les forêts de l'Argonne et que l'on y a desséché beaucoup de marais. Ce ne serait que dans une petite guerre que l'on pourrait y prendre des positions avantageuses.

Les rivières qui, des deux côtés de ces montagnes, coulent dans la plaine, sont nombreuses, mais de peu d'importance. Elles coupent plutôt les chaînes de montagnes qu'elles ne les côtoient; aussi sont-elles précieuses pour l'assaillant. Parmi les plus connues, voici celles qui sont dignes d'attention au point de vue militaire :

1. La Moselle, dont la source est au mont Dru-mont dans les Vosges et qui se jette dans le Rhin près de Coblenze. Jusqu'à Épinal, son lit est étroit et à pic; à partir de cet endroit, elle est plus large, mais toujours escarpée. Sa largeur moyenne en France est de 250 pieds. Elle est navigable à partir d'Épinal pour de petites embarcations, à partir de Metz pour des bateaux d'un plus fort tirant d'eau. On peut la traverser facilement en France de tous côtés. La Saar, qui prend sa source à droite du grand Donou, se jette dans la Moselle près de Trèves, a 200 pieds à Saarbruck et 300 près de son embouchure; elle coule dans une vallée couverte de forêts et de défilés.

2. La Meuse, qui prend sa source au plateau de Langres, a jusqu'à Bourmont un lit étroit; à partir de là jusqu'à Stenay, il est plus large, mais peu profond; de Stenay à Maestricht, la Meuse est de nouveau étroite et finit par se perdre dans le plat pays. Sa largeur moyenne est de 4 à 500 pieds.

A Namur, elle est de 400 pieds. Elle est navigable à partir de Saint-Thibaut et on ne peut la passer que sur des ponts. Parmi ses affluents, on peut citer la Chiers, qui prend sa source près de Longwy et se jette dans la Meuse au-dessus de Sedan. Elle offre une bonne position. Ses rives sont escarpées et parallèles à la frontière; elle est protégée par trois forteresses.

3. La Sambre, affluent de la Meuse qui prend sa source dans la forêt de Nouvion, a son embouchure à Namur. Ses rives, dans sa partie supérieure, sont plates, resserrées, et couvertes de rochers dans sa partie inférieure. Sa largeur est de 250 pieds à son embouchure; elle est guéable en de certains endroits. La rive gauche domine presque partout la rive droite.

4. L'Escaut, qui prend sa source près de Saint-Quentin, a des rives planes presque partout. Sa largeur près de Gand est de 100 pieds, de 600 près de Termonde, de 1,600 à Anvers. Sa profondeur à partir de Rupelmonde est de 50 pieds. Il est navigable depuis Cambrai. La plupart des affluents de l'Escaut sont endigués et ne sont guère susceptibles d'être traversés, si ce n'est sur des ponts.

5. La Lys, affluent de l'Escaut, prend sa source au sud de Saint-Venant et se jette dans l'Escaut

à Gand, coule dans une vallée plate et ouverte de toutes parts; sa largeur va jusqu'à 160 pieds; elle est navigable à partir de la frontière de Belgique.

6. La Somme prend sa source à Fonsomme. Ses rives sont basses, elle est navigable au-dessous de Bray.

7. La Seine prend sa source à Saint-Seine. Ses rives jusqu'à Châtillon sont profondément encaissées; à partir de là elles sont larges et plates. Sa largeur moyenne est de 500 à 1,000 pieds, sa profondeur de 8 à 20. Elle est guéable jusqu'à Troyes, au milieu de l'été, navigable en dessous de Mény. Ses trois grands affluents de droite, l'Aube, la Marne et l'Oise sont plus importants qu'elle au point de vue militaire.

8. L'Aube, qui descend du plateau de Langres, a son embouchure à Pont-sur-Seine. Cette rivière coule dans une vallée ouverte et qui n'est resserrée qu'en de certains endroits. Son cours est rapide, elle offre plusieurs îles et des marécages près d'Arcis-sur-Aube. Sa largeur près de Lesmont est de 560 pieds. Elle est navigable près de Bar-sur-Aube et est difficile à traverser sans ponts.

9. La Marne prend sa source près de Langres et se jette dans la Seine auprès de Paris. La vallée

qu'elle parcourt est large à partir de Saint-Chaumont, plus loin elle est ouverte presque partout. Elle présente plusieurs gués, tant en amont qu'en aval.

10. L'Oise prend sa source près de Rocroy, dans les Ardennes, et a son embouchure près de Poissy. Ses rives sont plates et en partie couvertes de forêts. Elle est navigable auprès de La Fère. Son affluent le plus considérable est l'Aisne, qui vient des forêts de l'Argonne et coule jusque près de Grandpré entre des rives profondément encaissées.

Les fleuves et les rivières dont nous parlons sont unis par de nombreux canaux, ce qui est de nature à faciliter beaucoup les opérations et les approvisionnements.

Les routes les plus importantes qui se dirigent vers Paris, des parties de la France dont nous avons parlé, sont les suivantes :

1. La route de Toul à Paris par Bar le Duc, Vitry et Sezane.

2. La route de Metz par Verdun, Clermont, le défilé des grandes Islettes vers Châlons-sur-Marne et de là sur Épernay et Meaux, ou sur Montmirail et Meaux à Paris.

3. La route de Namur sur Dinant, Givet et Rocroy à Mézières, et de Réthel et Rheims à

Épernay et à la route de Metz à Paris, ou de Rheims sur Soissons à Paris.

4. La route de Trèves à Luxembourg, de là par Thionville à Metz ou par Longwy à Verdun et à la route de Metz à Paris.

5. La route de Bruxelles sur Mons, Maubeuge, Avesnes, Laon à Soissons et la route de Rheims à Paris.

6. La route d'Ostende à Lille, de Douai à Cambrai, de là à Saint-Quentin, Ham et Compiègne ou sur Péronne, Roye, Pont Saint-Maxence à Paris, ou enfin de Lille sur Arras, Clermont et Beauvais à Paris.

7. La route de Dunkerque sur Aire, Amiens et Clermont à Paris.

8. La route de Calais sur Boulogne, Abbeville et Beauvais à Paris, ou d'Abbeville sur Neufchâtel et Rouen et de là à celle du Havre à Paris.

Du Rhin à la Moselle, à travers l'Eifel et le grand plateau des Ardennes il existe trois routes principales :

1. La route de Coblençe à Trèves et de là à Luxembourg.

2. La route de Coblençe à Malmédy et à travers le plateau des Ardennes à Spa et de Spa à Bruxelles.

3. La route de Cologne sur Bergheim ou de

Dusseldorf à Aix-la-Chapelle et de là à Liège et à Namur par la vallée de la Meuse, ou de Liège par Louvain sur Bruxelles.

La France a cherché à suppléer à la faiblesse de ses défenses naturelles du côté du nord-est, par de nombreuses forteresses. Il n'y en a, jusqu'à la Moselle, pas moins de 28, disposées sur trois lignes, et, parmi elles, il y en a 3 de premier ordre, 6 de second et 19 de troisième et de quatrième ordre; la première ligne est formée de 14 places fortes, la seconde de 8 et la troisième de 6. S'il ne s'agissait que du nombre des places fortifiées, cette partie de la France serait la moins vulnérable. Mais la plupart de ces forteresses érigées par Vauban n'ont aux yeux de la science actuelle que peu d'importance, parce que ce ne sont en général que de grands forts. Elles exigent une armée nombreuse pour les occuper, et chacune d'elles est facile à bloquer ou à éviter. Puis beaucoup d'entre elles sont en face de forteresses belges ou allemandes, ce qui restreint encore leur cercle d'opération. Les seules importantes sont celles de Metz, de Lille et de Gravelines. Cependant les limites étroites de leur tracé ne permettent pas qu'on les compare aux forteresses allemandes. En outre, au point de vue stratégique, elles sont très défectueusement réparties: Lille et

Gravelines sont en Flandre et couvrent ainsi un rayon de 15 lieues à peine qui s'étend entre la mer et l'Escaut, tandis que Metz est le seul point central de la ligne qui va des Vosges jusqu'à l'Escaut, 70 lieues. De quel côté les Français croient-ils donc que les armées allemandes, car il ne peut être question que d'elles, attaqueront leurs provinces du nord-est? N'est-ce pas une absurdité de s'imaginer qu'elles feront un grand détour pour venir se buter contre leurs places les plus fortes? Il n'existe qu'une seule réponse à cette question. C'est que les Français n'ont jamais songé avec suite à la nécessité de défendre leur pays. Parler de guerre pour eux, c'est songer à prendre l'offensive. Ce n'est que de cette manière que l'on peut s'expliquer l'inexplicable abandon dans lequel se trouve le système de défense de la France, du côté du nord-est.

Deux ou trois forteresses comme Ulm ou Rastadt, coûteraient infiniment moins d'entretien et rendraient infiniment plus de services que ce grand nombre de petites places fortes dont on tirera à l'avenir encore moins de parti qu'on n'en a tiré en 1814 et 1815. Les forteresses dont nous parlons pourraient être du côté de Toul, de Châlons-sur-Marne ou de La Fère. La France n'a pas assez apprécié l'importance extrême du système des

fortifications qui, depuis 1815, est devenu général en Allemagne, et elle ne le fera qu'à son détriment, tant si elle attaque nos places fortes que si elle est appelée à devoir se défendre contre des armées nombreuses.

Il ne serait peut-être pas hors de propos de faire quelques observations sur les fortifications de Paris. Depuis qu'il est fortifié, Paris est appelé à devenir le centre stratégique de la France. Les ouvrages de Paris consistent dans les fortifications de Paris proprement dites, et dans les forts détachés. Les premières comptent 90 fronts bastionnés, le nombre des derniers est de 16. Les forts forment autour de Paris une chaîne immense, qui l'enlace et qui n'a pas moins de 8 milles allemands d'étendue. L'un parmi l'autre, les forts devraient donc être à 12,000 pieds (une lieue) de distance, l'un de l'autre ; mais, en réalité, la plupart d'entre eux ne sont distants que de 4 à 6,000 pieds ; la dernière de ces distances est la plus fréquente. Ces forts, presque tous à l'est au sud et au nord, sont en général bien fortifiés. On peut les considérer chacun comme de petites forteresses. Leur situation est bien choisie, mais leurs réduits sont faibles, ce qui est un grand vice. Ils sont à une distance de 3,600 à 15,000 pieds de distance des fortifications, ce qui fait qu'à l'encontre de

ce qui a été souvent prétendu, ils ne peuvent pas être spécialement destinés à agir contre Paris.

Les Français quoiqu'ils aient tant décrié le système de fortifications allemandes, ont donc fortifié Paris d'après ce système, qu'ils ont, du reste, mis en usage pour plusieurs de leurs places fortes. Mais, de quelque manière qu'on le puisse fortifier, Paris ne pourra jamais devenir une place forte. On a beau adapter les principes les meilleurs à des objets immenses et hors de toute proportion, on ne créera que des chimères. La chaîne la meilleure et la plus forte finira par se briser par l'effet de son propre poids. C'est ce qui a lieu pour les fortifications de Paris. Il faut à tout le moins, pour défendre un tel point de 2 à 300,000 hommes. Pour que l'ennemi puisse se présenter devant Paris, il faut qu'il ait fait subir à l'armée française plusieurs défaites. D'une part, il aura donc un certain avantage et, de l'autre, on pourra se demander si l'armée française sera encore assez nombreuse pour défendre des ouvrages aussi considérables. Il faut bien avouer qu'il n'existera jamais d'armée en campagne assez forte pour entourer complètement une position aussi développée. Il ne faudra donc pas chercher à bloquer Paris.

Il n'est composé que d'un grand nombre de

forteresses isolées, qui ne pourront que rarement se secourir à temps et convenablement. Les forts du nord, de l'est et de l'ouest sont distants de trois lieues, une demi-journée de marche, du centre de la ville. Une fois un des ouvrages principaux au pouvoir de l'ennemi, un grand vide aura immédiatement lieu dans la ligne de circonvallation et pourra permettre à l'armée la plus nombreuse de passer facilement, de se développer ou de se fortifier. Les attaques contre les forts isolés seront d'autant plus faciles qu'au sud, à l'est et au nord. il existe dans un rayon de 600 à 1,500 pieds des localités considérables. A l'est le bois de Vincennes, à l'ouest celui de Boulogne s'étendent entre les forts et touchent aux fortifications de la ville. Il serait à peine possible de repousser une attaque énergique faite de ce côté sur la ville; mais il ne serait même pas nécessaire de la tenter et de s'exposer à de grandes luttes, luttes dans les rues que l'appui de la population pourrait rendre dangereuses. Après avoir rompu d'un côté ou de l'autre la ligne des forts il sera toujours possible de canonner la ville à boulets rouges et même de la détruire complètement.

Les Français se flattent que le concours de la population à la défense de leur ville de Paris lui serait d'un grand secours. Ils ne songent pas que

les grands combats auront surtout lieu autour des forts et que l'on ne pourra y employer que des troupes régulières. Il devra y avoir, en outre, à cause de l'immensité des espaces libres, entre les forts et derrière eux, un grand nombre de combats moindres. Des bandes de volontaires rassemblées au hasard ne se montrent jamais dans de semblables occasions.

Si l'envahisseur n'était qu'un peu plus fort en nombre que l'armée réunie autour de Paris, et s'il n'osait espérer attaquer ce point, il pourrait peut-être atteindre tout aussi bien son but, en divisant ses troupes en quelques grands corps et en les embusquant, à peu de distance de la ville, sur les routes d'où de nombreuses colonnes empêcheraient les approvisionnements d'arriver. Et en admettant même qu'il ne pût défendre complètement l'accès des vivres, la famine ne tarderait pas à régner, et l'on forcerait par là l'armée française de Paris à sortir de ses positions.

Les fortifications de Paris, comme presque toutes les créations humaines qui ont la prétention d'escalader le ciel, reposent sur une immense erreur.

II. Défense du côté des Vosges et du Jura.

La deuxième partie du théâtre de la guerre non-

seulement présente des chances plus favorables pour la défense, mais pourrait être appelée à être d'une grande utilité, en cas de guerre offensive. Cette partie est mieux protégée par la nature et présente des lignes stratégiques préférables. Ces dernières sont aussi plus étendues. Paris est à une distance de dix-neuf étapes du Rhin, de dix-sept de la frontière suisse.

La distance de Wissenbourg à Belley, sur le Rhône, est de 58 milles allemands. La barrière que forment en ligne droite, le long de la frontière française, les Vosges et le Jura, présente la même étendue.

Les Vosges sont une chaîne de montagnes, d'une étendue de 36 milles allemands, d'une largeur de 10 au sud, entre Colmar et Luxeuil, s'amincissant successivement, de manière à n'en avoir plus que 6 vers le nord et 4 entre Pfalzbourg et Saarbourg. Une étendue de 22 milles allemands des Vosges appartient à la France. Elles atteignent dans la partie sud 4,360 pieds d'élévation, 3,500 dans la partie moyenne et seulement deux mille dans la partie septentrionale. En général, elles ne sont pas escarpées, mais sont arides en différents endroits. Elles sont généralement cultivées dans la partie méridionale; au nord, elles ne le sont que dans les vallées. Elles contiennent un

grand nombre de montagnes arrondies, fortement boisées, couvertes de prairies et de pâturages, et à l'est et à l'ouest elles offrent de nombreux vignobles. Chose particulière aux Vosges, on y rencontre sur les sommets les plus élevés des montagnes plusieurs lacs et des marais. Les monts étant séparés par plusieurs vallées qui les coupent en travers et qui mènent à de bonnes routes, les Vosges proprement dites n'offriraient pas, au point de vue stratégique, des obstacles fort sérieux. Elles ne contiennent pas de défilés difficiles à franchir.

A ce point de vue, malgré sa faible élévation, la branche septentrionale des Vosges, qui va en s'aplanissant à travers la Bavière rhénane vers le Rhin et que l'on appelle le Hardt, présenterait plus d'importance. C'est un plateau couvert de nombreuses forêts, de gorges de montagnes, et qui a une pente très raide du côté de l'est.

Les monts Faucilles, avec le plateau de Langres, qui s'étendent en forme d'arc de la partie méridionale des Vosges vers le centre de la France, sont parallèles au Jura, ne s'élèvent guère qu'à 1,500 pieds de hauteur et sont, en général, abordables de tous côtés, quoique l'on y rencontre quelques bonnes positions. Ils peuvent être aussi facilement franchis que leur extrémité septentrionale des

forêts de l'Argonne. C'est du côté de la source de la Moselle qu'ils sont le moins praticables. C'est aussi leur côté le plus inculte.

Le Jura, qui appartient en grande partie à la Suisse, a une étendue totale de 40 milles allemands et une largeur moyenne de 8 à 9. Il est composé de plusieurs chaînes de montagnes parallèles et séparées par de nombreuses vallées. L'extrémité de cette chaîne de montagnes est sa partie la plus élevée, tandis que les autres monts qui s'étendent vers l'intérieur de la France s'affaissent de plus en plus. Le Jura touche par le Jorat aux Alpes bernoises, et est uni par Valdieu et les canaux du Rhin et du Rhône aux Vosges. La première des quatre principales chaînes françaises commence au Rhône et entoure au nord-est le lac de Genève. Elle couvre la frontière française sur un espace de 5 1/2 milles et ne tarde pas à converger vers le canton de Vaud. Il y a des endroits où elle atteint 5,300 pieds d'élévation. La deuxième chaîne, qui a jusque 4,400 pieds de hauteur, s'étend de Belley jusqu'au mont Suchet et à Chassion. Entre ces deux chaînes se trouve la vallée des Dappes, dont il a été si souvent question depuis quelque temps et qui appartient à la Suisse. Les deux routes les plus directes pour aller vers le lac de Genève y aboutissent. La troisième chaîne, qui a

jusque 4,300 pieds de hauteur, part du delta du Rhône entre l'Ain, le Brief et le Doubs jusqu'à Grand Toman et de là vers Neufchâtel. La quatrième enfin est coupée par la vallée de l'Ain et va entre le Doubs et la Desaubre jusqu'au mont Terrible.

A l'est, la chate de la chaîne du Jura est plus escarpée et les montagnes sont plus rapprochées que vers l'ouest. Les monts Jura sont généralement couverts de forêts, les parties les plus élevées sont rocheuses et arides, le reste est cultivé. Les vallées sont presque toutes étroites et formeraient des défilés d'autant plus faciles à défendre, qu'à l'exception des grandes routes, il n'existe que de mauvais sentiers à travers les montagnes. Les plus importants de ces passages sont dans la partie la plus méridionale et la plus aride du pays, ceux de Nantua, de Saint-Claude et des Rousses.

Abstraction faite des forteresses, le Jura doit être plus facile à défendre que les Vosges.

Parmi les fleuves et les rivières, les suivants seuls méritent d'être remarqués.

1. Le Rhin, qui, sur un espace de 22 milles, de Bâle à Lauterbourg, longe la frontière française. Mais, malgré sa grande largeur, qui près de Bâle est déjà de 750 pieds, toute armée qui n'aurait même qu'un matériel de pont insuffisant pourra le passer

sans difficulté; de nombreuses îles du côté de Bâle faciliteraient encore ce passage. L'histoire des guerres démontre que chaque fois qu'on l'a voulu sérieusement, les armées sont parvenues à franchir le Rhin moyen et le Haut-Rhin. Sauf l'Ill, le Zorn et la Lauter, les affluents qui viennent des Vosges et du Jura, sont peu considérables.

2. L'Ill prend sa source dans le département du Haut-Rhin et se jette dans le Rhin près de Strasbourg. Ses rives à partir de Mulhouse sont planes; elles sont un peu encaissées jusque-là. Sa largeur est, en général de moins de 100 pieds. L'Ill se divise à Strasbourg en trois bras dont l'un a 153, l'autre 100 et le 3^{me} 22 pieds de large.

3. Le Rhône, à partir du lac de Genève coule dans une vallée assez étroite, entre l'extrémité du Jura et les montagnes de la Savoie, et présente surtout de Fort l'Écluse à Genissent, sur une distance de 3 lieues, un défilé étroit et escarpé. La rive droite, jusqu'à l'embouchure de l'Ardèche, est couverte presque sans interruption d'une paroi de rochers qui à gauche s'étend jusqu'à l'embouchure de la Durance : à partir de là, elle présente une vallée unie et marécageuse. La largeur moyenne à pleins bords jusqu'à Lyon est de 190, à partir de l'embouchure de la Drôme de 2,000 à 3,000 pieds. A partir d'Avignon, son cours est moins

rapide. On y rencontre beaucoup d'îles, en aval de l'embouchure de la Drôme. La navigation en est interrompue à cause de la rapidité du cours entre Collonge et Seyssel; son embouchure est quelque peu eusablée.

4. La Saône, affluent du Rhône, a sa source dans les Vosges et son confluent près de Lyon. Jusqu'à l'embouchure de l'Oignon, elle coule dans une vallée étroite et montueuse; à partir de cet endroit, la rive gauche est ouverte presque de toute part; la rive droite est bordée de montagnes à pics. Elle est navigable à partir de Gray et ne peut plus être traversée que sur des ponts.

5. Le Doubs, affluent de la Saône, prend sa source au mont Rixon dans le Jura, tombe dans la Saône à Verdun. Ses rives sont larges et escarpées. Sa largeur à Besançon est de 190 pieds. Cette rivière est sujette à des crues et est navigable à partir de Saint-Ursitz.

6. L'Ain descend du Jura, se jette dans le Rhône près de Logettes. Ses rives sont étroites et rocheuses.

(Le terrain qui s'étend entre l'Ain et la Saône comprend plusieurs petits lacs, reliés entre eux par de petites rivières, et est par là parfaitement approprié à la petite guerre.)

Les voies de communication suivantes sont

les principales parmi celles qui mènent à travers les Vosges et l'Hardt à la Saône et à la Moselle.

1. La route de Bâle sur Belfort, Lure et Vesoul à Langre.

2. La route de Mulhouse à travers les vallées de Thann et Saint-Amarin à Remiremont et à Épinal dans la vallée de la Moselle.

3. Les routes de Neu-Brisach, Colmar et Schelestadt à Saint-Drey, à Nancy, par la vallée de la Meurthe et de là à Toul.

4. Les routes de Strasbourg et Hagenau par Saverne vers Pfalzbourg, et de là vers Nancy, Metz ou Saarbruck.

5. Les routes de Hagenau par Bitsch et Deux-Ponts vers Hombourg, sur la route qui conduit de Mannheim et de Mayence à Metz.

Par le Jura à la Saone :

1. La route de Bâle par Delle et Montbelliard vers Vesoul, ou de Bâle par Blamont vers Clerval, au Doubs.

2. La route de Bâle par la vallée de la Munster vers Pontarlier et Dijon.

3. Les routes d'Yverdun, Lausanne, ou Nion par Orbe, le défilé de Jougny, et par le col du Doubs vers Pontarlier, et plus loin par Besançon vers Langres.

4. Les routes de Nion par les Rousses, et de

Genève par Gex, et les Rousses vers Salins, sur la route de Bâle à Dijon.

5. La route de Genève par Gex et Saint-Claude vers Lons-le-Saulnier, et plus loin vers Châlons-sur-Saône.

6. La route de Genève par le défilé du Rhône, près de Fort l'Écluse vers Nantua et de là à Lyon ou à Mâcon.

7. Le chemin de Saint-Didier par Belley, vers Saint-Rambert, et de là vers Lyon ou par Bourg vers Châlons-sur-Saône.

Enfin par le plateau de Langres, etc. :

1. La route de Vesoul par Langres, Chaumont et Arcis-sur-Aube, vers Paris.

2. La route de Dijon vers Châtillon, Troyes par Nogent-sur-Seine, dans la précédente.

3. La route de Lyon par Châlons-sur-Saône, Autun, Auxerre et Melun à Paris.

Le long de la ligne des Vosges et du Jura se trouvent treize places fortes, dont la plupart ne peuvent avoir une grande importance, en partie, à cause de leur étendue minime (il y a parmi ces places 10 forteresses de troisième et quatrième rang), en partie à cause de leur situation. Les trois plus importantes sont : Strasbourg, Besançon et Belfort. Les autres, Bitsch, Pfalzbourg et Schelestadt défendent les défilés des Vosges ;

Pontarlier et le fort de Joux couvrent plus ou moins complètement les passages du Jura ; le fort Louis sur le Rhin domine ce fleuve, du moins sur un petit espace ; mais, depuis que l'on a fortifié Rastadt, sur la rive droite, il est descendu au rang de simple poste d'observation. Enfin le fort l'Écluse ferme le passage du Rhône entre les Alpes et le Jura, couvrant en même temps la route de Genève à Lyon. La ligne des anciens retranchements de Wissenbourg à Lauterbourg est tombée en ruines.

Besançon et Belfort, qui étaient peu importants, ont été considérablement agrandis par des travaux détachés. Chacune de ces deux places peut contenir maintenant à peu près 30,000 hommes. C'est ce qui en a beaucoup augmenté l'importance. De ce côté, il n'est déjà plus si facile de s'avancer dans la Franche-Comté et vers la Champagne. Cependant, ces deux villes ne pourraient pas arrêter une armée de 100,000 hommes, et l'ennemi ne passe pas facilement la frontière en moindre force. Mais elles paralyseront ses mouvements et le forceront à agir avec grande prudence. Si elles avaient même été construites pour contenir des forces plus considérables, leur situation dans un terrain aussi montagneux et aussi coupé que l'est celui de cette province, serait

toujours un obstacle, qui ne permettrait pas d'en tirer tout le parti possible pour l'offensive. Il aurait été beaucoup préférable de fortifier de cette manière Dijon, au lieu de Besançon. Mais les Français ne peuvent se soustraire à la sotte idée que toutes les forteresses doivent se trouver sur les frontières (ou dans leurs environs).

Strasbourg est fortifiée d'après l'ancien système. Elle offre une sortie facile pour les attaques offensives à faire contre le Rhin moyen. C'est sa principale valeur. Pour la défensive, elle ne signifie pas beaucoup; car elle couvre, en même temps, des routes et des provinces que l'ennemi n'est pas forcé d'attaquer pour marcher sur Paris, ou qu'il peut prendre de flanc avec plus d'avantage. Ce qui diminue aussi de beaucoup la portée de cette place, que les Allemands, de même que les Français, prisent beaucoup au delà de sa valeur, c'est que plusieurs places fortes de l'Allemagne, surtout vers le Nord, en restreignent le rayon d'opération. Rastadt, Germersheim et Landau ont une importance au moins triple de celle de Strasbourg. Cette place forte passera pour plus faible, du moment où l'on n'en parlera plus autant en Allemagne.

III. Rayon de défense des Alpes.

La France est, plus que partout ailleurs, protégée au sud-est par la nature; la situation de ses provinces-frontières de ce côté fait qu'elle ne doit guère craindre d'y voir une armée nombreuse faire invasion.

Une partie des branches principales des Alpes à l'ouest sert de frontière entre la France et la Sardaigne; d'autres traversent tout le pays en différentes directions jusqu'au Rhône et à la mer Méditerranée. Les communications ne s'y font, pour ainsi dire, que par des routes à travers les montagnes. Divers défilés, la plupart fort difficiles à franchir, conduisent en Savoie et en Piémont. Ils sont dans les mains de la France, pour autant que cette puissance a fait construire des forteresses du côté des plus importants d'entre eux; mais la Sardaigne en a construit d'autres du côté opposé. Du reste, quant aux versants principaux des Alpes à la frontière, les uns appartiennent à la France, les autres à la Sardaigne. En outre, la ligne de démarcation des frontières traverse en quelques endroits des vallées larges, communes aux deux États. Il est donc impossible d'empêcher d'une manière absolue les invasions réciproques.

Les Alpes envoient dans la direction occidentale quatre ramifications vers le Rhône et la mer, et s'affaissent graduellement en forme de terrasse.

La première de ces grandes branches se sépare des Alpes graïques entre le Rhône et l'Isère. Les cimes les plus élevées se trouvent en Savoie. Ses derniers embranchements forment, vis à vis du mont Credo, le col du Rhône.

La deuxième, qui fait déjà partie des Alpes cottiennes, se dirige au nord entre l'Arc, la Romanche et le Drac vers l'Isère.

La troisième branche, chaîne du Dauphiné proprement dite, se sépare également des Alpes cottiennes. Elle touche dans son cours sinueux au Drac, à la Durance, à la Drôme, au Roubion, à l'Aigues, à l'Ouvèze et à la Nesque. Sa crête la plus considérable, ayant environ 13,000 pieds de haut, se termine au nord entre le Drac, la Drôme et l'Isère.

La quatrième branche, haute de 15,000 pieds, descend des Alpes maritimes, se dirige d'abord vers le sud entre l'Ubaye, la Durance, le Verdon et le Var, le long de la Tinca, mais plus loin elle tourne entre le Verdon et la mer pour se rattacher aux monts Estrel. Cette chaîne, qui marque sur une étendue assez grande la frontière entre la

France et le Piémont, est très sauvage et peu accessible dans sa partie supérieure; la partie inférieure est moins haute (3,500 à 4,000 pieds), mais elle est assez boisée.

La dernière grande terrasse des Alpes vers le sud constitue les montagnes du Maure. Leur hauteur varie entre 1,800 et 2,000 pieds. Elles descendent à pic dans la mer.

Les cours d'eau qui coulent dans les pays dont nous parlons sont presque tous très rapides et sujets, principalement au printemps, à de fortes crues. Les plus considérables d'entre eux se jettent dans le Rhône.

1. *L'Isère* : Source dans les Alpes savoisiennes. Embouchure au-dessus de Valence. Extraordinairement rapide. Vallée large, mais escarpée depuis Chapereilam. Largeur à l'embouchure : 300 pieds. Reçoit beaucoup de cours d'eau des montagnes. Son principal affluent en France est le *Drac*, qui a son embouchure près de Grenoble, coulant dans un lit étroit, rocailleux et dont les bords sont souvent inondés.

2. La *Drôme* : Sources dans les monts d'Embel. Embouchure en-dessous de Valence. Dans la partie supérieure, vallée profonde, bordée de montagnes jusqu'à Saillam.

3. La *Durance* : Sources au mont Genève.

Embouchure près d'Avignon. Très-rapide. Jusqu'à Embrun, vallée étroite et profonde, de là vallée rocailleuse plus large, mais toujours escarpée.

En aval de Manosque, la gauche est ouverte, tandis qu'à la droite elle est bordée de montagnes jusqu'à quelques lieues d'Avignon. Depuis Saint-Paul, lit large et sablonneux, parsemé de beaucoup d'îles. Inondations fréquentes. Les affluents ont, en petit, le même caractère.

4. Le *Var* : Source au Cameleone en Piémont. Embouchure unique près de Saint-Laurent, dans la mer. Entre en France et, après sa réunion avec l'Esteron, forme la frontière du comté de Nice. Près de Saint-Laurent, le Var a 2000 pieds de largeur. Il est rapide, non navigable et, à cause de fréquentes inondations change souvent de lit. Quoiqu'il soit bordé de montagnes élevées et escarpées jusqu'à l'embouchure de la Tinca, il ne présente pas une bonne ligne de défense du côté de la France, puisqu'il peut être passé à gué, surtout en été et en automne, et que la rive gauche domine la rive droite.

Les routes principales sont :

1. La route de Lyon par Grenoble, Gex, Digne vers Marseille et Fréjus.

2. La route de Lyon par Valence et Avignon vers Marseille.

3. La route de Genève par Chambéry et Grenoble vers Marseille.

4. La route de Marseille par Toulon, Fréjus et Antibes vers Nice.

Les principaux passages à travers les Alpes sont à l'intérieur :

1. Le passage de Barcelonnette : 4 routes pour bêtes de somme sur les Alpes du Dauphiné, dans la direction du sud au nord.

2. Le passage de Colmar : grande route de Colmar à Barcelonnette.

3. La vallée de la Durance.

4. Le passage de Serres : route de Sisteron par Serres à Montelimart et Valence.

5. Le passage du Viso : dans la vallée supérieure du Pô.

6. Le passage de Saint-Bonnet : routes de Gex à Grenoble.

7. Le défilé de Briançon.

8. La vallée de l'Isère : routes de Grenoble à Conflans.

9. Le défilé des Échelles : route principale de Lyon à Turin par les Échelles défendue par 2 fortifications.

10. Le défilé de Saint-Maximin : réunion des routes de Toulon, de Marseille et d'Aix à Digne, Castellane et Nice.

11. Le défilé de Bormes : étroit défilé des côtes d'Hyères à Saint-Tropez.

La plupart de ces défilés sont à une hauteur d'environ 6000 pieds. Ils ne sont pas praticables, à toutes les époques de l'année, et le plus grand nombre ne l'est pas pour toutes les armes.

Deux routes seulement praticables à l'artillerie traversent les Alpes cattoiques : de Gex par Embrun, mont-Dauphin, Briançon, le mont Genève vers Cessane, Suse ou Fenestrelle, et de Gex ou d'Embrun par Barcelonnette, le col d'Argentière dans la vallée de la Stura vers Cuneo. Quant aux places fortes, celle d'Embrun, le fort mont-Dauphin, celle de Briançon et les Échelles ferment seules les défilés des Alpes.

Il n'y a que Grenoble et Lyon qui soient des forteresses dans toute l'acception du mot. Toutes deux sont entourées d'ouvrages avancés, elles peuvent devenir des places d'armes et des centres d'opération pour de grandes armées. C'est surtout le cas pour Lyon. Le camp de Grenoble peut contenir de 25 à 50 millehommes. Lyon est construit en forme de camp retranché. Il est défendu par 15 forts détachés et deux lunettes. Il relie les places fortes de Besançon, Belfort et Grenoble. 150 à 200 mille hommes seraient peut-être nécessaires pour le cerner complètement. Très fort par lui-même, Lyon

a été fortifié pour contenir une armée fort nombreuse, mais ne peut suffire au but auquel il est destiné. Il est par sa position plus approprié à la défense qu'à l'attaque. Lyon appartient géographiquement et stratégiquement aussi, en partie, au sud de la France que sa nature montagneuse rend peu accessible à des armées aussi fortes que le sont les armées d'invasion actuelles. Des motifs puissants s'opposent également à ce que la Provence et le Dauphiné puissent être attaqués par des forces considérables. Les abords de Lyon rendent aussi difficile toute attaque rapide, surtout du côté du midi et de l'est. Néanmoins, la nature des fortifications de cette place indique assez que l'on a eu surtout en vue, en les construisant, une guerre offensive. De même que pour les fortifications de Grenoble, on voit ici que les Français ne sont pas parvenus à se pénétrer de l'esprit du système des fortifications allemandes, qu'après avoir tant dénigré ils ont fini par imiter par-ci par-là. Il faut que les forteresses à forts détachés soient aussi bien appropriées à l'attaque qu'à la défense. Les quatre ports de la Méditerranée, Antibes, Saint-Tropez, Toulon et Marseille sont fortifiés même du côté de la mer. Toulon surtout est assez fort de ce côté. De nombreuses fortifications qui s'avancent au loin l'entourent

et le mettent à même de soutenir un siège régulier.

IV. Sardaigne.

Si la France a l'intention d'attaquer soit l'Autriche en Lombardie, soit l'Allemagne sur le Rhin, elle cherchera de gré ou de force à entraîner avec elle la Sardaigne ou la Belgique. L'état de dépendance, au point de vue politique, dans lequel ces pays se trouvent vis-à-vis de la France, permet de croire que, s'il leur est impossible de rester neutres, ils seront dans le cas de devoir s'allier plutôt avec la France centralisée et si bien organisée pour les coups de main, qu'avec les états du centre de l'Europe qui sont grandement divisés et plutôt condamnés à se défendre. C'est pourquoi nous donnerons une légère esquisse, au point de vue militaire, de ces deux pays.

La plus grande partie du Piémont constitue un bassin fermé de trois côtés par de hautes montagnes, qui s'ouvre du côté de l'est pour décharger ses nombreux cours d'eau dans les larges plaines de la Lombardie. La province de Nice et la Savoie forment un pays presque exclusivement montagneux. Malgré ses plaines fertiles, ce pays n'offrirait à la longue ni moyens de subsistance,

ni espace nécessaire au développement d'une armée. L'étendue couverte par les montagnes, qui est de plus de 100 milles, est trop grande et, quoique peu abordable en général, offre trop de défilés praticables pour pouvoir longtemps tenir contre les attaques extérieures. Par contre ce pays est très bien approprié à la défense du côté de la Lombardie, qui est grandement facilitée par la projection des montagnes et par le cours des rivières.

Les Alpes pontines et pennines, après s'être séparées du Saint-Gothard dans une direction sud-ouest, forment la frontière du Piémont au nord, jusqu'au grand Saint-Bernard, et se dirigent alors au sud vers le mont Blanc. Ces montagnes, couvertes de glaciers, ont, en certains endroits, une élévation de 14,000 et, en d'autres, au delà de 10,000 pieds. Les glaciers du mont Blanc forment à l'ouest la vallée de Chamouny, à l'est, en pentes plus rapides, l'allée Blanche et les étroites vallées de Ferret et d'Entreves. Les Alpes graïques, hautes d'environ 12,000 pieds, s'y rattachent du côté du mont Blanc dans la direction du sud, en séparant la Savoie du Piémont; les Alpes cotiques (hautes de 11,000 pieds) commencent au mont Iseran et peuvent être considérées comme leur continuation. Celles-ci convergent enfin vers

le mont Viso dans les Alpes maritimes, tournent vers le sud-est (12,000 pieds) et se dirigent en séparant le Piémont et le comté de Nice vers la mer, en s'affaissant aux environs du col de Tenda à 5,600 pieds; près de San-Giacomo, où elles touchent les Apennins, elles ne présentent plus qu'une chaîne de moyenne élévation.

Les rameaux orientaux des Alpes occidentales sont infiniment plus escarpés du côté du Piémont que du côté de la Savoie et de la France. Puis, d'autre part, ces montagnes sont extraordinairement crevassées, rocailleuses et en grande partie stériles. Elles manquent souvent d'eau. Par contre, les Alpes de la vallée du Rhône montent insensiblement et souvent en forme de terrasses. Il y a là une végétation fraîche, de nombreuses sources et des prairies excellentes.

Les Alpes maritimes au midi descendent à pic vers le Var et ses affluents, et vers la rivière de Gênes; au nord, elles présentent entre la Stura et la Bormida jusqu'au Pô des crêtes plus doucement arrondies, mais forment des vallées d'autant plus profondément coupées; entre Turin et Casale, elles forment les bords très escarpés du Pô. Elles sont coupées diagonalement par le Tanaro. Les bords de la petite rivière de Gênes sont de nature analogue, les extrémités méridionales des mou-

tagnes viennent jusque près de la mer et le passage, déjà fort étroit, y est rendu plus difficile encore par des torrents impétueux. Ces torrents, après de fortes pluies, envahissent souvent les voies de communication au printemps, en été et en automne. Les crêtes de toutes ces montagnes sont pour la plupart nues et dépourvues de bois, surtout dans la direction de l'est. Les terres basses sont en partie très fertiles, mais souvent trop peuplées.

Les Apennins supérieurs ont, en général, la même nature que les Alpes; leur pente est un peu plus rapide au midi, ils sont plus élevés et ont des crêtes plus nues; bientôt cependant ils se tournent vers l'intérieur de l'Italie, où le pays montagneux devient plus accessible et plus fertile.

Les cours d'eau les plus importants de la Sardaigne, au point de vue militaire, sont :

1. Le *Pô*. Source au mont Viso. Ses bords sont plats, à l'exception de son cours supérieur et de la partie comprise entre Turin et Valence, où ils sont un peu rétrécis; depuis l'affluent de la Sesia, large et parsemé d'îles, et à partir du Tanaro, des monticules de peu d'importance. Largeur près de Turin : 720 pieds; près de Valence : 1,200; au-dessus de l'embouchure du Tessin : 960 pieds. Navigable près de Carde, au-dessus de Turin.

Passages principaux : près de Casale, Valence et Mezzana-Corte.

La plupart des autres cours d'eau de la Sardaigne sont des affluents du Pô.

2. La *Trebbia*. Source au mont Brun. Embouchure près de Plaisance; lit de gravier, large de 3,500 à 4,000 pieds. Ses rives sont un chemin important de Plaisance à Venise.

3. Le *Tanaro*. Source au Col di Tenda. Embouchure au-dessous d'Alexandrie. Vallée étroite jusqu'à Ceva; à partir de là, la rive gauche devient plus basse et, au-dessous d'Alba, la rive droite également. Plus loin les rives sont plates. Il reçoit comme affluents les deux Bormides réunies et le Belbo (toutes très rapides, mais insignifiantes).

4. La *Doire-Baltée*. Sources au mont Blanc et au Petit Saint-Bernard. Embouchure près de Verrua. Presque partout des vallées étroites et escarpées. Largeur près de Saint-Marcie : 150 à 170 pieds.

5. La *Sesia*. Source au mont Rosa. Embouchure près de Casale; jusqu'à Varallo, vallée étroite, déchirée; à partir de là, plus ouverte. Très rapide. Son lit a, en certains endroits, une demi-lieue de largeur.

6. Le *Tessin*. Source au Saint-Gothard. Embouchure près de Pavie. Torrent de montagnes. Jusqu'à Castel-Novate, vallée étroite, en partie

escarpée. De là division en plusieurs bras et beaucoup d'îles. Souvent des digues le long des rives. Jusqu'à Buffalora ses rives sont escarpées, la gauche domine la droite; à partir de là, courant plus modéré. Largeur près de Castel-Novate 180 à 330 pieds; à Buffalora 600 à 1,000 pieds (le double lors des grandes crues). Des gués en cas de sécheresse. Navigable à la sortie du lac Majeur.

7. *L'Arve*. Source au Col de Balme. Embouchure dans le Rhône près de Genève. Coule rapidement à travers la vallée étroite de Chamouny, et, comme plusieurs autres plus petits cours d'eau qui coupent la route de Genève au Rhône, est exposé à de violentes crues.

8. *L'Isère* (affluent du Rhône) : jusqu'à Hôpital, défilé resserré entre de hautes montagnes et des rochers; de là, élargissement de sa vallée, quoique entre Bourg-Saint-Maurice et Fesson ses bords soient escarpés et élevés; à mi-chemin de Fesson, division du cours d'eau en beaucoup de bras et d'affluents dans des plaines sablonneuses. Il y a des digues depuis Hôpital jusqu'à Crésy, à cause des nombreux débordements. En général, cours rapide. Largeur près de Moutiers : 75 à 100; plus loin en descendant, 200 à 250; à l'embouchure de l'Arc, 370 pieds. Quand les eaux sont basses, il y a quelques gués près de Conflans.

9. L'Arc (affluent de l'Isère et un des torrents les plus sauvages des Alpes). Source au mont Iseran. Embouchure près de Bourgoneuf. Presque partout des bords hauts et rocaillieux. Déjà dans le cours supérieur extraordinairement rapide et profond, de façon qu'après avoir reçu le torrent de Ton, il ne peut plus être traversé sans pont. Plus de gués au dessous de Bessans. Largeur près de Bessans, 45 à 50 pieds ; au-dessous de Saint-Michel, 100 à 125 ; et entre l'embouchure et Chambéry, 250 pieds. A partir de ce dernier endroit, quantité d'îles.

Les nombreux cours d'eau qui se jettent du versant méridional des Alpes maritimes dans la mer, sont en eux-mêmes presque insignifiants ; ils ont cependant quelquefois, par les fortes crues auxquelles ils sont exposés au printemps et en été, une grande importance militaire.

Les routes principales sont :

1. La route de Turin à Chivasso ; de là en trois lignes par Novare, Mortara et Pavie vers Milan.

2. La route de Turin à Alexandrie vers Pavie ; d'Alexandrie à Novi, et de là par la Bochetta à Gènes.

3. La route de Casalmaggiore et Guastalla par Parme, le défilé de la Cisa vers Sarzana.

4. La route de Turin par Cuneo, le col de

Tenda et le col de Brois vers Nice. La route par Mondovi à Ceva et Savone s'en sépare près de Savigliano.

5. La route de Turin par Cuneo, Demonte, le Col d'Argentière vers Barcelonnette et Gex, ou par Touroux, le col de Vars à Mont-Dauphin.

6. La route de Turin par Pignerol et par le mont Genève à Briançon.

7. La route de Turin par Rivoli, le défilé de Suse, par le mont Cenis et à travers la vallée de l'Arc vers Chambéry. (Les défilés en sont en tout temps praticables.) Près de Suse se détache une route du pays par le val d'Exilles vers Cessane.

8. La route de Turin par Ivree vers Aoste, et de là par le grand Saint-Bernard dans la vallée du Rhône, ou par le petit dans la vallée de l'Isère.

9. La route de Turin par Verceil, Novare par les défilés de Domo d'Ossola et par le Simplon.

(Les routes importantes de Turin par le Simplon vers Chambéry et par le petit Saint-Bernard à l'Isère et à l'Arve, ne sont pas d'une manière absolue au pouvoir des Sardes, vu qu'elles passent par la Savoie dite neutralisée. C'est cette partie au nord-ouest, de la Savoie, située entre le Rhône, le lac de Genève et le Valais, qui comprend les provinces de Chablais, Faucigny et Gènévois et qui, d'après les traités de Vienne, doit

toujours observer la même neutralité que la Suisse. La Suisse a le droit de prendre possession de cette contrée pour la protection de sa neutralité. Le chemin de fer de Lyon à Chambéry y passe également sur une assez grande étendue.)

En outre, des nombreux défilés de la Savoie neutralisée les suivants méritent d'être mentionnés :

1. Le défilé par le col de la Seigne : défilé de la vallée de l'Arve à Courmayeur.

2. Le défilé de l'Iseran, conduisant de cette montagne à Chivasso, au Pô.

3. Le défilé du mont Genève ou le défilé de Briançon.

4. Le défilé de Barraux : route de Montmeillan à Grenoble, avec le fort Barraux.

5. Défilé de Saint-Martin : défilé de Demonte à Nice.

Sauf Alexandrie, qui n'est pas encore tout à fait achevée, la Sardaigne n'a pas de places fortes qui méritent ce nom. La plupart d'entre elles défendent des défilés importants. Ainsi le fort Bard, rétabli, à la Doire Baltée, le fort Leisseillon au défilé des Échelles, les ouvrages d'Exilles à la Dora-Riparia et ceux de Fenestrelle au Chisone (tous améliorés et rendus plus forts depuis quelque

temps), Ivrée, dans la vallée d'Aoste, ainsi que Pignerol doivent avoir été depuis peu complètement terminés. On a aussi voulu déjà depuis longtemps élever des retranchements sur les routes des côtes, près de Nice, sur celle de Gênes dans la Bochetta, près de Gave, et à celle conduisant à travers le Col de Tenda, près Saorgio. Plusieurs villes dans l'intérieur ont des citadelles; d'autres ont d'anciennes fortifications qui ne seraient pas capables de forte résistance, comme, par exemple, Turin, Chambéry, Ceva, Saluce, Fossano, Savigliano et Voltri. Les ports de Gênes, de Savona, de Spezia et de Villafranca sont quelque peu fortifiés.

Le grand nombre de défilés qui débouchent de France fait qu'il est impossible de les fermer tous. La même chose a lieu pour la France à l'égard de ceux venant de Sardaigne.

Les places fortes les plus importantes du Piémont sont Alexandrie, et après elle Casale. Novare est moins importante. Toutes trois sont bâties en vue de la Lombardie. Elles ne peuvent être d'une grande utilité que pour autant que l'on aie une armée importante en campagne.

Alexandrie, à l'achèvement de laquelle on travaille encore actuellement, est formée de 6 bastions avec plusieurs ouvrages extérieurs. Sa situa-

tion entre le Tanaro et la Bormida la rend extrêmement forte; ce point a en outre, sous le rapport stratégique, une très grande valeur. Il couvre Turin, en tous cas, d'un côté principal et dans la plupart des cas, d'une manière absolue surtout quand l'ennemi ne dispose pas de forces très supérieures. Toutes les lignes de retraite y conduisant sont extrêmement favorables à une armée sarde battue dans la Lombardie, vu qu'elle coupent de nombreux cours d'eau, derrière lesquels on peut, ne fût-ce que pour peu de temps, prendre de très bonnes positions. En se retirant sur cette forteresse, on n'abandonne que la plus petite partie du pays que l'on puisse céder, et l'ennemi peut être encore facilement arrêté à la frontière. En outre, la possession de cette forteresse permet de conserver pendant longtemps tout le pays montagneux du midi et assure complètement les communications avec la mer.

Enfin, Alexandrie est le point d'où l'armée, après avoir reçu des renforts, pourra le mieux reprendre l'offensive contre la Lombardie. Il faut, il est vrai, supposer pour cela qu'Alexandrie serve et puisse servir de centre de réunion pour toute l'armée piémontaise en déroute. Mais, si l'ennemi avait un avantage numérique très grand, il pourrait neutraliser cette forteresse, en la blo-

quant ou en plaçant quelques corps le long du Pô, et pousser une pointe qui serait sans danger sur Turin.

V. Belgique.

La France commande presque exclusivement les principaux sommets des Ardennes et les cours supérieurs des principaux cours d'eau provenant de cette chaîne de montagnes et se dirigeant vers le nord ou le nord-ouest. C'est là ce qui fait qu'au point de vue stratégique les pays situés entre la mer du Nord, la Moselle et la Meuse, sont, sous bien des rapports, dépendants de cette position de la France.

La nature spéciale de la Belgique et ses nombreuses places fortes des frontières ne compensent pas complètement cet avantage.

La Belgique est, dans sa partie ouest et sud-ouest, unie et coupée. Elle est traversée par beaucoup de petites rivières, de canaux, de fossés, de digues et d'épais buissons. La richesse de ces contrées permet à de grandes armées de s'y maintenir longtemps. Dans la partie sud, les Ardennes présentent çà et là des pentes escarpées, mais en général douces, s'inclinant vers le nord et presque toutes boisées. Le sol y est pierreux, la

culture plus rare. Les montagnes n'offrent que dans quelques endroits une nature quelque peu sauvage, sans cesser cependant d'être très praticables.

Comme les branches des Ardennes du côté de la Belgique ont plus d'étendue que celles qui se dirigent vers la France, il en résulte que ces montagnes sont, du côté du nord, plus faciles à traverser que de ce côté. Cette circonstance, à laquelle on ne peut pas attacher une très grande importance, n'en a aucune— à moins qu'une armée très nombreuse ne les franchisse. Une prompte invasion des Français en Belgique est beaucoup plus probable, dans les circonstances ordinaires, qu'une invasion des Belges en France, lors même que ceux-ci auraient de puissants alliés.

La plupart des cours d'eau de la Belgique coulent dans une direction presque parallèle aux Ardennes, qui sont, comme il a déjà été dit, traversées par la Meuse, la plus importante rivière de la Belgique. Aucun large cours d'eau ne traverse ces montagnes dans le sens transversal. Ceci est encore un avantage pour une invasion de l'armée française en Belgique. Une fois ce pays occupé, les rivières de la Belgique serviraient à le couvrir d'une façon très respectable contre le

nord-ouest de l'Allemagne. La Meuse surtout pourrait remplir complètement ce but. Sa direction vers la mer et sa largeur la rendent d'autant plus propre à jouer le rôle dont nous parlons, qu'à partir de Maestricht se trouvent déjà le long de ses rives de nombreux marais, dont plusieurs ont une grande étendue. Même lorsqu'une armée allemande nombreuse s'avancerait immédiatement par le Rhin inférieur, les Français pourraient certainement conserver assez longtemps cette position avantageuse pour écraser la petite armée belge et prendre les places fortes qui lui seraient nécessaires. Du reste, la Belgique a ceci de particulier qu'on peut y occuper des positions plus favorables contre l'Allemagne que contre la France.

Les communications sont extraordinairement nombreuses en Belgique et si bonnes, que presque tous les chemins sont, par un temps sec, praticables même à l'artillerie. Il n'y a que les chemins de traverse dans le terrain gras des plaines qui se défoncent en temps de pluie et pourraient présenter des obstacles à la marche des troupes.

Il ne faut faire que peu de cas des nombreuses forteresses belges, vis à vis des frontières françaises, comme de la plupart des françaises qui y correspondent. Ce sont, en général, des places

fortes du vieux style destinées à recevoir de faibles garnisons. Elles datent du temps où il n'entrait en campagne que de petites armées de 50 à 40,000 hommes. Ces temps ne sont plus. Ces forteresses peuvent toutes être facilement tournées. Une forte invasion française dans le sud de la Belgique occupe en un rien de temps ce pays; et, si une grande diversion ne se fait pas de l'extérieur, elles doivent nécessairement tomber les unes après les autres en très peu de temps.

La plus importante place forte de la Belgique est Anvers. Elle forme un camp retranché pour environ 100,000 hommes. Sur les deux rives de l'Escaut se trouvent même jusqu'à son embouchure de nombreux retranchements et forts, de façon que la place ne peut pas être attaquée facilement du côté de la mer. Anvers est, en quelque sorte, une citadelle pour toute l'armée belge, si elle est forcée de reculer devant une invasion imprévue et puissante de l'armée française. Cette forteresse ne couvre certainement pas le pays, dans une pareille éventualité; mais il s'agit beaucoup moins de cela que d'avoir une position difficile à enlever et que l'armée belge puisse garder jusqu'à ce qu'il lui vienne du secours.

La Belgique, a de tout temps, été choisie pour champ de bataille entre les armées françaises et

allemandes. La prise de la Belgique assure à la France une base d'opérations aussi bonne contre le nord de l'Allemagne que celle qu'elle possède en Alsace contre l'Allemagne centrale et méridionale. Sans une pareille situation, sa position au nord reste toujours dans une guerre avec l'Allemagne, stratégiquement très difficile. Elle n'a pas dans ce cas la puissance d'expansion nécessaire pour se porter avec fruit en avant. Quant à l'Allemagne, il faut qu'elle sache utiliser sa situation en cherchant à s'emparer le plus vite possible du nord de la France, qui n'est que mal gardé.

VI. Théâtre de la guerre à l'Est.

L'Allemagne ne possède pas à l'ouest des frontières naturelles très fortes. L'énorme ligne de défense d'une étendue de 120 milles, de Clèves, jusqu'au Pô, n'est couverte que loin de Clèves, au sud, sur une longueur relativement restreinte (environ 30 milles) par les Alpes qui s'avancent entre la Suisse, le Tyrol et la Lombardie, et justement là où une attaque directe est la moins probable. Vers le milieu, le Rhin même, sur une étendue de 35 milles, offre quelque défense; mais, abstraction faite de ce que ce fleuve peut être traversé facilement presque partout, à cause

surtout du grand nombre de ses îles, il s'éloigne presque constamment dans son cours inférieur et quelquefois jusqu'à 18 milles de la frontière, ce qui nécessiterait l'abandon des pays en deçà qui sont assez étendus. En Italie, le Tessin protège encore moins l'extrême frontière. En outre, il n'existe pas, à proprement parler, de système de forteresses le long de nos frontières de l'ouest. Enfin ces provinces sont fort accidentées. La province rhénane avec le Luxembourg, Bade et la Lombardie s'avancent vers l'ouest comme de grands bastions. Si l'on avait, en fait de tactique, les mêmes règles qu'en fait de stratégie, on pourrait s'en servir pour prendre en flanc, de plusieurs côtés, l'ennemi qui essaierait de nous attaquer. Mais ce n'est pas le cas. C'est, au contraire, de nature à favoriser une attaque de la France, pour autant que la Suisse n'y soit pas un obstacle, parce que le nombre de ses fronts d'attaque est augmenté par là même.

Et cependant, en cas de guerre entre les deux pays, la défense de l'occident de l'Allemagne présenterait des chances beaucoup plus nombreuses que celle de la partie orientale de la France. Cela tient à ce que l'Allemagne, à cause de la projection de grandes masses de terres, a en général une position dominante, à ce que ses forteresses

de l'ouest sont fort difficiles à assiéger, quand elles ne sont pas inexpugnables, et à ce que le premier élan d'une attaque de la France devra d'abord se briser contre elles; enfin, à ce que l'Allemagne, considérée comme un ensemble, n'a pas de centre, tant politique que stratégique, et que l'armée française, après avoir réussi sur le Rhin, serait forcée, si elle voulait avancer, de viser à des pays fort éloignés, situés sur des théâtres fort différents et dont l'occupation n'aurait pas pour l'Allemagne l'importance qu'aurait pour la France la prise de Paris. Comme d'autre part, en présence de l'élan qu'a pris l'esprit national, la formation d'une nouvelle confédération du Rhin est devenue de toute impossibilité, le manque d'une base d'opération particulièrement importante et que l'on pourrait rapidement atteindre, est un point de très grande valeur dans la défense de l'Allemagne.

On peut diviser l'occident de l'Allemagne en trois parties, que nous envisagerons successivement.

I. Rayon de défense du Moyen-Rhin et du Bas-Rhin.

La partie de l'Allemagne qui s'étend au nord du Rhin, à partir de l'embouchure de la Lau-

ter et du Neckar, n'est traversée que par des montagnes d'une minime importance. Sur la rive gauche se trouvent, du côté du nord, les versants extrêmes des Vosges; à l'est, le Hochwald avec le Handsruck et l'Eifel; sur la rive droite s'élève entre le Neckar et le Mein, l'Odenwald qui se trouve parallèlement au Rhin vers le nord, derrière lequel est le Spessart, qui a une direction identique, mais dans un sens contraire; entre la Lahn et la Nidda, un peu plus loin, se rencontrent les monts Taunus et enfin, entre la Lahn et la Sieg, le Westerwald qui se dirige du sud-ouest vers le Rhin. Le nord-est de la Westphalie, est entouré comme d'un arc de cercle par plusieurs chaînes de montagnes peu élevées; les monts Rothlar, l'Egge et le Teutoburgerwals, dont le Westerwald peut être considéré comme la continuation, et dont une branche au nord-est, le Staarstrang se dirige vers le Rhin.

Aucune des montagnes situées sur la rive gauche du Rhin, ne présente par le fait de sa direction de son élévation ou de sa nature particulière, d'abri du côté de la France ou de la Belgique. Les vallées qu'elles forment s'inclinent toutes du côté de la France ou de la Belgique; toutes trois coupent la partie orientale de la province rhénane, qui a en diagonale une largeur de 10 milles. Il

n'y a que le Hochwald qui atteigne 2,500 pieds de hauteur; les Vosges septentrionales et l'Eifel, que nous avons mentionnés en parlant du théâtre de la guerre en France, ne s'élèvent sur le territoire allemand qu'à 2,000 pieds d'élévation. Les sommets les plus saillants sont dans les Vosges et le Hochwald, parce que ces montagnes n'ont que peu de largeur, de 4 à 12 milles; par contre, la largeur de l'Eifel est égale à sa longueur, elle atteint jusqu'à 20 milles. En général, ces montagnes ont l'aspect de plaines élevées, sauvages suivant les endroits, couvertes de forêts et sillonnées de nombreuses vallées; elles sont fort abordables de toutes parts, surtout du côté des principales vallées. Les routes sont excellentes et de peu de longueur; elles ne mènent jamais à des défilés proprement dits.

Les montagnes du côté droit du Rhin présentent un caractère analogue. Elles ne sont pas élevées et s'affaissent graduellement.

L'Odenwald a jusque 2,200 pieds de hauteur. Sa longueur est de 9; sa largeur est de 5 à 6 milles. Il est inculte et boisé dans sa partie supérieure. Toutes les grandes routes le tournent. Il existe pourtant des voies de communication à travers la montagne, mais la nature argileuse du sol fait que les pluies continues les détériorent facilement.

Le Spessart qui s'élève derrière l'Odenwald a une longueur de 13 milles, une largeur de 7 et jusqu'à 1,900 pieds d'élévation ; il est très boisé et peu habité. Ces montagnes sont sillonnées par de nombreuses vallées, dont la plus grande partie débouche vers le Mein. Les grandes routes qui mènent du Rhin moyen et du haut Rhin vers le Danube la laissent presque toutes de côté.

L'Odenwald et le Spessart formeraient d'excellentes positions, pour la défense de la rive droite du Rhin, de Mannheim à Mayence, si la plupart des grandes routes ne les évitaient pas et si leurs abords offraient plus de défilés ; du reste, Mayence qui en est proche couvre à une certaine distance la rive en question. Le Mein, qui serpente entre ce dernier et le Spessart, rendrait cette position plus importante encore.

Le Taunus, qui a 2,600 pieds de haut, 15 milles de hauteur et de 2 à 5 milles de largeur, a une chute assez rapide au sud, plus douce au nord ; cette dernière mène dans un pays composé de collines très accidentées. C'est entre la Lahn et le Rhin que ces montagnes semblent le moins praticables ; elles sont coupées par plusieurs vallées fort ardues. D'ordinaire, le Taunus n'aura pas une grande importance en cas d'éventualités guerrières sur le Rhin moyen, quoiqu'on ne saurait nier

qu'il ne puisse offrir des positions avantageuses entre le Rhin moyen et le Mein.

Les monts Rothlar, le Westerwald, l'Egge et le Teutoburgerwald forment une chaîne de 2,500 pieds, dont le centre se recourbe jusque très loin du Rhin et près du Wéser. Les monts Rothlar en sont le point culminant. Sa partie occidentale et le Westerwald qui s'y rattache sont incultes, rocheux, très accidentés, ont des vallées profondes, rocheuses, étroites et tortueuses, et forment de petits plateaux. La plupart des grandes routes qui traversent ces montagnes à angle droit sont bonnes, mais les routes latérales sont difficiles. Le côté par où le Westerwald est le plus praticable est celui du Rhin, près du confluent de la Sieg. La branche la plus étendue des monts Rothlar qui s'étend à l'ouest, le Haarstrang n'a qu'une élévation de 800 pieds. Au nord, où le sommet principal est fort étroit, se trouvent les points les plus élevés et les plus boisés du Teutoburgerwald à 1,400 pieds d'élévation, dont les versants orientaux sont cependant plus ardues que les occidentaux.

Cette ligne de montagnes fort étendue, mais sillonnée par de nombreuses voies de communication, offre surtout une grande utilité pour la petite guerre particulièrement au sud, et puis

au nord elle couvre jusqu'à un certain point le Wésér. On n'y pourrait pas tenir longtemps de grandes armées.

On peut considérer les cours d'eau suivants comme importants au point de vue de la défense de ce pays :

1. Le Rhin qui, jusqu'à Oppenheim, parcourt une vallée de 3 à 4 milles de largeur, se rétrécit à partir de l'embouchure du Mein et est en forme de défilé depuis Bingen jusqu'au dessus de Coblenze avec des rives étroites, ne s'élargissant qu'en certains endroits; d'Andernach à Remagen, la vallée se resserre; à partir de là, la rive s'étend. Depuis l'embouchure de la Ruhr, le fleuve coule dans le plat pays. Sa largeur auprès de Mannheim est de 1,000 à 1,200 pieds; près de Mayence, à la partie nord, de 1800 pieds, à la partie sud de 2,500; près de Bonn, de 1,150 à 1,340; près de Cologne, de 1,500; près de Düsseldorf, de 500 à 1,260, et à son entrée en Hollande, de 2,000 pieds. Sa profondeur entre Mayence et Bonn est de 5 à 29; auprès de Cologne, de 9 à 18, et près de Dusseldorf, de 50 pieds. Il y a des ponts de bateaux ou des ponts volants à tous les points principaux, et en particulier auprès de toutes les forteresses du Rhin, entre le territoire français et celui de l'Allemagne à Kehl. On doit

construire des ponts fixes à Cologne et à Kehl. Les meilleurs endroits pour les passes sont près de Lauterbourg, de Gemersheim, de Spire, de Mannheim, de Worms, de Mayence, de Kaub, de Coblenze, de Neuwied, de Bonn, de Cologne, de Dusseldorf, de Wesel et d'Emmerich. A partir de Bâle, le Rhin porte de grands bateaux et à partir de Cologne des vaisseaux de mer. Les cours d'eau suivants se jettent tous dans le Rhin.

2. Le Mein, le plus grand affluent du Rhin, qui prend sa source près de Neubau dans le Fichtelgebirge, a son confluent près de Mayence. Ses rives entre Wurzburg et Obernbourg sont escarpées et rocheuses et présentent presque partout des défilés. Sa largeur près de Bamberg est de 200, près de Schweinfurt de 300, près de Wurzburg de 550, et à son embouchure de 400 à 600 pieds. Il est navigable à partir du confluent de la Regnitz. Dans sa partie inférieure, il est sujet à de forts débordements en temps de grandes pluies.

3. La Lahn, qui prend sa source au Chêne Froid sur l'Ederkopf, a son embouchure près de Niederlahnstein. Elle coule presque constamment, surtout d'Oranienstein jusqu'à son embouchure, dans une vallée rocheuse qu'on ne peut guère traverser que par des chemins frayés; c'est pour-

quoi plusieurs de ses gués ne peuvent être facilement utilisés. Sa largeur à Wetzlar est de 100, à Dietz de 150, à son embouchure de 200 pieds. Navigable à partir de Wetzlar pour de petites embarcations; elle est sujette à des crues et à des inondations.

4. La Moselle, dont les rives vont en s'aplanissant depuis sa sortie de France jusqu'à Trèves, coule à partir de là dans une vallée profondément creusée à pic. Sa largeur à la frontière de France est de 550 à 400, entre Trèves et Trarbach, de 450, à son embouchure de 600 pieds. Il est, à cause de ses rives rocheuses et boisées, beaucoup plus difficile de traverser la Moselle en Allemagne qu'en France.

5. La Sieg prend sa source sur le versant des monts Rothlar et se jette dans le Rhin à Siegbourg. Jusqu'à Wissen, la vallée dans laquelle elle coule est étroite et encaissée; ses rives sont escarpées; à partir de cet endroit, elles s'élargissent; depuis Blankenbourg, la Sieg coule dans la plaine. Sa largeur, dans son cours inférieur, est de 100 pieds environ. Elle est navigable en amont de Siegbourg et présente de nombreux gués.

6. L'Erfst prend sa source près de Tondorf, se jette dans le Rhin près de Dusseldorf, coule

presque toujours dans une vallée plane. Sa largeur moyenne est de 50 à 70 pieds.

7. La Roer prend sa source dans le haut Veen et se jette dans la Meuse près de Ruremonde. Ses rives dans la partie supérieure sont escarpées, dans sa partie inférieure elle coule dans une large vallée. Sa largeur moyenne est de 180 pieds, elle ne présente que peu de gués. Sa rive droite domine la gauche.

8. La Ruhr prend sa source à l'Astenberg, se jette dans le Rhin près de Wésel, est sujette à de fortes crues, coule presque constamment dans une large vallée. Sa largeur, dans sa partie inférieure, est d'environ 200 pieds.

9. La Lippe prend sa source dans le Nauental et a son embouchure près de Wesel; ses rives sont planes et marécageuses. Sa largeur près de Neuhaus est de 20, à Lippe de 40, à Lunen de 100 et près de Wésel de 200 pieds; est navigable à partir de Lippe, offre beaucoup d'endroits où on peut la passer.

Parmi les nombreuses grandes routes qui, venant du Rhin moyen et du Haut Rhin, mènent au sud de la Hollande, en Belgique et en France, nous mentionnerons les suivantes comme les plus importantes et les plus directes.

1. La route de Wésel par la Gueldre, Venloo,

Maestricht à Liège et de là par trois voies à Givet, à Sedan et à Longwy.

2. Les routes de Dusseldorf et Cologne par Aix à Liège ou à Maestricht, et de là ou à la précédente, ou à Namur ou à Bruxelles.

3. La route de Cologne par Prume et de là à Luxembourg et à Trèves. De Trèves partent quatre routes, celle par Luxembourg à Longwy, celle par Sarbourg à Thionville, celle par Sarbourg et Sarrelouis à St-Avold et celle par Sarbruck à Sarguemines.

4. La route de Cologne par Duren à St-Vith, et de là sur Bastogne à Longwy ou par Vianden à Luxembourg et à Metz.

5. La route de Coblençe par Mayen et Malmédy à Liège.

6. La route de Coblençe par Wittich à Trèves.

7. La route de Cologne par Bonn et Adenau à Wittich et de là à la précédente.

8. Les routes de Bingen et Boppard sur Bemkassel à Trèves.

9. La route de Mayence sur Grumbach et Wendel à Sarbruck ou Sarrelouis et de là à Metz, Thionville, etc.

10. Les routes de Bingen sur Kreutznach, de Mayen sur Alzey, de Mannheim sur Turkheim et de Spire sur Neustadt à Kaiserslautern et de là

dans 5 directions différentes sur Sarbourg, Sarrelouis, Sarbruck, Sargemunde et Deux-Ponts en France.

11. La route de Mannheim sur Turkheim, Landau et Wissenbourg, ainsi que celle de Mayence sur Worms, Germersheim et Lauterbourg à Strasbourg.

A droite et à gauche de la vallée du Rhin, s'étendent plusieurs routes excellentes. C'est entre Mayence et Strasbourg que le nombre des voies de communication est le plus considérable, tant sur la rive gauche que sur la rive droite.

L'Allemagne a pour couvrir le Rhin moyen et le Bas-Rhin, ainsi que les pays environnants, neuf forteresses. Six d'entre elles : Wésel, Cologne, Coblenze, Mayence, Germersheim et Landau, sont réellement sur le Rhin : les trois autres, Luxembourg et Sarrelouis au sud et Juliers au nord, ne font que protéger les provinces rhénanes du côté des frontières françaises, hollandaises et belges. On voit déjà par le seul fait de leur disposition et parce que les six premières sont de beaucoup les plus importantes que le système de fortifications de l'Allemagne repose sur de tous autres principes que le système de fortification de la France au nord-est. L'Allemagne n'a même pas tenté de fermer hermétiquement ses frontières

par un grand nombre de petites places de guerre, ce que, du reste, le grand nombre de ses routes rendait totalement impossible. Elle s'est bornée à avoir quelques postes avancés; faisant dépendre tout le reste de la présence d'une forte armée en campagne, qui, appuyée sur les vastes et puissantes forteresses du Rhin, pourra toujours s'opposer à l'approche de l'ennemi, dans toutes les directions voulues, et même, après une première défaite, l'arrêter au Rhin jusqu'à l'arrivée de renforts.

Ce but est principalement atteint par la construction des grandes forteresses du Rhin : Cologne, Coblenze, Mayence et Germersheim, qui sont de grands camps retranchés, sur la portée desquels nous nous étendrons ultérieurement. Ces quatre places, qui toutes sont reliées à des ouvrages excessivement forts sur la rive droite du Rhin, peuvent passer individuellement pour imprenables. Elles ont besoin chacune de nombreuses garnisons et même à elles quatre d'une armée assez considérable; mais, abstraction faite de ce que l'Allemagne ne manquera jamais de soldats, elles forcent l'agresseur à avoir sur pied une armée en rapport avec ces moyens de défense. Tant qu'il y aura dans ces places ou à proximité 150 à 200,000 hommes et tant que l'une ou l'au-

tre d'entre elles ne sera pas prise, une armée française, fût-elle de 500 mille hommes, ne pourra pas se hasarder à passer le Rhin entre Lauterbourg et Wésel. C'est de Germersheim à Coblençe que la ligne du Rhin est la plus forte. Landau et Germersheim dominent complètement la rive gauche de la vallée du Rhin, et une armée de 100,000 hommes peut facilement se maintenir longtemps dans cette position vis-à-vis de forces bien supérieures. La ligne du Rhin est moins forte entre Cologne et Wésel. Du reste, la proximité de la Hollande rend une attaque vigoureuse de ce côté peu vraisemblable. D'autre part, la situation de Wésel sur la rive droite du Rhin présente toujours de très grands avantages.

Luxembourg n'a pas une immense importance stratégique. Cela tient à ce qu'elle est assez isolée, à ce qu'é, malgré sa force, elle n'est toujours qu'une forteresse dans l'ancien sens du mot et à ce que les forteresses françaises qui l'avoisinent, Thionville, Metz, Verdun, Longwy et Montmédy la neutralisent sous bien des rapports. Quant à Juliers et à Sarrelouis, ils sont moins importants encore.

L'Allemagne paraît donc mieux protégée par quelques forteresses au nord-ouest, que ne le sont le nord et le nord-est de la France par leurs

nombreuses places de guerre, qui manquent presque toutes de la puissance convenable.

II. Rayon de défense de la Forêt noire.

La partie moyenne de l'Allemagne occidentale est mieux protégée par la nature que ne l'est le théâtre de la guerre que nous venons d'esquisser ; elle l'est d'abord par le haut Rhin, puis par la forêt Noire qui s'élève immédiatement derrière. Jadis le haut Rhin et la forêt Noire avaient une plus grande importance qu'aujourd'hui, où des défenses aussi étendues n'ont de valeur que quand elles sont défendues par de nombreuses armées ou fermées par de puissantes forteresses.

La forêt Noire, qui est la plus haute chaîne de montagnes de l'ouest de l'Allemagne, s'étend depuis l'angle formé par le Rhin près de Bâle le long du haut Rhin, dont son principal sommet n'est éloigné que de 3 à 7 milles, jusqu'au Neckar au nord. Au sud et au sud-ouest, elle remplit presque complètement cet angle, tandis qu'à l'ouest elle s'éloigne du Rhin jusqu'à une distance de plusieurs milles. Sa longueur est de 30 ; sa largeur au sud, entre Schlingen et Furstenberg, de 10 1/2 ; au centre, entre Bade

et Weil, de 6; au nord, entre Wiesloch et Wimpfen, de 4 1/2 milles. Elle décline insensiblement vers le nord. Elle est surtout dans sa partie supérieure, couverte d'épaisses forêts de sapins. On la divise en forêt Noire supérieure, moyenne et inférieure.

La forêt Noire supérieure s'étend jusqu'à la Murg et la Glatt. Cette partie est la plus élevée, elle a jusque 4,400 pieds; c'est celle dont les versants sont les plus larges. Elle contient des montagnes fort élevées et de profondes vallées, tant dans le sens de sa longueur que dans celui de sa largeur. Elles sont toutes étroites et escarpées, sauf celle de la Kinzig, qui présente un espace plus libre à travers la chaîne de montagnes. Le sommet principal forme entre Fribourg et Neustadt le Hellenthal (vallée de l'Enfer), défilé très difficile à passer qui s'étend, coupé par la Kinzig, à travers le Kniebis jusqu'à la Murg, dont les vallées, sans être étroites, sont encaissées dans des bords escarpés. Cette partie de la forêt Noire a une élévation de 3,000 pieds en moyenne.

La partie moyenne de la forêt Noire s'étend de la Murg et de la Glatt jusqu'à la Pfinz. Le terrain commence à y être plutôt fortement ondulé que montueux; on y trouve déjà beaucoup de hautes

collines à pentes douces et boisées et de vastes plaines. Les vallées profondément encaissées de l'Enz et de Nagold méritent d'être signalées.

La partie inférieure de la Forêt Noire s'étend au nord de la Pfingz jusqu'au Neckar et n'a plus que 1,300 pieds d'élévation. Sa vallée la plus importante est celle de l'Elsenz.

En général, la forêt Noire contient moins de montagnes escarpées que d'élévations ondulées. Une ou deux des plus hautes montagnes sont seules couvertes de neiges perpétuelles. Mais il existe, dans la partie supérieure, des marais infranchissables et de petits lacs comme dans les Vosges. Le sapin s'y trouve en grande abondance sur les hauteurs, les bois à feuilles dans les parties basses. Ces montagnes sont fort peuplées, même dans leurs parties les plus incultes.

Il semble, à première vue, que les obstacles qui s'opposeraient au passage d'une armée française à travers la forêt Noire, seraient très grands surtout parce que le versant occidental de ces montagnes est fort ardu, tandis que les versants orientaux le sont moins. Mais un examen attentif montre que ces obstacles ne sont pas considérable. Plusieurs grandes routes et une foule de chemins de traverse praticables pour l'artillerie et pour la cavalerie, conduisent de la vallée du

Rhin dans les plaines voisines de l'autre côté de la forêt. On peut également très bien tourner ces montagnes par la Suisse, ce que les Français ont fait avec un plein succès en 1800. On ne pourra se promettre quelque effet d'ouvrages fortifiés le long des principaux passages de la Forêt Noire, ouvrages qui, du reste, n'existent pas encore, que quand on n'aura pas à craindre d'être tourné et pour autant que l'armée, chargée de la défense, pourra disposer de forces considérables. Ce qui aurait une beaucoup plus grande importance que la défense des nombreux défilés de la Forêt Noire, serait la possession des pays situés derrière elle et qui sont enclavés entre le Haut-Danube, le Haut-Neckar et l'Iller.

Il existe quelques bonnes positions au moyen desquelles on peut, sinon empêcher, du moins rendre fort difficile le passage d'une armée française à travers la partie supérieure de la Forêt Noire vers le Danube. Telle est celle entre Hornberg et Schramberg, quand l'ennemi se trouve dans la vallée de la Kinzig. Il est difficile de traverser la forêt dans cette direction; la marche ne peut avoir lieu que sur une seule colonne et, si l'on parvient à occuper Hornberg, l'ennemi pourra facilement être arrêté dans les défilés. Cette position est à cheval sur toutes les routes

qui conduisent à Boerenbach, Villingen et Rottweil. Une autre position précieuse encore contre un ennemi qui viendrait de Fribourg à travers l'Hœllenthal et de Waldkirchen par Triberg et Boerenbach, sur plusieurs lignes vers la Brigach, serait celle qui existe entre la Breg et la Brigach, derrière Tannheim et Wolterdingen, où les Autrichiens en 1800 avaient établi des retranchements.

Donaueschingen est toujours aussi un point important dans la défense de la Forêt Noire, parce que c'est le point où convergent les routes de Fribourg de Waldshut, de Schaffhouse, de Stockach et de Moeskirch.

La position près de Schliengen a encore son importance dans le cas d'une retraite de l'armée française à travers l'Hœllenthal par Fribourg vers Bâle ou Huningue. Les abords en sont difficiles du côté de la Forêt Noire, ils ne sont pas nombreux, et à partir de ce point, la retraite s'opérerait avec facilité. C'était là la position qu'avait en 1796, l'armée française du Rhin et de la Moselle qui se retirait à travers l'Hoellenthal.

Il y a déjà longtemps que les Français ne considèrent plus la Forêt Noire comme une barrière importante. C'est ce qui résulte du rap-

port fait par les ingénieurs chargés de la reconnaissance, et qui a été publié en 1806 (1).

On a maintes fois proposé de fortifier les défilés de la Forêt Noire et on n'en a jamais rien fait. Dans les guerres précédentes, ces défilés ont toujours été fermés par des retranchements dont la défense était confiée à la landsturm. En 1814, les alliés se retranchèrent dans la Forêt Noire. En 1832, la Bavière proposa d'y établir des retranchements permanents. Il n'y a que peu de temps encore que l'on a conseillé de fortifier, soit Fribourg, Freudenstadt, Villingen ou Donaueschingen. Une armée faible en nombre ne pourra les garder longtemps, et une armée nombreuse n'en a pas besoin. Quant à nous, n'envisageons pas comme un malheur que la plupart des défilés de la Forêt Noire restent sans défense. Les fortifications projetées ne pourraient être que de peu d'importance. Quand l'armée française aura passé la Forêt Noire et qu'elle sera ou battue ou arrêtée à Ulm, et l'une ou l'autre de ces éventualités se produira nécessairement, que signifiera l'abandon de ces montagnes?

Depuis qu'Ulm est devenue la principale forteresse au sud-ouest de l'Allemagne, de telle

(1) Hoyer's neues militaerisches Magazin 4 band. 1 st.

sorte qu'on ne peut songer à défendre ce pays, sans s'appuyer sur cette place forte, la chaîne de montagnes entre le Neckar, le Haut-Danube et la Wernitz a acquis une grande importance. Ces monts ne sont pas fort élevés et sont abordables en plusieurs endroits; mais ils offrent différentes bonnes positions. Ils ont dans leur direction du nord-est 20 milles de long sur 4 à 9 de large. Dans leur partie sud-ouest, ils ont 5,100 pieds de hauteur et 2,500 au nord-est. Ils sont formés d'une multitude de plateaux qui s'inclinent graduellement vers le Danube, sont accidentés par des vallées rocheuses et convergent tous vers le Danube ou le Neckar. Les parties supérieures en sont incultes, pierreuses, peu couvertes de plantes, n'ayant que peu d'eau; les parties inférieures sont fertiles, fort boisées et bien cultivées. A partir d'Ulm, ces montagnes se rapprochent de la Wernitz et s'éloignent à 1 ou 2 milles de distance du Danube.

Parmi les cours d'eau de cette partie de l'Allemagne, il en est peu qui aient de l'importance.

1. Le Rhin, car le haut Rhin entre Mayence et Bâle coule jusqu'à Schliengen dans une vallée généralement montueuse; depuis Schliengen elle a jusqu'à Oppenheim de 3 à 4 milles d'étendue. La largeur du Rhin de Reichenau à Stein est

de 140 à 250 pieds, couvre la frontière entre la Suisse et le Vorarlberg, à Bâle de 750, à Nauenbourg de 3,000, entre Strasbourg et Kehl, son bras le moindre en a 240, son plus grand 855, avec les îles; sa largeur est quelquefois de 6,000 pieds. A partir de Bâle, il y a 300 îles, grandes et petites, dont la plupart sont cultivées. C'est ce qui rend la traversée plus facile, surtout de la rive gauche à la rive droite. Les principaux passages sont à Bâle, à Brisach, à Strasbourg et à Selz. La profondeur entre Bâle et Brisach est de 3 à 10, entre Brisach et Strasbourg de 3 à 12, entre Strasbourg et Mayence de 5 à 24 pieds.

2. Le Neckar prend sa source près de Villingen, dans la Forêt Noire, se jette dans le Rhin près de Mannheim. Sa vallée est généralement formée d'un défilé étroit entre la Forêt Noire et les Alpes de Souabe, surtout à partir de sa source jusqu'à Rottenbourg et entre Heilbronn et Heidelberg. Sa largeur à Stuttgart est de 100, à Heilbronn de 200, à Heidelberg de 300 et à Mannheim de 400 pieds. Navigable à partir de Cannstadt. Il est de certains endroits où cette rivière ne contient que peu d'eau et elle peut toujours, à cause du grand nombre de ses ponts, être facilement traversée. Quelques-uns des affluents à gauche du Neckar, surtout l'Enz,

forment à l'est de la Forêt noire des vallées considérables que l'on ne pourrait traverser qu'avec difficulté.

3. Le Danube a sa source près de Villingen dans la Forêt Noire; il forme dans la partie supérieure de son cours, une vallée bornée par des collines à pente douce. En aval d'Ulm, la rive gauche domine quelque peu l'autre rive, la rive droite est plane jusque dans les environs de Neustadt, elle est marécageuse en de certains endroits. Sa largeur à Ulm est de 200 pieds, à Donauwerth de 400, en amont de Ratisbonne, où il forme plusieurs îles de 1,000 et à Passau de 650 pieds. Jusqu'à Ulm on peut le traverser presque partout avec facilité, il est plus difficile à franchir à partir de cet endroit. Les meilleurs passages sont à Ulm, Leipheim, Gunzbourg, Lauingen, Dillingen, Donauwerth, Neubourg, Ingolstadt, Vohbourg, Neustadt, Kehlheim et Ratisbonne.

Le Danube est navigable à partir d'Ulm.

4. L'Iller prend sa source dans le Vorarlberg à l'Eckberg et au Duerenberg, et se jette près d'Ulm dans le Danube. Dans son cours moyen et inférieur, ses rives sont planes, quelquefois marécageuses. Sa largeur à Ulm est de 100 pieds.

5. Le Lech prend sa source à l'Hornspitz dans le Vorarlberg, se jette dans le Danube à Rain.

Jusqu'à Landsberg, ses rives sont escarpées et difficiles à franchir; à partir de cet endroit, elles s'élargissent et enfin le Lech finit par couler dans la plaine. Sa largeur est de 100 à 500 pieds. En aval de Bandsberg, il présente de nombreux passages et plusieurs gués, et déborde fréquemment, surtout au printemps.

Les cours d'eau les plus considérables qui se jettent à l'ouest de la Forêt Noire dans le Rhin, surtout l'Elz, la Kinzig, la Rench et la Murg ont quelque importance en ce qu'ils coulent tous loin du centre des montagnes, dans des vallées presque toutes fortement accidentées et plus ou moins accessibles. La plus large et la plus importante de ces vallées est celle de la Kinzig.

Une armée française qui aurait traversé le Rhin entre Bâle et Mayence, pourrait, si l'on faisait abstraction des forteresses, se servir des grandes routes suivantes pour traverser la Forêt Noire, les Alpes de Souabe ou l'Odenwald et arriver au Danube :

1. La route de Vieux-Brisach par Fribourg et Stein à Donaueschingen.

2. La route de Kehl par Offenbourg à travers la vallée de la Kinzig, le défilé de Schramberg par Rottweil à Tuttlingen.

3. Les routes de Kehl à travers le Kniebis

ou de Rastadt à travers la vallée de la Murg à Freudenstadt, de là ou sur Nagold, Rottenbourg et Reutlingen en quatre lignes à Sigmaringen, Riedlingen, Esslingen et Ulm ou par Stuttgart et Esslingen en deux lignes par Kirchheim et par Göppingen à Ulm.

4. La route de Carlsruhe sur Bretten ou sur Pfortzheim à Sachsenheim et Stuttgart; de là par Geisslingen ou par Esslingen aux deux routes précitées qui mènent à Ulm.

5. La route de Mannheim par Schwitzingen et par Heidelberg à Bruchsal et Bretten, ainsi que celle d'Heidelberg par Sinsheim ou par Gandelshheim à Heilbronn et Stuttgart. Ces routes se rattachent à Bretten et à Stuttgart à la précédente.

6. La route de Mayence et Francfort par Gernersheim et Darmstadt à Mannheim et Heidelberg, ainsi que celle de Mayence et Francfort sur Darmstadt et Dilbourg et de là sur Michelstadt et Eberbach à Heilbronn. Ces routes rejoignent les précédentes à Mannheim, Heidelberg et Heilbronn.

7. La route de Francfort par Milsenberg, Blaufelden et Ellwangen à Ulm.

8. La route de Francfort par Wurzbourg, Uffenheim, Dinkelsbuhl à Donauwerth.

9. Les routes de Wurtzbourg par Ansbach ou par Furth et Nuremberg à Ingolstadt.

10. La route de Wurzburg par Nuremberg et Neumarkt à Ratisbonne.

Ces routes débouchent toutes des routes du Rhin qui mènent à travers Fribourg, Kehl, Rastadt, Carlsruhe, Mannheim et Heidelberg à Mayence et aboutissent aux routes qui mènent le long du Danube par Donaueschingen, Ulm et Ingolstadt à Ratisbonne. Elles entourent le centre d'opération que l'on doit toujours avoir en vue, en cas d'attaque des Français sur le sud-ouest de l'Allemagne.

L'Allemagne n'a au sud-ouest que très peu de forteresses disposées d'une manière remarquable. Il n'y a à la frontière qu'une seule place forte, Rastadt ; à 18 milles plus loin se trouve la deuxième, Ulm, et à 13 milles encore plus loin la troisième, Ingolstadt. Ces trois points forment à peu près une ligne droite, tirée à angle droit du milieu du Rhin moyen à l'est. Au nord d'Ulm, à une distance par conséquent assez considérable du Rhin, se trouve un quatrième point, la citadelle de Wurtzbourg. De tous les défilés de la Forêt Noire, il n'y a que celui de la Kniebis qui soit pourvu de retranchements.

Rastadt, Ulm et Ingolstadt méritent, à cause

de leur position et de leur force, d'attirer l'attention, les deux premières surtout. Toutes trois sont construites d'après le système des fortifications allemandes et doivent être rangées parmi les plus fortes places de l'Europe.

Rastadt couvre toutes les routes qui sur la rive droite du Rhin mènent de Bâle au Mein, ainsi que quelques défilés de la Forêt Noire. Rastadt est surtout destiné à compléter la position presque inexpugnable de Landau-Germersheim et à s'opposer à tout passage du Rhin, que l'on pourrait tenter en Alsace. Jusqu'à présent Rastadt n'est pas encore pourvu d'un camp retranché, comme il devrait en avoir ; cependant nous croyons que, si une guerre surgissait inopinément avec la France, on pourrait suppléer à ce qui y manque au moyen de quelques bons ouvrages en terre. Du reste, dans l'état où il est, Rastadt est déjà un point très fort.

Mais une place beaucoup plus importante en cas de guerre dans ce pays, est Ulm. Nous ne craignons point de qualifier Ulm de perle des forteresses de l'Allemagne. Sa forte position stratégique, de même que la manière dont ses fortifications sont construites, ne permet pas qu'on lui compare aucune forteresse de l'Europe, à l'exception peut-être de Vérone. Il n'est pas facile de

faire ressortir en peu de mots l'importance de cette place forte. Comme il est facile de le voir d'après l'énumération que nous avons faite plus haut, les meilleures routes et les routes les plus directes qui viennent de la vallée du Rhin conduisent à Ulm. Pour aller du Rhin vers le Danube, on ne peut éviter ce point qu'en faisant les plus grands détours. Chaque fois que les armées françaises ont passé par le Wurtemberg ou le sud de la Bavière pour pénétrer en Autriche, Ulm, et c'était inévitable, a toujours été un centre très important. Aussi doit-on s'étonner que cette ville soit restée si longtemps sans fortifications.. Enfin Ulm est un grand et puissant camp retranché, qui peut offrir un refuge commode à une armée de 80 à 100 mille hommes. Une fois une semblable armée dans ses murs, on ne pourra pas tourner Ulm. Enfin, on peut très facilement diriger de cette place dans toutes les directions des sorties et des attaques heureuses.

Ainsi donc la prise d'Ulm, clef de la route de l'ouest vers le sud de la Bavière et l'Autriche, est indispensable à l'armée française, qui aura traversé la Forêt Noire, pour ne pas être arrêtée à quelques journées de marche de la frontière.

Ingolstadt n'a qu'une portée stratégique inférieure à celle d'Ulm, mais il fait considérer ce

point comme une deuxième et forte barrière destinée à entraver la marche le long du Danube. La manière dont cette forteresse est construite permet d'en attendre la plus forte résistance, surtout si un corps d'armée considérable s'était retiré sous ces canons.

Rastadt, Ulm et Ingolstadt fortifient le sud-ouest de l'Allemagne, bien plus que ne le ferait une douzaine de petites forteresses le long du Rhin ou derrière les défilés de la forêt Noire. Ulm a encore cet avantage de rendre moins dangereux le passage par la Suisse autour de la Forêt Noire.

III. Lombardie, Venise et le Tyrol.

Les Alpes se contournent du côté opposé à la frontière piémontaise en une ligne recourbée mais dont l'ensemble, après s'être dirigé d'abord vers l'ouest, tourne vers le sud-est des pays situés au nord de l'Italie. A l'est coule le Pô. Les Apennins sillonnent ce pays en se dirigeant vers le sud-est. Les derniers versants de ces montagnes ne s'étendant presque nulle part jusqu'au Pô, il en résulte qu'en Lombardie comme en Piémont il existe une grande plaine le long de ce fleuve. Elle s'étend du milieu de la Sardaigne, sur un espace

de 45 milles allemands de longueur environ et sur 15 à 25 de largeur jusqu'à la mer Adriatique. Les trois quarts à peu près en sont situés sur la rive gauche du Pô.

Cette plaine est la partie la plus importante, au point de vue stratégique, de toute l'Italie. On y rencontre d'innombrables champs de bataille ; et plus tard encore, dans toutes les luttes qui auront lieu pour la domination de la Péninsule, c'est là que se décidera le sort de ce pays.

Pourtant il n'existe que peu d'endroits où une armée nombreuse puisse se développer avantageusement. Ils se trouvent à l'est du Piémont et au bord du Mincio. Le reste du terrain est généralement on ne peut plus coupé. Des cultures de toute espèce, des haies, des levées de terre, des fossés le couvrent souvent à perte de vue. On sera donc souvent forcé de se borner à y faire la petite guerre.

Les Alpes protègent complètement l'Italie autrichienne au nord sur une étendue de plus de 60 milles. La largeur de ces monts est de 50 milles environ. Le versant central qui part du Saint-Gothard (Alpes lépontines) ne fait pour ainsi dire qu'effleurer la Lombardie, et s'étend à travers la Suisse et le Tyrol (Alpes rhétiques et noriques) vers le centre de l'Autriche. Des chaînons fort

importants des Alpes s'étendent par contre, le long de la frontière septentrionale de la Lombardie.

Ces montagnes s'élèvent en certains endroits à 10,000 et 15,000 pieds de hauteur, leur élévation moyenne est de 5 à 8,000 pieds, ,Leurs branches tant principales qu'accessoires s'affaissent sensiblement vers l'est et le sud-est, mais seulement à partir de l'Illyrie.

Les Alpes sont coupées par un nombre infini de vallées et de gorges de montagnes.

La plupart des vallées qui les traversent se dirigent vers la Haute-Italie. L'affaissement insensible des montagnes fait qu'elles sont de ce côté à la fois moins escarpées et que leur direction est plus régulière. La plus importante de toutes est celle de l'Adige. Elles sont sillonnées par un grand nombre de cours d'eau qui tous se jettent dans le Pô ou dans l'Adriatique.

Le Tyrol et le Vorarlberg sont complètement protégés par les Alpes qui y forment également un grand nombre de vallées. Elles sont en général beaucoup plus escarpées et moins abordables que celles dont nous venons de parler, et se réunissent presque toutes en quelques troncs principaux qui convergent dans le sud pour aller se perdre dans une seule grande voie, la vallée de l'Adige, qui conduit en Italie.

Les Alpes ne sont accessibles que par quelques défilés assez peu abordables. Les plus praticables sont les vallées de la Drave, de la Save, de l'Inn, de la Mur et de l'Adige. Sauf quelques voies de communication assez importantes, du reste, les grandes routes qui traversent les plaines de la Lombardie et du Piémont au nord du Pô, ainsi que les Alpes, de même que plusieurs routes d'une moindre importance qui viennent du Tyrol, se réunissent toutes à gauche de l'Adda inférieur et à droite de la Piave.

C'est du Tyrol que l'on peut le plus facilement déboucher à travers les Alpes et s'avancer vers le Pô. Par contre, une retraite vers ce pays offre de grands avantages, parce que les moyens de défense se présentent à chaque instant et que l'on peut toujours faire face à l'ennemi, lequel aura en outre à lutter contre toutes sortes de difficultés de terrain. Enfin l'armée qui se retire vers le Tyrol couvre le Frioul et la Vénétie assez complètement. Il est vrai que Napoléon dut une partie de ses succès dans les campagnes de 1796 et 1797, à ce que les Autrichiens s'avançaient en plusieurs colonnes isolées à travers ces montagnes, dont plusieurs sont fort éloignées les unes des autres et séparées par des défilés et par des obstacles infranchissables, tandis que les Français

étaient sur les bords du Mincio et de l'Adige ; il battit chaque colonne séparément ; mais on aurait beau répéter aujourd'hui des fautes semblables, dans les mêmes circonstances, qu'elles n'auraient pas de conséquences fort importantes, parce que les conditions stratégiques sont devenues tout autres par suite du changement apporté au système des fortifications de la Haute-Italie.

La guerre en Lombardie et en Tyrol peut être influencée par la Suisse, pour autant qu'elle est en certains endroits maîtresse du versant principal des Alpes et que les extrémités seules de ces montagnes appartiennent aux pays dont nous avons parlé. C'est ainsi qu'abstraction faite de quelques défilés, communs aux deux territoires, elle possède toute la partie supérieure du Tessin, du Saint-Gothard au Splugen, la partie supérieure de la vallée de l'Inn, la partie supérieure de celle de la Maira, celle d'un autre affluent de l'Adda dans la Valteline et enfin celle d'un affluent de l'Adige. Cette influence ne peut, du reste, s'exercer en Italie que sur la partie qui est à gauche de l'Oglio. Mais, si la Suisse ne domine pas la position dans le Tyrol, il n'en est pas de même de la Lombardie, et il serait aussi inutile que hasardeux de pénétrer de l'est de la Suisse dans le Tyrol, à

moins d'avoir auparavant chassé du Vorarlberg et de la plus grande partie de la Lombardie toutes les troupes qui pourraient s'y trouver.

Le Tyrol est une immense place de refuge pour l'armée autrichienne de la Lombardie. Une retraite dans le Tyrol force l'ennemi à rompre complètement sa ligne d'opération et à suivre l'armée en retraite dans d'immenses défilés où de faibles troupes peuvent lui disputer chaque pouce de terrain. En tous cas, ceux qui battent en retraite se rapprochent à chaque instant de leurs centres de ravitaillement. Et, pourvu que la disproportion entre les forces en présence ne soit pas trop considérable, ils ne peuvent être facilement chassés de cette position excessivement forte et sont bientôt en état de reprendre l'offensive avec énergie et promptitude. Le Tyrol et le Vorarlberg présentent, en outre une position excellente contre une armée ennemie qui marcherait sur Vienne par la vallée du Danube, et malheureusement on n'en a pas jusqu'ici tiré un parti suffisant.

La côte de l'Adriatique, de l'embouchure de l'Isonzo à celle du Savio au sud-est de Ravenne sur une distance de 35 milles, est presque partout peu accessible. Elle consiste en lagunes et marais d'une à deux lieues de largeur, plus larges encore à l'embouchure de l'Adige. Tout ce pays

est coupé d'une quantité innombrable de canaux et de dunes. La plupart des ports sont peu profonds et les plus petits ne peuvent servir qu'à des bateaux à voiles. Il n'est donc pas facile de jeter en cet endroit un corps de troupes assez considérable pour pouvoir s'avancer dans l'intérieur du pays.

Par contre, on ne pourra jamais empêcher de débarquement sur la côte sud-est de la mer Adriatique. Cette côte mesure du golfe de Trieste jusqu'à l'extrémité de la Dalmatie une étendue en ligne droite de 80 milles. Les nombreuses îles qui s'y trouvent sont d'une même nature. Les principaux ports sont fortifiés, mais seulement en vue d'attaques ordinaires. En outre, il y a tant de points de débarquement que l'on ne pourrait même pas en fortifier la plus grande partie. Il est vrai que des chaîons arides et escarpés des Alpes s'avancent dans le voisinage des côtes et qu'elles ne sont sillonnées que par peu de routes, mais, malgré cela, on ne pourra guère empêcher un corps d'armée nombreux de s'avancer dans l'intérieur de ces provinces. Ce n'est qu'à la Drave et à la Save que l'on rencontre de bonnes positions contre de semblables invasions.

• Lors d'une guerre entre l'Autriche et la France,

quelles qu'en puissent être les causes politiques et nationales, il est très vraisemblable que les Français chercheront à pousser une pointe de ce côté.

Il n'y a de Fiume ou de Zengh par Carlstadt et Agram jusqu'à la Mur ou la frontière de la Hongrie proprement dite, que 28 milles de distance, et du sud-est de la Dalmatie à la Serbie que 13 milles. Si les Français voulaient tenter une expédition de la côte d'Illyrie ou de Dalmatie contre Vienne, ils rencontreraient sans doute de grands obstacles locaux, qui ne seraient pas moindres que ceux qu'ils auraient à vaincre dans une expédition à travers le Frioul et le Tyrol. Vienne est à 48 milles de distance de Fiume ou de Trieste, à la même distance qu'il est du Tagliamento et de l'Inn moyen. Abstraction faite de ce que l'on ne pourrait se promettre de grands succès que d'un corps très nombreux et fort difficile à transporter par mer, ils ne trouveraient guère d'avantages stratégiques dans une semblable expédition.

Les cours d'eau les plus importants de l'Italie autrichienne et du Tyrol sont les suivants :

1. Le Pô qui entre en Lombardie à Pavie, se jette dans la mer Adriatique près d'Adria par plusieurs embouchures; ses bords sont générale-

ment peu élevés. A partir de Pavie ses débordements ont nécessité son endiguement, ses bords en aval de Guastalla sont marécageux. Sa largeur près de Crémone est de 2,880, près de Casalmaggiore de 1,500, de Guastalla de 4,200, de Borgoforte de 900, d'Ostiglia de 960 et de Polesella de 980 pieds seulement. La largeur de ses bras latéraux est moindre encore. Sa profondeur varie entre 8 et 60 pieds. Les principaux passages sont à Plaisance, Casalmaggiore, Viadana, Borgoforte, San Benedetto, Ostiglia, Ochiobello et Pontelagoscuro. Le Pô reçoit sur la rive gauche l'Adda, l'Oglio et le Mincio.

2. L'Adda qui sort du mont Umbrail a son embouchure à Porto-Stanga. Ses rives sont rocheuses et escarpées jusqu'à Tirano ; il coule à partir de Robbiate dans une plaine, se sépare à Vaprio jusqu'à Cavanago en plusieurs bras. Sa largeur à Brivio est de 300, en aval de Lodi de 340 à 750 pieds, en temps de crue de 1,000 à 2,500 pieds. — Il est navigable à partir du lac de Côme. Ses rives sont en partie endiguées et boisées. La rive droite domine généralement l'autre rive. L'Adda forme la deuxième ligne de défense à l'ouest, mais elle est difficile à garder.

3. L'Oglio prend sa source au mont Tonal, se jette dans le Pô près de Borgoforte en amont.

Coule jusqu'à Breno dans une vallée fort étroite et escarpée, qui à partir de cet endroit s'élargit jusqu'à Palazzolo où il entre dans la plaine. Ses rives sont marécageuses auprès de son embouchure. Plusieurs jetées existent le long de l'Adda. Entre Pumerengo et Aqualanga se trouvent plusieurs îles fortement boisées. Sa largeur est de 200 à 400 pieds. Il est navigable à Pontevico.

4. La Chiese (affluent de l'Oglio), prend sa source au mont Pizza, coule dans l'Oglio à Aquanegra. Ses rives sont dans sa partie supérieure fort élevées et rocheuses, elle entre dans la plaine à Gavardo ; sa largeur va à 200 pieds.

5. Le Mincio prend sa source au mont Tonal dans le Tyrol méridional. Ses rives jusqu'à Vleggio sont élevées et à pic, de là jusqu'à Massimbona il coule dans la plaine ; à partir de Goïto, ses rives sont couvertes de marais et de lacs bourbeux qui ont jusqu'à 6,000 pieds de largeur. La largeur va à 250 et en temps de crue jusqu'à 500 pieds. Quand les eaux sont basses, il offre plusieurs gués entre Peschiera et Goïto. Ce n'est qu'à partir de Mantoue qu'il est navigable. Les meilleurs passages de la rive droite à la rive gauche sont à Monzambano et Pozzolo, de la rive gauche sur la droite à Salionzo et Valleggio.

6. L'Adige prend sa source à Nauders en

Tyrol, son embouchure est à Fossone. Ses rives dans sa partie supérieure sont presque constamment resserrées et escarpées, il coule dans la plaine à partir de Volargne, près de Parona et de Vérone; sa vallée se resserre encore une fois, mais sur une étendue minime il présente une chaîne de collines peu élevées, le long de ses rives à Zevio, et à partir de ce point se divise en une multitude de bras. Sa largeur au confluent de l'Eisack est de 250, à Vérone de 320 à 380 pieds, en amont de Legnago de plus de 1,000, en aval de ce point de 500 à 750 pieds. A partir de Vérone, on ne peut la traverser qu'au moyen de ponts. Dans sa partie supérieure son cours est fort rapide, plus bas il l'est moins. Le lit principal de l'Adige est très profond et n'offre pas de gués. Passages à Ponton, Pescantina, Vérone, Legnago, Casselbalda et Boara. L'Adige, déjà navigable en amont de Vérone, donne une ligne de défense large et excellente contre la Sardaigne. En fait d'affluents considérables, l'Adige reçoit en Tyrol l'Eisack et la Rienz, qui sont tous deux extrêmement rapides et coulent dans de larges vallées par lesquelles passent deux des principales voies de communication du pays vers le nord et l'est.

7. La Brenta a sa source près de Trieste et

son embouchure près de Brendolo. Sa vallée jusqu'à Bassano est étroite et à pic, à partir de là ses rives sont planes et basses. Elle s'unit à de nombreux canaux dans son cours inférieur. Sa largeur va jusqu'à 350 pieds. Elle est navigable près de Campo-San-Martino.

8. La Piave prend sa source dans les Alpes noriques. Son embouchure est à Cortelazzo, elle présente jusqu'à Bellune une vallée profondément encaissée. Ses rives s'aplanissent à partir de Nervesa. Sa largeur va jusqu'à 400 pieds. En amont de Ponto di Piave, elle n'est qu'un torrent coulant dans un large lit divisé en plusieurs bras : à partir de cet endroit elle se divise. Elle présente de nombreux gués en temps de sécheresse, et est sujette à de fréquents débordements en temps de pluie. Principaux passages près de Ponte della Priula et Ponte di Piave. Elle est navigable en aval de Zenson.

9. Le Tagliamento a sa source à Formi di Sopra, a son embouchure à Bevazzano, coule jusqu'à Venzon dans une vallée resserrée, entre dans la plaine à Spilimbergo. La largeur de sa vallée est dans la plaine d'une lieue à certains endroits, celle de son lit d'au delà de 300 pieds présente de nombreux gués. On peut le passer à différents endroits, même en temps

de crue. Il n'est navigable que dans sa partie inférieure.

10. L'Isonzo a sa source au mont Terglou, se jette dans le golfe de Trieste. Parcourt jusqu'à Salcano une vallée étroite et rocheuse; à partir de ce point, ses rives s'aplanissent. Sa largeur en aval de Gradiska est de 200, plus bas de 400 pieds. Sa rive droite est presque constamment plus élevée que l'autre. Il est navigable dans les environs de son embouchure.

A l'exception du Pô, toutes ces rivières se dirigent au sud et au sud-est et, en coupant plusieurs fois la plupart des routes de l'Italie supérieure, elles concourent à la défense du pays.

Il faut encore citer comme important au point de vue d'une campagne dans le nord du Tyrol :

11. L'Inn qui sort du mont Langin dans les Alpes rhétiques à l'extrémité de la Haute-Engadine et se jette près de Passau dans le Danube. Sa vallée dans le Tyrol est plus étroite et plus escarpée qu'en Suisse et, à partir d'Imst jusqu'à sa sortie des Alpes, elle est en grande partie rocheuse. A partir de l'embouchure de la Salsa, la rive droite domine l'autre. Sa largeur en aval de Kouffstein et de Schoerding est de 200 à 600 pieds, à Neubeurr de 1,800 et à Passau de 1,200 pieds. L'Inn offre surtout entre Kouffstein et Schoerding

de nombreuses îles et beaucoup de bancs de sable, on y rencontre aussi quelques gués. Il a généralement de fortes crues au printemps et en été, et est navigable à partir de Hall.

Les routes suivantes sont les plus importantes de celles qui mènent du Pô vers le nord et le nord-est à travers les Alpes.

1. La route de Milan sur Lugano et Bellinzona à Cassigliano : de là vers le Tessin à travers le Saint-Gothard (défilé de Bellinzona) et l'hospice du Saint-Bernard, Hinterrhein et Chur vers le Vorarlberg.

2. La route de Milan sur Leno à Colico et de là sur Sondrio, Bormio et le Wermser Joch (défilé très difficile à franchir et fort important) vers la route de l'Adige et à travers Chiavenna dans la vallée de la Maira et celle de l'Inn, (défilé de Septime) à Nauders également sur la route de l'Adige. Une autre route va de Chiavenna (défilé de Chiavenna) à travers le Splungen vers le Vorarlberg.

3. La route de Milan sur Brescia, Vérone, Vicence, et de là à Venise, ou par Oderzo, Palmanova et Gradiska à Gœrtz.

4. La route de Milan sur Lodi, Crémone, Mantoue et Padoue à Venise.

5. La route de Brescia sur Solo, le long de la

côte occidentale du lac de Garde, et sur Riva à Roveredo dans la grande route de l'Adige.

6. La route de Vérone sur Roveredo et Trente à Botzen. Cette route se divise à partir de ce point. A gauche elle conduit à l'Adige sur Glurns et Nauders (défilé de Nauders) à Landeck, et de là sur Bludenz à Feldkirch (défilé de Feldkirch) ou par Imst en deux lignes à Innsbruck et à Fussen. A droite elle mène à Brixen et de là ou sur Brunecken et Lienz à Klagenfurth (défilés de Inniching et de Toblach) ou sur Sterzing à Innsbruck (défilé de Brenn), d'où elle descend en deux lignes sur Hall et Kouffstein, où se trouve un vaste défilé, dans la vallée de l'Inn ou sur Scharnitz à Mittenwald et de cet endroit ou à Munich par le défilé de l'Isar, ou à Landsberg par celui de Brisach.

7. Les routes de Padoue et de Venise sur Citadella et Bassano dans la vallée de la Brenta vers Trente.

8. La route de Venise sur Trévise et Bonegliano à Pevarole et de là le long des vallées de la Boisa, de la Piave et de l'Anse à Braga, à la route de Bruneck à Villach. Les routes 7 et 8 sont reliées par une route de raccordement qui va sur Feltre, Bellune et Capo di Ponte.

9. La route de Venise sur Trévise et Cone-

gliano à Casana, et de là ou sur Udine et Cividale à Caporetto (défilé fortifié) ou sur Osopa, la Chiusa Venta et Pontafel à Tarvis. (La Chiusa et Pontafel ont deux défilés fortifiés et faciles à défendre.)

10. La route de Trieste sur Palmanova, Udine et Ospidalatto sur la route précédente ou sur Goertz, Caporetto et Taovis à Villach (défilé fortifié à Chiusa di Pless).

Entre les défilés que nous venons de citer, il faut encore mentionner les suivants :

1. Le défilé à travers le Luckmanier : passage à travers cette montagne dans la vallée du Rhin.

2. Le défilé de Jœris : passage de Chiavenna à Bellinzona.

3. Le défilé de Sondrio : passage de Marbegno sur l'Adda à Bergame.

4. Le défilé de Morbegno : voie carrossable de Morbegno sur l'Adda à Bergame.

5. Le défilé de Tirano : voie carrossable de la Valteline à l'Oglio supérieur.

6. Le col de Bregentz : grande route de War-tenberg en Tyrol.

7. Le défilé de la Lech : grande route du War-tenberg à Inspruck.

8. La vallée d'Achen et de Weisach : route de Munich à Schwatz.

9. Le défilé de Finstermunz (fortifié) : gorge de rochers sur l'Inn sur la grande route de Milan à Inspruck et à Munich.

10. La vallée de l'Eisack inférieure et du moyen Adige : grande route d'Inspruck à Trente.

Il existe dans ces régions une grande quantité de points fortifiés. Mais il n'y a que deux places réellement importantes pour la grande guerre, ce sont Mantoue et Vérone. La plupart des autres fortifications ne sont capables de résister que pendant quelque temps, ou doivent servir à des buts secondaires. Ce sont ou de grandes villes avec d'anciennes fortifications incomplètes, il en est cependant qui ont été fortifiées depuis peu, ou de simples défilés fortifiés. Nous comptons entre autres : la citadelle de Milan, Bergame, Pizzighettone, Cremone, Brescia, le fort de Rocca d'Anfo, Vicence et Venise dans le Lombard-Vénitien, Plaisance dans le duché de Parme et Ferrare avec Comacchio dans les États de l'Église. On sait que les traités donnent à l'Autriche le droit de tenir garnison dans ces trois places. Nous avons en outre dans le Tyrol : Kouffstein, le col de Bregentz, les retranchements du Kniepass, les retranchements d'Emberg, de Scharnitz et de l'Achental, Brixen avec

le Franzenveste entre Aichen et Unterau, le défilé de Strub, Hirschbuhl et Nauders.

Depuis quelque temps, les Autrichiens ont fait des retranchements à Pavie et près du Tessin. Ils ont également agrandi Plaisance. Cette dernière place a, du reste, une importance stratégique dominante; sa situation excellente (elle a une tête de pont) lui permettrait d'être une forteresse de premier ordre. Si l'on parvient d'ici à la guerre à y établir un grand camp retranché, elle sera de nature à fortifier de beaucoup la position défensive des Autrichiens et même à leur faciliter l'attaque du Piémont, quoique dans des limites moindres, à cause de la proximité d'Alexandrie. Quant aux autres forteresses que nous avons citées, tant celles de la Lombardie que celles de la Vénétie et des États de l'Église, elles servent principalement à assurer la domination des Autrichiens dans l'Italie supérieure. Elles sont suffisantes pour protéger leurs troupes contre des mouvements révolutionnaires isolés et de courte durée.

On peut comparer les nombreuses et excellentes positions de l'Autriche dans les défilés du Tyrol à un capital destiné à ne payer d'intérêt qu'après la retraite des Autrichiens de l'Italie supérieure. On le voit, l'Autriche ne

se borne pas à envisager les hypothèses favorables. Et même, si ce qui semble impossible devenait jamais possible, si les Autrichiens succombaient complètement en peu de temps, si surtout la perte de Vérone les privait des principaux défilés vers le Tyrol, l'agresseur rencontrerait encore des obstacles incroyables dans cette direction. Il est au moins certain que la marche de l'ennemi ne pourra être que lente et n'aura lieu que dans des conditions exceptionnellement favorables à la défense, de manière à donner à l'Autriche le temps d'arriver sur le théâtre du combat avec de nouvelles forces. Les retranchements presque inexpugnables de Brixen empêcheront surtout l'armée d'invasion de se développer avec promptitude dans le Tyrol. Du reste, les places fortes du côté de la Bavière et de la Suisse serviront grandement à couvrir l'armée autrichienne de ce côté.

Peschiera, Legnano, Osopo et Palmanova sont, il est vrai, de véritables forteresses, mais elles ne peuvent, dans les circonstances ordinaires, avoir une grande influence sur la marche de la guerre. Leur étendue n'est pas assez considérable. C'est Peschiera qui par sa position est la première de ces places. Elle est en quelque sorte un poste avancé de Vérone. Elle peut aussi servir à fermer

le défilé de l'Adige. En outre, elle couvre l'aile droite des Autrichiens, s'ils voulaient défendre le Mincio ou le passage de l'Adige. A Peschiera se trouve une petite flottille, destinée à protéger le lac de Garde.

L'Autriche possède à Mantoue et à Vérone deux forteresses dont on ne peut assez apprécier l'importance.

Mantoue se trouve au milieu d'un petit lac, formé par le Mincio et qui a 1 1/2 mille de long sur 1/4 de mille de largeur, il est coupé par plusieurs revêtements. Au nord jusqu'au pied de la citadelle, il est couvert de joncs et de roseaux; à l'ouest et au sud, sont des marais profonds que l'on peut facilement submerger. Il n'y a que deux issues principales qui mènent à la forteresse. Elle a des ouvrages avancés très considérables. Une petite flottille se trouve sur le lac. Cette place ne doit être que faiblement défendue pour ne pouvoir être prise que par la famine. Vérone est entouré d'une série de forts très puissants, qui forment un camp retranché pour 50 à 70,000 hommes, et par ce moyen il s'étend sur les deux rives de l'Adige. Vérone est éloigné de Mantoue de 3 milles, et de Peschiera de 3 milles, enfin Peschiera est distant de Mantoue de 3 1/2 milles. C'est

sur ce petit espace que se concentreront les opérations dès qu'une attaque sur l'ouest ou le sud de la Lombardie aura réussi.

Mantoue est la plus forte de ces deux forteresses; Vérone, la plus importante au point de vue stratégique. Mantoue et Peschiera offrent des points d'appui excellents pour la défense du Mincio ; Vérone offre à l'une et à l'autre de ces deux places un centre d'opérations admirable; en outre, il bloque complètement la vallée de l'Adige. Mantoue et Peschiera seuls n'empêcheront pas que l'on franchisse le Tessin et le Pô qui est tout proche, mais elles ont une force telle que l'armée la plus complètement démoralisée pourra s'y maintenir longtemps, en présence d'une autre beaucoup plus nombreuse. Enfin Vérone forme le centre de défense. On peut laisser l'ennemi bloquer et assiéger Mantoue, et si on utilise Vérone dans ce but, il faut que l'ennemi attaque Peschiera avec toutes ses forces. Ce sont là des chances innombrables en faveur de la défense, il n'y en a pas une seule favorable à l'attaque. Du reste, la possession de Peschiera ne permettrait même pas à l'ennemi de tourner la position de Vérone.

L'armée autrichienne, en tenant entre Vérone, Peschiera et Mantoue, forcera l'assaillant à faire

des sièges difficiles et longs. Et pour qu'ils puissent aboutir, il faudra un concours de circonstances que l'on ne peut guère prévoir et, en tous cas, ces villes ne pourront être prises qu'avec des pertes excessivement considérables. Du reste, en la possession de l'ennemi, ces points n'auraient pas pour lui l'importance qu'ils avaient pour la défense.

Tant que ces positions seront au pouvoir de l'Autriche, personne ne pourra se vanter d'être maître du pays entre l'Adriatique, le Pô et le Tessin; toutes les conquêtes de l'ennemi seront précaires et semblables à une lettre de change à laquelle manquerait la signature.

L'Autriche n'a pas de grands ports de guerre, elle n'en a pas besoin. Celui de Venise qui est assez bien fortifié s'ensable de jour en jour. Trieste, Cattaro, Raguse, Zara et Pola en tiennent lieu. Trieste n'est pas un meilleur abri contre de grandes tempêtes que contre les attaques de l'ennemi; Cattaro, Raguse et Zara sont trop petits. Mais Pola est un port de guerre vaste et bien fortifié. Cette place est très propre à servir de refuge à la flotte autrichienne et ce qui plaide encore en sa faveur, c'est que, comme Trieste, elle est sur le territoire fédéral.

Les Autrichiens continuent à fortifier leurs

côtes. Quoique la nécessité commande une mesure semblable, ce serait se faire illusion de s'imaginer qu'en cas de guerre avec la France, la flotte de cette dernière puissance, cinquante fois plus forte que la marine autrichienne, ne parviendrait pas à opérer un débarquement sur les côtes de l'Adriatique, qui sont si accidentées et si difficiles à défendre et à en occuper certains points avec un corps de débarquement. C'est là un sacrifice auquel il faut être préparé. Mais il est loin d'entraîner la solution de la question.

La Suisse.

Nous terminerons en jetant un coup d'œil rapide sur la Suisse, dont la situation topographique est telle qu'on doit nécessairement la faire entrer comme élément du calcul des probabilités, à l'occasion de toute guerre entre la France et l'Allemagne et même entre la France et l'Autriche.

La Suisse sépare la France de l'Allemagne et les tient à une assez grande distance, de manière à les protéger toutes deux par sa neutralité et à les empêcher de s'attaquer l'une l'autre. Mais les avantages et les désavantages qui en résultent sont loin d'être égaux de part et d'autre.

Le Jura, frontière occidentale de la Suisse, se trouve être dans la ligne de prolongement du Rhin, de Mayence à Bâle. Le Jura, d'autre part, forme en général la frontière orientale de la France, tandis que la moitié au moins du territoire de la Suisse se déjette loin de l'Allemagne méridionale et de la Haute-Italie autrichienne et tranche par là les frontières de ces pays à arêtes vives.

Aussi la neutralité de la Suisse aura-t-elle pour résultat de rendre la défense du côté de la France beaucoup plus libre et de la simplifier plus que celle de l'Allemagne du côté de l'ouest. Si la Suisse prend part à la guerre, son alliance avec l'Allemagne sera de nature à nuire beaucoup moins à la France, que son union avec la France ne ferait de tort à l'Allemagne.

D'autres circonstances encore sont favorables à la France.

La France est en état de s'emparer immédiatement de la plus grande partie de la Suisse : mais, si l'Allemagne prétend la conquérir, il faut qu'elle use de détours et utilise des positions qui ne sont pas favorables à la grande guerre. Qu'un corps français s'avance de Besançon et de Belfort sur la Suisse, il pourra se trouver en communication avec d'autres forces françaises venant

de l'Alsace vers le Wurtemberg et Bade. Une irruption du Vorarlberg, du Tyrol ou de la Lombardie en Suisse, présente plus de difficultés ; une invasion du sud du duché de Bade ou du Wurtemberg, abstraction faite de l'attitude que pourrait prendre la France, forcerait l'assaillant à diviser ses forces.

Les passages les plus accessibles de la frontière suisse sont entre le lac de Genève et celui de Constance. C'est aussi entre ces deux points que s'étendent les seules parties de la Suisse qui ne sont pas coupées par les hautes montagnes, celles qui sont le mieux cultivées et les plus fertiles. C'est également dans cette direction qu'existent les routes les plus importantes, les plus nombreuses et les meilleures vers le sud-ouest de l'Allemagne. Enfin une quantité de cours d'eau coulent de cette partie de la Suisse vers le Rhin en affectant une direction au Nord. Toutes ces circonstances sont à l'avantage de la France.

Une armée française, maîtresse de la Suisse jusqu'à l'Aar, peut, quand elle le voudra, tourner la Forêt Noire et prendre en flanc toute armée allemande placée sur le Rhin ; les Allemands occuperaient toute la Suisse qu'ils ne pourraient attaquer la France que de front.

Berne n'est qu'à deux journées de marche de

la frontière française. L'occupation de ce point rendrait la France maîtresse de tout le sud-ouest de la Suisse jusqu'au Saint-Gothard. Cette position ne pourrait pas avoir une influence prépondérante en cas de lutte avec l'Autriche, mais elle en aurait une grande sur la défense de la Sardaigne en cas d'attaque de l'Autriche.

La route la plus directe de Lyon à la Sardaigne conduit à travers le territoire neutralisé de la Savoie; toutes les autres routes situées plus au sud tournent ce territoire. La vallée des Dappes n'a pas d'importance directe en cas de guerre dans la Haute-Italie : à moins que la Suisse ne permette le passage d'une armée française par Genève, elle ne peut être d'aucune utilité pour la France. Du reste, la route de Belfort et Besançon à travers Bourg et Chambéry est bien un peu plus longue, mais beaucoup moins difficile que celle de Chambéry par Genève.

Il résulte de tout cela qu'en cas de guerre dans la haute Italie, la France n'a pas besoin de se commettre avec la Suisse. Il en résulte encore que les discussions avec la France pour la vallée des Dappes n'avaient pas pour objet un grand intérêt stratégique immédiat. Il est beaucoup plus vraisemblable que le gouvernement français n'y cherchait qu'un prétexte pour forcer ce pas-

sage avec ses troupes ou pour attaquer inopinément la Suisse.

Les défilés des Alpes qui appartiennent à la Suisse et débouchent en Lombardie ne peuvent même, si la France ne respecte pas la neutralité de la Suisse, être disputés aux Autrichiens. Ces derniers ne devraient que s'avancer de Felkirch, en remontant la vallée du haut Rhin pour être bien vite en possession des Grisons et du Tessin. Cette marche mettrait à leur avantage le Vorarlberg en communication avec la Lombardie. La Suisse a évidemment voulu par les fortifications du Luziensteg à Meyenfeld parer à des éventualités de cette nature. Ces ouvrages peuvent être forts en eux-mêmes, mais sont trop rapprochés de la frontière et trop faciles à tourner. Ils ne pourraient guère tenir contre une attaque énergique.

Si la France porte atteinte à la neutralité de la Suisse, il faut que l'Allemagne se hâte d'imiter le plus tôt possible son exemple et tâche même de prendre les devants. Plusieurs motifs, la nécessité entre autres, l'y obligent. La Suisse n'a pas de forteresses. C'est un motif de plus pour que l'on y soit sur ses gardes. Si la Suisse entreprenait de fortifier de toutes parts son territoire, l'Allemagne ne ferait qu'agir selon ses intérêts en la secondant de toutes ses forces dans cette entreprise.

**Des qualités des armées et de la science de la guerre. —
Pourquoi Napoléon I^{er} nous a-t-il battus? Pourquoi en
avons-nous été vainqueurs?**

C'étaient des gens qui les composaient, de l'élément personnel que dépendaient surtout les services rendus jadis par les armées; maintenant c'est de leur nombre et de leur position qu'ils dépendent. Le changement dont nous parlons a sa principale cause dans l'emploi de la poudre à canon.

L'armement des anciennes armées laissait à désirer en ce que tout y dépendait de la force corporelle et de l'adresse individuelle. L'individu était le pivot de tout le système. Ses principes étaient on ne peut plus simples; la lutte, pour ainsi dire corps à corps, décidait de la victoire. Quant aux archers et aux frondeurs ils ne formaient que des exceptions peu importantes. Il n'existait pas grande diversité de positions et c'était chose naturelle, car il leur eût été difficile d'augmenter l'effet des armes.

Aussi, dans ce temps-là, fallait-il enflammer fortement l'imagination des soldats. Une armée devait pour vaincre se passionner pour une idée ou, du moins, pour la personne de son général. Aucun moyen mécanique ne pouvait suppléer à cet élément et l'on ne tardait guère à déplorer son absence.

L'art de la guerre était en autre beaucoup plus simple qu'aujourd'hui; mais il était de toute nécessité pour un chef d'avoir un extérieur imposant, une certaine noblesse dans le caractère et de l'éloquence.

On pouvait faire infiniment avec une armée dont le chef possédait ces qualités, l'armée ennemie eût-elle été infiniment plus nombreuse. Les luttes incessantes d'homme contre homme ne tardaient pas à faire connaître au moindre soldat les vraies causes et de la victoire ou de la défaite. D'un côté naissait la confiance, de l'autre l'abattement ne tardait pas à se propager et à attaquer toute l'armée comme une contagion. Souvent une seule victoire décidait du sort de la campagne. Il n'y avait que rarement des retraites en ordre, par contre les déroutes étaient d'autant plus fréquentes. Il suffisait d'avoir derrière l'armée une nation fortement empreinte du sentiment national, et à sa tête un chef qui eût appris à l'endurcir peu à

peu et l'habituer à de grands combats, pour être certain de devenir à la fin invincible.

Aussi la prédominance si exclusive de l'élément individuel faisait que l'on ne pouvait compter sur les efforts combinés des meilleures armées elles-mêmes. Le calcul ne pouvait prévoir longtemps ni beaucoup de choses d'avance. La disposition des esprits dans une armée changeait souvent avec une promptitude étonnante. La mort du général au milieu du combat, une action d'éclat de quelques ennemis, l'annonce d'un oracle défavorable décourageaient souvent des troupes habituées à vaincre et faisaient promptement changer la victoire de camp. Ces brusques changements ont bien des fois décidé du sort des empires.

L'introduction des armes à feu eut pour résultat de diminuer de plus en plus l'empire de l'élément individuel dans les armées. Il ne doit pas, il ne faut pas qu'il disparaisse complètement. On en vint à des systèmes d'armement plus compliqués, mais infiniment plus efficaces dans leur résultat. Le combat commença déjà à de grandes distances. Les troupes, moins resserrées par les forces ennemies, purent faire des évolutions et, quand on se fut aperçu de leur importance, leur usage devint beaucoup plus universel.

Il en résulta également la nécessité d'une grande augmentation de l'effectif des troupes.

L'arme à feu aurait dû, à partir du moment où on en fit un plus grand usage former le point de départ de toutes les règles de la tactique. Mais des siècles se passèrent avant que cette vérité ne fût reconnue. Du reste, la force des armées s'est accrue dans de grandes proportions en raison de chaque amélioration successive du système des armes à feu. L'amélioration de l'organisation intérieure des corps de troupes marcha de pair avec elle et l'on accrut les moyens de défense hors de toute proportion avec ce qui existait auparavant. Les difficultés de la science de la guerre devaient aussi se compliquer. Les sorties sans ordre avaient eu souvent de tristes résultats. On fut forcé de recourir à la manœuvre et de chercher dans la promptitude des mouvements des éléments de succès.

Ce développement intelligent de l'art de la guerre, qui se distingue par d'autres manifestations encore, entre autres par la construction de puissantes forteresses, fit que les victoires décisives devinrent de plus en plus rares; il arriva que, dans le cours de campagnes entières, les armées s'affaiblissaient plus qu'elles ne se battaient et que le nombre acquit une prédominance

exclusive. Quoique l'art de la guerre n'ait pas toujours été en progrès constant, il a suivi jusqu'aujourd'hui la marche que nous venons de tracer.

Dans nos armées modernes, la cavalerie seule a gardé l'ancienne manière de combattre où la force corporelle et la valeur personnelle avaient la plus grande part. L'introduction des armes à feu dans les armées restreignit son importance. L'histoire de cette arme démontre clairement avec quelle sûreté et aussi avec quelle lenteur, l'élément individuel a perdu de son importance dans la guerre. Dans la guerre de Trente ans, la cavalerie formait encore la $\frac{1}{2}$ et les $\frac{3}{4}$ de l'armée; dans la guerre de Sept ans, elle ne comptait plus que pour le $\frac{1}{4}$. Du temps des campagnes de Napoléon, elle ne comporte plus que le $\frac{1}{4}$ et le 6^e des autres armes, actuellement plus que le 6^e et le 8^e.

C'est ainsi que peu à peu les armées sont parvenues à ce qu'elles sont aujourd'hui. Elles n'ont plus la moindre analogie avec les temps antérieurs. Les temps actuels sont même entièrement différents sous ce rapport de celui de Napoléon.

Non seulement les armes à feu manuelles, mais l'artillerie même a atteint une perfection incroyable. On est parvenu à une portée plus considé-

nable et à une sûreté de tir extraordinaire. Dans l'artillerie la sûreté a presque doublé. On y a introduit une arme peu connue il y a cinquante ans et dont l'effet est effrayant, les cartouches à grenades (schrappnels). En même temps, on habitua les troupes à combattre isolément, ce qui les rendit plus mobiles, plus faciles à former en bataille et jusqu'à un certain point plus aptes à la résistance, ce qui devait rendre les combats moins décisifs ou du moins en retarder l'issue. Plusieurs États firent des choses prodigieuses au point de vue de la défense du pays (forteresses). L'organisation militaire se simplifia notablement presque partout. La pratique fit rejeter bien des choses inutiles. Les armées mirent la science à contribution, et elle y fut grandement cultivée. L'art de la guerre s'y vulgarisa de plus en plus et la routine lui céda le pas. Enfin, chez toutes les nations, le sentiment national, s'il ne devint pas plus vivace, devint plus unanime, ce qui doit avoir une grande influence sur l'esprit des armées, qui sont presque toutes le produit de la conscription.

Ces raisons montrent que la science militaire ne doit pas rester stationnaire. Cependant on voit déjà que les améliorations et les réformes ne changeront pas considérablement les prin-

cipes qui lui servent actuellement de base. Une loi générale de la nature veut que les mouvements physiques et intellectuels se meuvent dans des orbites de plus en plus restreintes. Les causes qui agissent sur l'art de la guerre sont trop nombreuses pour qu'une modification partielle ou totale de l'une d'elles puisse apporter de grands changements à l'ensemble de l'art.

La grande différence entre notre époque et les temps antérieurs consiste en ce qu'avec des armées aussi remarquables qu'elles le sont aujourd'hui, un général d'une capacité médiocre pourra toujours faire quelque chose ne fût-ce qu'une retraite passable, pourvu qu'il ait des troupes en assez grand nombre. On n'obtiendra que rarement ou jamais de victoires brillantes sans un surcroît de forces considérable. Il devient de plus en plus difficile d'être un grand général.

Si tout à coup surgissait à la tête de la France un homme du caractère et des moyens de Napoléon I^{er}, si, tendant au même but, il voulait s'essayer contre les autres puissances de l'Europe, il ne pourrait qu'accuser le sort de ne pas l'avoir fait naître cinquante ans plus tôt.

Les suites d'un changement aussi radical sont manifestes pour tout le monde. La guerre d'Orient a été faite avec les nouveaux éléments intro-

duits dans l'art de la guerre et avec la méthode nouvelle. Les deux puissances rivales avaient des armées immenses en campagne. Il n'y eut nulle part de victoire décisive; il n'y en eut pas que l'on ne dût acheter au prix d'immenses sacrifices (1). Les moyens de défense étaient extraordinaires (2). On y brûla infiniment de poudre. On ne fit que peu de manœuvres. Aucun stratège éminent ne s'y manifesta. Les opérations ont toujours eu lieu le long d'une ligne une fois choisie (celle du Danube, la Crimée). On dut s'attacher particulièrement au choix des positions. S'il faut en juger d'après ses résultats, cette guerre a duré longtemps. Et cependant la différence de valeur des deux armées était encore assez considérable. Si les Français et les Allemands étaient dans le cas de se mesurer, les efforts réciproques tendraient davantage encore à s'affaiblir mutuellement.

Déjà dès la fin du siècle dernier et au com-

(1) Jusqu'en mai 1855, les Français ont envoyé 180 mille hommes en Orient. Ils ont perdu dans cet espace de temps 62,000 hommes. Le choléra seul n'explique pas des pertes aussi considérables.

(2) 16,000 anglais ont tenu assez longtemps à Inkermann contre 30,000 russes. Les combats qui ont eu lieu autour des misérables retranchements de Silistrie ont été plus grands encore. Il en est de même de ceux autour de Sébastopol.

mencement du siècle actuel, on pouvait facilement prévoir que l'art de la guerre en arriverait à ce point de perfectionnement. Mais ces temps-là étaient par là même infiniment en dessous de l'époque actuelle. Il y avait bien des points importants de la tactique qui se trouvaient encore dans l'enfance ou dans une période de développement qui s'en rapprochait. Il y avait encore partout infiniment d'abus, de sottises sanctionnées par la routine et de vaine ostentation. Le talent, le génie surtout avait un vaste champ à défricher; un homme d'énergie pouvait mettre la main où il voulait, il était assuré de ne pas voir ses efforts stériles.

Tel est le point de vue auquel il faut juger les succès de Napoléon vis-à-vis de l'Allemagne. Ce qui frappe surtout quand on juge de cette manière, c'est tout ce qui faisait défaut à ses adversaires.

Quelque éclatants que fussent les talents militaires de Napoléon, ce conquérant eût été arrêté à mi-chemin de sa course aventureuse; si ses ennemis, dès le moment où ils eurent reconnu sa valeur sur les champs de bataille, eussent fait ce que leur commandait le sens commun, et si les armées françaises n'avaient pas reçu, par le fait de la révolution, une impulsion extraor-

dinaire très favorable à l'offensive. Ce feu de paille brûla jusqu'en 1813. En 1814 et 1815, Napoléon en était réduit à ne pouvoir s'appuyer que sur les seules forces de la France épuisée.

Ce qui vint d'abord en aide à Napoléon, fut l'état d'affaiblissement extraordinaire dans lequel se trouvait le vieil empire d'Allemagne. L'absence de toute forte organisation centrale avait fait que cet antique empire, jadis si puissant, se trouvait divisé en un nombre infini de petits territoires et états qui étaient devenus complètement étrangers les uns aux autres. Il y avait en Allemagne, lors de la révolution française, plus de 300 souverainetés indépendantes. On peut par là juger de l'étendue de la plupart d'entre elles. Leur cohésion était presque nulle. Et comme rien ne nécessitait un tel morcellement, ceux qui étaient intéressés au maintien du statu quo faisaient tous leurs efforts pour empêcher que la foi à une grande patrie commune ne prit trop d'empire. Cette grande quantité de petits états morcelés était cause qu'ils ne faisaient que se gêner les uns les autres en temps de paix et dans les circonstances ordinaires. Elle engendrait des rivalités incessantes et des discussions marquées au coin d'une mesquinerie incroyable. Les réunions de la Diète en témoi-

gnent suffisamment. Une telle organisation n'était pas de nature à affronter une guerre comme celle qui allait avoir lieu. Il aurait fallu des miracles pour pouvoir la conserver et elle n'en était pas digne. C'est ainsi que le premier coup de vent un peu violent renversa cet édifice, qui ne reposait sur aucune base solide et qui était miné dans ses fondements.

Un autre grand malheur était que les deux états les plus puissants de l'Allemagne venaient de terminer une guerre sanglante et de longue durée. En 1793 la Prusse et l'Autriche n'étaient pas encore réconciliées. Le temps seul pouvait cicatriser les blessures qu'elles s'étaient faites réciproquement. La France trouva des rivaux dans ces deux états qui eussent dû être unis. L'Autriche, telle qu'elle était alors, était trop faible pour lutter seule. La Prusse trahit alors à vil prix la patrie allemande.

Les armées autrichiennes d'alors avaient en général une plus grande valeur comme armées, que les armées françaises, du moins les troupes autrichiennes proprement dites se battirent toujours très bien. Mais par contre les armées prussiennes laissaient beaucoup à désirer. Elles n'étaient plus que l'ombre de ce qu'elles avaient été sous Frédéric II. Personne ne songeait à y

conserver et à y fortifier l'ancien esprit martial. Personne n'était capable de le faire. Une immense ignorance, la manie des parades et un formalisme exagéré étouffaient tout principe de vie. Elle n'était pas organisée pour résister à n'importe quelle autre armée un peu moins mauvaise. Elle fut vaincue.

Les armées allemandes ne manquaient pourtant pas complètement de généraux expérimentés; mais la plupart d'entre eux envisageaient la guerre comme un métier et il était impossible qu'ils fussent à la hauteur de ce qu'ils devaient être dans des conditions entièrement différentes de ce qu'ils avaient vu jusque là. Du reste ils étaient presque tous fort vieux. La révolution avait mis à la tête des armées françaises une foule de gens qui, même s'ils en avaient eu le désir, n'eussent jamais eu le temps d'apprendre à connaître les vieilles règles de l'art de la guerre. Ils se bornaient à prendre conseil de leur bon sens et agissaient en conséquence. Or la méthode apprise et enseignée, quand on n'a pas la clef de ses mobiles supérieurs, de sa philosophie, ne peut être d'aucune utilité, une fois que l'on se mesure avec ce qui n'est plus elle. Plus elle sera compliquée, pire elle sera. C'est ce qui explique pleinement les insuccès des armées allemandes. Les Français

apportaient avec eux deux progrès énormes : les manœuvres en tirailleurs et l'emploi des grandes colonnes. Frédéric II avait inventé la tactique en ligne, excellente pour son temps, elle ne suffisait plus vis-à-vis de ces innovations importantes. Il en était de même en fait de stratégie du fameux système de cordon, d'après lequel les positions les moins importantes devaient être garnies de troupes, n'eussent-elles même que la force d'une patrouille. Il en résultait une immense dissémination de forces qui pouvait occasionner de grands dangers. Des années se passèrent avant que les Allemands ne songèrent à s'approprier les améliorations introduites par les Français dans l'art de la guerre. Malgré toute leur bravoure, ils payèrent chèrement les leçons qu'ils reçurent. Il n'y avait parmi les généraux allemands du siècle précédent qu'un seul qui comprit comme il faut la question. C'était l'archiduc Charles. Aussi fit-il subir à lui tout seul, plus de défaites aux Français que les autres généraux réunis.

Il existait encore alors, en Autriche, ce qu'on appelait le conseil de guerre aulique. Tout général en campagne était tenu de présenter à la sanction de ce collège, qui siégeait à Vienne, ses plans et ses projets, afin qu'il l'approuvât. Il ne pouvait rien entreprendre d'important sans sa

sanction. Il n'y avait que l'ennemi qui profitait de cette organisation sans exemple. Elle fut la cause de la moitié au moins des défaites que les Autrichiens eurent à déplorer pendant des siècles. Elle a causé un tort irréparable à l'Autriche et à ses armées; ce conseil aulique fut cause que l'on fut bien des fois forcé d'agir trop tard et partant à contre-coup, et que bien des idées grandioses durent rester stériles. Le conseil aulique n'existe plus. Les ennemis de l'Autriche auront l'occasion de le déplorer.

En outre l'Allemagne n'avait alors que peu de forteresses et, comme il va de soi, elles étaient construites d'après le système de ce temps là qui laissait à désirer. Du reste elles étaient loin d'être toujours admirablement défendues. (Ce qui fut encore plus déplorable que la capitulation de Mack, à Ulm, en 1805, fut la reddition de la plupart des forteresses prussiennes après les batailles d'Iéna et d'Auerstadt, en 1806.) Vérone, Brixen, Ulm, Rastadt, Germersheim, etc., n'existaient pas encore. Cologne, Coblençe, Mayence, Landau, Mantoue, Legnago et d'autres places fortes étaient beaucoup plus faibles qu'elles ne le sont aujourd'hui. Napoléon avait le droit de se vanter de ne pas s'inquiéter des forteresses : il aurait eu grand tort de s'en occuper beaucoup.

Aujourd'hui nous lui entendrions tenir un tout autre langage.

Enfin mentionnons encore comme une des causes qui expliquent surtout le succès des Français, l'état dans lequel était l'armée fédérale ou impériale. La composition, l'organisation, l'armement, le commandement étaient si défectueux qu'on ne pouvait pas trouver pour ainsi dire d'armée en Europe avec qui elle pût être comparée. Moser dit en parlant d'elle et du système militaire de l'empire que tout y était tellement déplorable que l'on eût dû défendre à tout jamais de faire des guerres impériales.

D'après l'ordonnance de 1684, l'empire d'Allemagne avait 40,000 hommes de troupes, dont 12,000 de cavalerie. En cas de guerre, cette armée pouvait être doublée et même triplée, mais cela n'eut jamais lieu. Ces 40,000 hommes se répartissaient ainsi entre les 10 cercles de l'Empire :

CAVALERIE. INFANTERIE.

Électorat du Rhin	600	2707
Haute-Saxe.	1322	2707
Autriche	2522	5307
Bourgogne.	1321	2708
Franconie	980	1902

	CAVALERIE.	INFANTERIE.
Bavière	800	1494
Souabe	1321	2707
Haut-Rhin	491	2853
Westphalie.	1321	2708
Basse-Saxe.	1322	2707

Malgré leurs règlements précis, aucun de ces contingents n'avait ni armement, ni équipement semblable. L'un parmi l'autre, chacun de ces cercles était composé de 30 états particuliers (villes, bourgs, villages, prélatures, comtés, etc.), chargés chacun pour soi de rassembler, d'armer, de payer et de soigner ses soldats. Il y avait beaucoup de bataillons où ni les fusils, ni les pièces de campagne, ni la solde ni l'équipement des cavaliers n'étaient uniformes. Certains contingents dont les fonctionnaires administratifs étaient absents, mouraient quelquefois de faim en campagne, à côté d'autres qui étaient dans l'abondance de toutes choses. Les commandants de ces contingents devaient être en nombre égal de catholiques et de protestants. On observait aussi cette loi pour la composition du conseil de guerre, qui était à la tête de toute l'armée impériale.

La mobilisation de cette armée provoquait tou-

jours une immense agitation dans le pays, et ne pouvait se faire en peu de temps. On demandait des soldats de toutes parts, et on complétait les contingents de toutes les façons imaginables. Beaucoup d'États intriguaient les uns contre les autres et défendaient qu'on vint enrôler chez eux. Il suffisait de pouvoir tenir un fusil pour être accepté. On incorporait sans distinction d'âge ni de taille, on ne refusait même ni les bossus ni les tortus. Le comte de Wartenberg devait 8 soldats; le comte de Grumbach, 12; celui de Kyrberg, 16; le prince de Linange, 24 et la ville de Worms 54 soldats. Il y avait des villes, Ulm, par exemple, où les prisons servaient à parfaire les contingents. Plusieurs compagnies étaient formées de la combinaison de plusieurs contingents, c'est ainsi que dans l'une d'elles, Gmund nommait le capitaine, Rottweil, le premier lieutenant, Rottenmunster, le second lieutenant et Gegenbach, le cornette. Le choix revenait aux conseillers communaux dans les deux villes impériales, à l'abbaye à Rottenmunster. Il n'y avait jamais lieu à avancement dans ces petites compagnies. Celui qui y avait une place la conservait, sa vie durant.

Il va de soi que des corps de troupes formés d'éléments aussi disparates ne se distinguaient pas par la subordination. En général, quiconque

se croyait maltraité, désertait. Il était rare de pouvoir amener les compagnies, encore moins les bataillons à faire feu en même temps. Les rapports de supérieurs à inférieurs étaient tout ce que l'on peut s'imaginer de plus difficile. En outre, les conflits d'attributions étaient incessants parmi ceux qui avaient des postes plus élevés.

Depuis la bataille de Rossbach (où du reste l'armée française infiniment mieux organisée ne s'était d'ailleurs pas mieux montrée), l'armée impériale ne portait pas d'autre nom que celui « *d'armée de sauve qui peut.* » On y rencontrait les officiers les moins capables et les plus indignes de servir. Lors du siège de Mayence, il fallut qu'un officier autrichien expliquât à un capitaine des troupes du Palatinat quel était le but d'une patrouille. Dans une autre circonstance, un premier lieutenant souabe s'enquit auprès d'un caporal de quel côté était l'aile droite d'un certain bataillon. (Si l'on est désireux d'en connaître plus long sur ce chapitre, il faut lire l'écrit humoristique : « Description de l'armée de l'Empire telle qu'elle est actuellement, etc., » Cologne, 1796.)

Il faut se reporter à ces temps-là pour apprécier quelle est aujourd'hui notre force.

On ne voit que trop clairement par le résultat de la guerre de l'indépendance, quelle a été l'in-

fluence de toutes ces causes en faveur de l'armée française. Les armées françaises n'étaient pas devenues relativement beaucoup moins bonnes. (La perte des anciens cadres après des guerres si nombreuses et si sanglantes était un mal qui ne les avait pas frappées seules : en 1813, à Lutzen, la Prusse mit en ligne un assez grand nombre de soldats qui n'étaient encore pour ainsi dire que des enfants.) Mais les Allemands avaient changé au point d'être devenus méconnaissables. Les victoires de Napoléon lui coûtaient de jour en jour des efforts plus grands. A chaque pas que faisait cet homme, s'accroissait la résistance. Ses succès n'avaient plus depuis 1806 le même prestige. La lutte devenait plus désespérée et le combat ne se terminait qu'après une lutte plus sanglante pour les uns comme pour les autres. Napoléon continua jusqu'à la fin à être impétueux et à avoir quelque chose de l'ouragan ; mais on l'eût dit à court d'haleine et il devait en reprendre souvent. Un observateur sagace eût pu prophétiser avec une certitude absolue que la fortune ne devait pas tarder à abandonner les Français et qu'après quelques rencontres heureuses aurait lieu une réaction qui devait fatalement aboutir. Du reste, Napoléon aurait dû, pour l'arrêter, modifier sa manière de faire la guerre : il fallait

surtout qu'il se montrât plus économe de ses armées, qu'il s'occupât davantage de la défense et qu'il employât la paix à introduire dans ses armées de grandes améliorations, qui leur étaient grandement nécessaires. Mais son génie n'était pas assez universel pour embrasser toutes ces choses.

Ce qui devait arriver eut lieu. L'Allemagne se sentit forte, pour le moins aussi forte que la France. Les peuples avaient été éclairés par l'excès de leur malheur. Ils avaient fait des pas de géants. Les troupes, encore toujours composées d'éléments disparates, apprirent à vaincre. Et ce qui est à remarquer, c'est que ce ne fut pas toujours par le nombre qu'elles l'emportèrent. Des généraux remarquables surgirent. Blucher et York étaient d'autres chefs que les généraux de théâtre de Napoléon. Nous arrivâmes à Paris.

Du système des fortifications allemandes.

Les forteresses construites d'après la manière que l'on appelle allemande, auront une grande influence sur l'issue des guerres futures. Cette manière constitue le progrès le plus marqué qui ait été fait depuis plus d'un siècle dans la science des fortifications.

Il y a toujours eu des forteresses; mais le but qu'elles étaient destinées à atteindre, a beaucoup varié dans le cours des siècles. Le système qui de tous est le plus avantageux pour les États et pour les armées, est le système allemand.

Le nombre des places fortifiées était immense au moyen âge et dans les temps qui l'ont suivi. Chaque ville avait ses remparts et ses fossés. Les bourgeois les défendaient à défaut de soldats. Il en était encore ainsi du temps de la guerre de Trente ans. Ce ne fut que lors de l'organisation complète des armées permanentes, vers le xvm^e siècle, que cet usage tomba en désuétude. Alors l'intérêt local décidait principalement de la

position des fortifications; il en résultait qu'elles se bornaient à entourer l'objet qu'elles devaient défendre : c'était un but passif que l'on se proposait, dans ces fortifications locales.

On en vint à fortifier plus soigneusement les points importants par leur position stratégique. Cependant l'objet principal que l'on avait en vue restait toujours le même; ces forteresses n'avaient toujours qu'une minime étendue. Ce n'était pas le fait des anciens ingénieurs militaires, mais la conséquence d'une nécessité. Il y avait dans chaque pays un grand nombre de points stratégiques importants; la plupart des points reconnus comme tels aujourd'hui, l'étaient déjà depuis un temps immémorial. Il y avait un autre motif encore. Avant la révolution française, on ne connaissait pas le système actuel des réquisitions. On nourrissait les troupes au moyen de magasins que l'on établissait sur les derrières de l'armée, ce qui nécessitait un grand nombre de forteresses. On avait donc besoin de beaucoup de garnisons. Mais les armées en campagne n'étaient que peu nombreuses. Du temps de la guerre de Trente ans, l'apparition d'une armée de 50 mille hommes fit époque et Frédéric-le-Grand lui-même n'en eut pas de plus considérable. Il en résulte que les anciennes forteresses devaient être construites

pour les garnisons les moindres possible. On ne pouvait donc fortifier ces points qu'en détail, en établissant des lignes et des ouvrages fortifiés. Quant au tracé de la ville, on n'y touchait pas.

La valeur d'une forteresse dépend surtout de sa position et de l'importance de sa garnison. Les places dont nous parlons devaient donc être généralement faibles. Mais c'était là chose tout à fait normale, en accord avec la manière quasi-stéréotypée de faire la guerre. Dans ce temps-là, comme le mode d'enrôlement empêchait la formation de grandes armées, l'agresseur ne pouvait hasarder de laisser sur ses derrières une forteresse qui eût contenu quelques milliers d'hommes de garnison.

C'est d'après ces idées que l'on établit des centaines de forteresses qui coûtèrent infiniment d'argent. C'étaient des entraves mises à l'art de la guerre, dont celui-ci se débarrassa.

La révolution française éclata ; les Français introduisirent dans la guerre deux éléments nouveaux : l'immensité du chiffre des combattants et le système des réquisitions d'après lequel les troupes s'entretenaient aux dépens du pays dans lequel elles se trouvaient et n'eurent plus besoin de magasins. Ces changements étaient de nature à changer complètement l'art de la guerre. Les

Français ne durent plus attaquer qu'un petit nombre de places fortes; ils pouvaient aussi les bloquer plus facilement ou les tourner.

Napoléon surtout eut l'art de mettre ces innovations à profit. Il passa entre les forteresses avec ses puissantes armées; il en laissa un grand nombre derrière lui, sans s'en préoccuper. Quel tort pourraient lui causer quelques places ayant en tout 6 à 7,000 hommes de garnison, à lui qui prenait l'offensive avec 150 mille hommes? On bloquait les points les plus dangereux, et ce n'était que dans les cas de nécessité absolue que l'on entreprenait les sièges. Les villes assiégées cédaient, du reste, avec une promptitude inouïe. Les capitulations devenaient épidémiques, c'était malheureusement souvent le fait des mauvais commandants. Tout le monde était terrifié au plus haut point. Aussi quelques demi-savants s'imaginaient-ils que les forteresses n'avaient plus la moindre utilité. Napoléon ne pouvait que s'applaudir de cette erreur, que du reste il partageait, comme le prouve l'état dans lequel il laissa ses propres forteresses.

Toute cette période de guerres s'écoula sans que l'art de la défense des places se remit du coup qui lui avait été porté. Napoléon seul en profita. Tout ce que firent ses adversaires fut d'imiter

l'exemple qu'il donna dans ses dernières années en 1813, 14 et 15. Personne ne songea à fortifier par des constructions provisoires, d'après les nouveaux principes introduits dans l'art de la guerre, les anciennes fortifications d'une faible étendue.

A partir de 1815 on eut le temps de réfléchir et de faire des réformes. Aucun pays n'en profita comme l'Allemagne dans l'intérêt de ses forteresses. D'immenses progrès y furent réalisés dans l'architecture militaire. On fit complètement divorce avec l'ancien système que l'on ne laissa plus exister que pour les places d'une moindre importance relative ou pour celles qui étaient moins exposées. Par contre on changea toutes les principales forteresses et surtout celles qui étaient proches des frontières en camps retranchés, c'est-à-dire que l'on rendit possible la concentration dans leurs murs de grandes armées en campagne, fussent-elles même de 200,000 hommes (1).

C'est ainsi que les forteresses sont devenues à peu près le principal instrument de la guerre offensive.

(1) Il existait bien jadis des camps retranchés devant quelques forteresses ; mais leur but était tout différent . Ils consistaient en retranchements reliés à la place et se trouvaient proches des glacis. Ils formaient ainsi des ouvrages avancés. Ces camps ne pouvaient contenir plus de 10 à 12,000 hommes.

Ce changement aura une influence qu'il n'est pas possible de mesurer, sur le développement de l'art de la guerre et sur l'avenir de tous les États.

Le progrès est le fait de l'augmentation de toutes les armées permanentes. Le perfectionnement des armes à feu y a contribué aussi; mais pour une part moindre.

Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer les avantages qui en résultent pour la défense.

Les places fortifiées d'après le système allemand n'ont qu'une simple ceinture avec des fortifications partielles et des réduits fortifiés; elles possèdent des lieux de refuge à l'abri des bombes, ce qui n'était presque jamais le cas dans les anciennes places-fortes, surtout en France; enfin elles sont de nature à permettre facilement de prendre l'offensive. C'est pourquoi de grands forts ceignent la place à des intervalles déterminés. Ces forts sont d'ordinaire casematés et tellement fortifiés qu'on ne peut en devenir maître qu'après un siège en règle. Il sont souvent reliés par des communications souterraines avec les ouvrages du centre.

Les forteresses de cette espèce couvrent d'ordinaire un très grand espace. Tant que la ligne des forts n'est pas rompue, cet espace appartient en entier aux assiégés. Toute tentative d'en faire le

siège entraîne des inconvénients très grands. L'ennemi ne parviendra que rarement à les entourer et y parvint-il, il devra employer dans ce but tant de troupes qu'il ne lui en restera que peu pour d'autres opérations. Les travaux de fortification entraîneront en tout cas d'innombrables difficultés, il y aura même des endroits où on ne pourra parvenir à les faire, surtout quand on n'aura pas réussi à entourer complètement la forteresse et qu'elle recevra constamment des renforts. Enfin l'ennemi pourra à chaque instant être troublé dans son travail par des sorties gigantesques qui pourraient bien l'envelopper totalement.

On est toujours parti de deux données nécessaires pour faire le siège des anciennes forteresses : la possibilité d'entourer entièrement la place et un grand surcroît de forces chez l'assailant. Ce surcroît devait être presque toujours du double au moins, quelquefois du triple et même du décuple de ce qu'avait l'assiégé, tant en hommes qu'en matériel. On comprend par cela seul, quelle différence étonnante il y a entre aujourd'hui et jadis.

Que l'on ait à la frontière une armée de 100,000 hommes. Attaquée par une armée de 150,000, elle sera battue, les pertes réciproques pourront

être de 20 mille hommes. Les 80,000 hommes battus se retireront dans une forteresse construite à la manière allemande. Que l'ennemi le veuille ou non, il faut qu'il la suive, dès qu'il aura atteint le but qu'il se propose en deçà de la forteresse. La situation aura tout à fait changé de face. A l'abri des canons de la forteresse, les 80 mille hommes vaudront plus que les 130,000 de l'ennemi. Ils y peuvent attendre les événements, recevoir des renforts et peut-être même ne pas tarder à reprendre l'offensive. Leur position n'offre pas le moindre danger. Du temps de Napoléon, la forteresse dont nous parlons n'eût peut-être pas pu recevoir une garnison de 6,000 hommes. Les 80,000 hommes battus auraient dû vraisemblablement se retirer au-delà. En admettant même que ses opérations l'y eussent contraint, le vainqueur y eût au plus laissé 12,000 hommes et eût continué à combattre avec 118 mille hommes dans des conditions très favorables; il eût porté la guerre dans l'intérieur du pays et il est plus que probable qu'il eût obtenu encore d'autres avantages éclatants pendant le cours de la campagne.

Ces forteresses viennent donc dans des proportions formidables en aide à la défense; lorsque leur position est bien choisie, elles couvrent si

complètement les pays qui se trouve derrière elles, que l'invasion de l'ennemi y est rendue presque impossible dans les circonstances normales; enfin elles enrayent considérablement l'initiative de l'assaillant : bien garnies de troupes, elles forment en quelque sorte d'immenses aimants qui attirent avec une puissance irrésistible toutes les bayonnettes qui s'en approchent.

Leurs garnisons de guerre sont considérables, il est vrai. C'est ainsi que chez nous Rastadt exige en temps de guerre de 8 à 10,000 hommes; Ulm, 18 à 20,000; Mayence, 21,000 hommes. Mais c'est là un désavantage relatif bien compensé par la dissémination qu'il impose aux forces de l'ennemi. Du reste, il y a quelques forteresses allemandes qui, à la faveur du terrain, peuvent être défendues par de faibles garnisons. Coblenze, par exemple, n'a besoin que de 5,000 hommes. Son camp retranché en peut contenir deux cent mille.

Le système des forteresses allemandes a fait des preuves éclatantes. Sébastopol était en partie construit d'après ces données. S'il avait eu plus de casemates et, au lieu de ses mauvaises fortifications provisoires, des ouvrages permanents, la résistance des Russes aurait été plus imposante encore. La forteresse ne serait pas tombée aux

moins des alliés, si l'armée russe avait été de même qualité que les armées alliées.

Le système dont nous parlons a été appliqué en Allemagne : à Cologne, Coblenze, Mayence, Rastadt, Germersheim, Ulm, Ingolstadt, Linz, Brixen, Finstermunz, Vérone, Cracovie, Posen, Kœnigsberg, etc.

Le progrès nouveau finit par se faire jour à l'étranger. C'est d'après ces données que la Russie a fortifié toutes ses forteresses de la Lithuanie et de la Pologne. La Suède, le Danemark, la Hollande, la Belgique, l'Angleterre, la Turquie, etc., ont fait fortifier diverses places d'après le nouveau système. Enfin, la France l'expérimenta, mais avec une grande réserve et sans le mettre en rapport avec le reste de son système défensif. On ne s'y occupa que peu de fortifications, de 1815 à 1830. La révolution de Juillet produisit un revirement. La crainte d'une invasion étrangère fit construire ou augmenter d'après le système allemand, sous le roi Louis-Philippe, les fortifications de Lyon, Grenoble, Besançon et Belfort. On le mit également en usage pour Paris, Toulon et le fort Écluse, et tout récemment pour Cherbourg. Nous nous sommes déjà expliqué sur la valeur de ces différentes places. Faisons observer que les ingénieurs français sont restés loin en

arrière des Allemands qu'ils avaient pris pour modèles. Lyon est de toutes les forteresses que nous avons citées la plus forte. Cependant, en comparaison des nôtres, elle n'a que trop peu de casemates; et, comme on le voit par l'irrégularité avec laquelle ses forts ont été construits, il y a bien de la confusion dans les idées qui ont présidé à son plan. On peut faire des reproches plus graves encore aux autres places fortes françaises.

La comparaison du passé avec le présent nous offre de grands sujets de consolation. La différence surtout entre les forteresses actuelles de l'Allemagne et les anciennes places fortes de l'empire est immense, du moins en général. Les quelques rares et vieilles forteresses de l'empire ressemblaient à peu près aux places actuelles, comme un mauvais couteau de poche ressemble à un fusil rayé et à percussion.

Elles étaient, s'il est possible, plus misérables que l'armée impériale.

L'empereur seul avait jadis le droit de fortifications ou la faculté de bâtir des forteresses; mais déjà pendant la guerre de Trente ans, ce droit était passé aux autorités du pays, de sorte que l'empereur d'Allemagne ne fit qu'accomplir une formalité, lorsqu'à la paix de Westphalie il renonça à ce droit. Peu après cependant, par le traité de

Ryswick (1697), les deux fortifications de Kehl et de Philippsbourg enlevées à la France furent cédées à l'empire. On aurait pu croire que cette conquête avait été très désirée par lui. Il n'en était rien. Toutes les peines de l'empereur pour trouver le moyen de conserver ces deux places furent inutiles. Elles tombaient en ruines. Il fut fait à ce propos des montagnes de rapports et d'observations ainsi qu'une quantité d'essais pour concilier les vues divergeant à l'infini. Le résultat de toutes ces discussions interminables fut absolument nul. Les sommes enfin accordées aux prières pressantes de l'empereur près de la Diète, n'arrivèrent pas à destination ou vinrent en si petite quantité, ou si tardivement, qu'elles ne purent servir à rien. Cependant les ouvriers avaient constamment pétitionné à l'effet d'être payés mais inutilement. On les nommait : « les mendiants de l'empire. » Si l'empereur et quelques cercles du royaume n'avaient rien fait à leurs propres frais pour ces fortifications, elles n'auraient pu servir à rien pendant les guerres de 1701 à 1714 et 1733 à 1735. C'est ainsi qu'elles rendirent pendant ces campagnes tous les services dont elles étaient susceptibles. Après la paix de Bade (1714), l'empereur fit des propositions de réparer Kehl et Philippsbourg, « afin qu'elles

ne tombent pas en ruines à la honte et au ridicule éternels de l'Allemagne. » Ce qui n'empêcha pas les vieilles et mesquines discussions de se renouveler. Lorsque la guerre de 1755 éclata, on en était encore au même point.

Il en était de même de l'armement des places fortes. Les cercles voisins prêtaient d'ordinaire leur artillerie. C'est ainsi qu'en 1701, par exemple, le cercle du Haut-Rhin, qui avait loué l'artillerie de la ville de Francfort, la céda sur la demande de l'empire. Quand les Français rendirent Philippsbourg en 1759, le cercle du Haut-Rhin ne put reprendre ses canons qui avaient été pendant l'intervalle transportés à Strasbourg qu'en 1748 et ses munitions qu'en 1759, tant avait duré la discussion sur le point de savoir qui les aurait et qui les paierait. Il va de soi que les canons étaient hors d'usage et les munitions détériorées.

Le cercle de Souabe avait entrepris volontairement de fournir garnison à Kehl, celui de Franconie à Philippsbourg. Dès qu'ils s'aperçurent que personne ne s'inquiétait des places fortes, ils retirèrent leurs troupes sans autre forme de procès.

En 1782 l'empire abandonna Philippsbourg, sa dernière forteresse. La garnison impériale qui en sortit se composait de 15 hommes. L'évêque

de Spire demanda de l'argent à la Diète pour faire démolir les ouvrages de cette forteresse, qui se trouvait sur son territoire. On discutá à ce sujet jusqu'au traité de Lunéville (1801), où se trouvait, entre autres, la clause humiliante pour l'Allemagne que les travaux démolis de Kehl et de Philippsbourg ne pourraient jamais être rétablis.

Les fortifications furent depuis lors entretenues avec plus de soin ; cependant elles ne pouvaient aucunement servir de modèles. L'ignominieuse reddition de Mayence (1792) aux Français, sous le commandement de Custine, en est une preuve. Il se passa alors des choses tout à fait semblables à celles dont nous venons de parler. C'est ainsi que, quand on descendit les canons des remparts, il se trouva qu'une grande partie des affûts et des roues étaient calcinés et hors de service. L'argent destiné à la défense de la ville avait été dissipé par l'électeur de Mayence dans d'autres ouvrages, tels que : construction de palais, établissement de jardins anglais, etc.

Éventualités.

Avec nombre de troupes, l'empereur des Français peut-il commencer une guerre offensive contre l'Allemagne, et quels sont les points qu'il peut attaquer avec quelque chance de succès?

L'armée française peut être évaluée en bloc à 600,000 hommes. Nous en déduisons : 10,000 hommes pour l'Algérie (ordinairement il y en a 50,000 hommes); 60,000 à 80,000 hommes comme garnison des places fortes le long des frontières belge, allemande et suisse; 20 à 25,000 hommes pour Paris; 20 à 25,000 pour le reste de la France, en tout environ 110 à 140,000 hommes (ces chiffres très probablement sont évalués trop bas). Même si l'augmentation projetée de l'armée, au moyen de 80,000 hommes de réserve, avait lieu, il resterait en tout et pour tout au maximum disponibles 540 à 570,000 hommes pour le but ci-dessus.

La grande antipathie connue de la France pour une pareille guerre ferait que l'on n'au-

rait pas foule de volontaires. Le rétablissement de la garde nationale sur son ancien pied (200,000 hommes) serait possible; mais d'importantes considérations politiques déconseillent une pareille mesure. La position de la dynastie impériale est trop exclusive et c'est donner trop beau jeu à l'empereur que de croire le pays entièrement satisfait de son état intérieur. La garde nationale n'a rien fait pour arrêter la chute du premier empire; il est probable qu'elle ne brûlera pas une cartouche en faveur du second.

Les armées de l'Autriche, de la Prusse et des autres états confédérés comptent au moins 1,500,000 hommes. L'Autriche y figure seule pour 700,000 hommes. Si l'on compte, que pour l'intérieur et les fortifications (y compris celles de l'est), la Prusse a besoin au plus de 150,000 hommes, la confédération également de 150,000, enfin l'Autriche aussi de 150,000 (dont 100,000 pour la Hongrie et la Galicie), il resterait à la Prusse avec la confédération 500,000 et à l'Autriche 550,000 hommes : ainsi l'Allemagne entière aurait 1,000,000 d'hommes à mettre en campagne pour les opérations.

Mais en réalité les armées de campagne allemandes seront considérablement plus fortes, parce que, en présence d'une telle initiative de la

part de la France, tous les peuples allemands seront d'accord, qu'il sera donc inutile de laisser de fortes garnisons dans l'intérieur et que celles des forteresses de l'ouest et du midi que nous avons portées à un chiffre très élevé, peuvent se réunir aux troupes de campagne. Enfin dans ces circonstances, l'affluence des volontaires sera énorme en Allemagne. Néanmoins, nous n'adopterons que le chiffre d'un million, en considérant le surplus comme une grande et inappréciable réserve, capable de contrebalancer certainement ce que la Russie pourra faire en faveur de la France.

Or, si l'on attache quelque importance à la force considérable des principales forteresses allemandes et à l'excellente qualité de toutes les armées germaniques, ainsi qu'aux avantages généraux dont nous avons parlé, et qui rendent toute offensive, en quelque sorte, difficile, on se convaincra sur le champ que la France n'osera jamais offrir le combat à l'Allemagne unie, qu'elle n'osera pas même espérer de vaincre, dans une guerre purement politique, le membre le plus fort de la Confédération (l'Autriche).

La France n'est forte contre l'Allemagne que lorsque celle-ci est désunie et qu'elle-même est soutenue par de puissants alliés. Il y aurait folie

de la provoquer, avant d'être sûr de ces deux points. En peu de mois, la France serait écrasée par la supériorité de l'Allemagne, et Paris, le théâtre où se jouerait la dernière scène du dernier acte de ce drame.

Quant aux deux auxiliaires de la France, qui sont la désunion de l'Allemagne et les alliés des Français, le premier seul est d'une grande valeur. L'Allemagne d'accord, l'alliance étrangère est un secours douteux pour la France ; l'Allemagne unie est assez forte pour tenir tête à toute l'Europe. Que l'on confie ses forces formidables aux mains d'un chef de talent et l'Europe lui appartiendra.

En supposant même que cette unité ne soit pas, dès le commencement, ni bien complète ni bien solide, elles imposera infiniment à la France, d'autant plus que celle des parties de l'Allemagne qui serait attaquée la première est assez forte pour se mesurer toute seule avec elle. Qu'elle intrigue, qu'elle fasse des promesses, qu'elle sème la discorde, mais ce qu'elle est impuissante à faire, c'est d'effacer les anciens souvenirs de l'esprit germanique et de prouver que son gouvernement ne veut que le bien. La nation a vu trop clair. Les efforts que fait la France pour désunir l'Allemagne et pour la paralyser par la discorde

ont été infructueux et lui ont fait plus de tort que quoi que ce soit au monde. Tant qu'il ne sera pas question d'agir, on fera peut-être semblant d'être disposé, jusqu'à un certain point, à rester tranquillement spectateur des violences de la France; mais ce calme sera trompeur, ne donnera aucune garantie au moment décisif. On adressait des paroles polies à la France afin de ne point la blesser et afin de rester avec elle dans des rapports supportables, à condition toutefois que la France se bornerait à des paroles. La première action vigoureuse de sa part fera évanouir tous ces faux semblants et le compte finira par se régler au moyen de poudre et de plomb. Le courant sera alors si violent que celui qui voudrait l'arrêter y trouverait sa tombe. Tout ce que la France pourrait obtenir serait d'empêcher pour quelque temps les états indirectement intéressés d'intervenir. Et quel profit en retirerait-elle? Les surprises ne sont pas possibles, parce qu'on s'est partout trop bien préparé à une défense directe; en conséquence, elle finirait peut-être par se trouver en face d'une unité compacte. Selon nous, il est absurde de retarder inutilement une lutte inévitable, parce que toute hésitation pourrait nous empêcher de gagner la première manche du jeu, mais nous sommes sûrs.

de la dernière, qui est la défaite des armées françaises par la moitié de nos forces.

La neutralité absolue de quelques parties de l'Allemagne seule pourrait efficacement servir la France, mais, si elle n'en avait pas de garantie sérieuse, cette dernière puissance commettrait une faute impardonnable, en ne prenant pas ses mesures contre toute l'Allemagne. L'intervention des États restés provisoirement en dehors de la lutte pourrait renverser complètement toutes ses combinaisons. Plus une entreprise est hasardée, plus une position nette et claire est désirable.

L'Autriche n'a qu'un pied en Allemagne, elle a l'autre en pays étranger. Les 7/10 de son territoire et les 2/3 de sa population ne comptent pas dans la Confédération germanique. Ces pays situés en dehors de l'Allemagne, sont très étendus et ne forment pas un seul bloc : des mers, de grandes chaînes de montagnes, des nations très diverses constituent autant de barrières ; une enclave conique du territoire fédéral sépare, en outre, les deux principaux de ces pays, l'Italie et la Hongrie. L'Autriche peut très efficacement être attaquée par la France hors de son territoire fédéral, sans que les armées de cette dernière puissance aient besoin de fouler le sol de la Confé-

dération. De nombreux pays intermédiaires peuvent fournir de bonnes bases à de telles attaques, et les côtes autrichiennes, d'une étendue très considérable, offrent aux flottes françaises de nombreux points d'attaque. La situation intérieure de l'Italie, de la Hongrie et de la Turquie, offre enfin des leviers extraordinaires pour diviser et pour affaiblir les forces des Autrichiens.

En considérant, en outre, les rapports de l'Autriche avec la Sardaigne et l'Allemagne, surtout avec la Prusse, ceux du catholicisme avec le protestantisme et la position de l'Autriche en face de la Russie, qui a de l'analogie avec celle qu'elle a vis à vis de la France, on ne peut nier que, *si la France doit faire la guerre à l'Allemagne*, elle trouvera, en apparence au moins, le plus grand avantage à commencer par l'Autriche.

Une guerre entreprise contre l'Allemagne pour les frontières du Rhin serait plus populaire en France que toute autre, c'est la seule raison qui puisse attirer l'attention de la France vers l'Allemagne. Et la France n'ignore pas qu'un tel projet n'est exécutable que pour autant que nous le permettions.

Cependant, toute réflexion faite, la France risque énormément en faisant la guerre à l'Autriche. Cette dernière puissance peut aussi bien

vaincre la France et la Sardaigne coalisées, tout comme ces États peuvent l'emporter sur elle.

La révolution italienne soutenue par l'armée franco-sarde éclatera comme une mine qui se décharge sur celui qui l'a allumée, et peut causer les plus grands ravages au delà des Alpes. Il est à peu près certain que l'Allemagne est absolument favorable à l'Autriche : au premier coup de canon, les membres de la Confédération se serreront les uns contre les autres et se battront pour l'Autriche, si celle-ci a le dessous. L'appui de la Russie sera d'autant plus précaire que toute l'Allemagne considérera la cause de l'Autriche comme la sienne. Une révolution sur le Danube préparera de graves embarras à l'Autriche, mais elle appellera sur le théâtre de la guerre des puissances plus éloignées, mais certainement plus favorables à l'Autriche qu'à la France, telles que la Turquie et l'Angleterre. Il est impossible d'en calculer les conséquences. *Il se peut que l'Autriche soit vaincue en dehors du territoire de la Confédération, mais ce n'est que sur ce territoire qu'on peut la forcer à faire la paix.*

On ne peut pas même arracher à l'Autriche ses provinces italiennes, avant de lui avoir fait perdre ses positions dans le Tyrol. Cette circonstance seule et la tentative de détruire la flotte autri-

chienne dans les ports de l'Istrie doivent entraîner une guerre avec la Confédération.

Dans de telles circonstances, toute attaque de la France contre l'Autriche doit amener inmanquablement un conflit plus grave. Il sera impossible de circonscrire la lutte dans des limites étroites, et bientôt nous verrons les motifs les plus urgents et les plus sérieux en faire une nécessité; ces motifs prendront immédiatement la place de cet échafaudage artificiel de prétextes, que la France a su édifier jusqu'à présent pour étayer ses prétentions.

L'attaque de la France contre l'Autriche n'est pas l'indice d'un courage vrai et fort, elle prouve surtout quels embarras le régime intérieur de la France a suscités à son gouvernement.

Si la France avait l'intention de jouer le rôle si difficile aujourd'hui de puissance conquérante, elle n'aurait pas dû commencer par menacer le front le plus fort, c'est-à-dire ni la Confédération, ni l'Autriche; il aurait fallu attaquer le plus faible de tous, l'Angleterre. La conquête de ce pays aurait été achevée en quelques mois. La Russie y aurait accédé sans aucun doute, au besoin elle aurait même fait son possible pour empêcher toute intervention en faveur de l'Angleterre, laquelle, le cas échéant, aurait été trop tardive.

Le moment le plus favorable était le rejet du bill de conspiration par le parlement anglais. On aurait donné un élan énorme au sentiment national des Français et la situation intérieure de cette nation se serait notablement améliorée. L'exclusion de l'Angleterre du congrès européen aurait favorisé les démarches ultérieures et en aurait rendu possibles beaucoup d'autres. Ensuite, on se serait saisi de la Belgique et de la Hollande; la Turquie aurait été assignée à la Russie, qui pour ce prix aurait prêté les mains à tout ce que l'on eût voulu. On ne pouvait essayer d'affaiblir l'Allemagne qu'après la réussite de cette combinaison. Nous sommes persuadé que le système de conquête français aurait fini par se briser contre cet écueil, mais la France avait au moins une chance de réussir de cette manière, surtout si en temps opportun on avait eu soin d'occuper suffisamment les puissances allemandes. La guerre, telle que la France la commence maintenant, peut avoir et aura pour conséquence de grands changements en Europe; mais elle ne se terminera pas à l'avantage des Français. C'est ainsi que la France souffre du mauvais effet d'une situation qu'elle a en partie héritée, en partie créée elle-même. Avant le commencement de la guerre, elle doit s'inquiéter d'une foule d'éventualités en

face desquelles cette guerre elle-même n'est qu'un rien. Elle doit prendre en considération le *veto* que lui opposera l'Allemagne au beau milieu de ces triomphes, le *veto* de l'Angleterre, les neutralités armées de la Suisse, de la Belgique et de la Hollande. Mais elle doit aussi prévoir la participation de l'Allemagne et même de l'Angleterre à la lutte. Tandis que les armées de la France doivent parcourir, au delà de ses lointaines frontières méridionales, un pays de 50 milles de long parsemé de positions fortes et bien défendues, la nation française sera forcée d'assister en spectateur à la concentration de fortes armées, qui se présenteront à ses frontières les plus faibles et les plus défavorablement situées et auxquelles elle ne pourra opposer que des forces infiniment inférieures. Plus le cours des victoires conduira les armées françaises au fond de l'Italie, plus il sera difficile à la France de défendre ses propres foyers, lorsqu'à la fin la Prusse et l'Allemagne se déclareront contre elle. La Russie ne peut, en aucun cas, empêcher une telle collision. Les armées allemandes, en partant du Rhin, feront trois fois la route de Paris aller et retour, avant que l'Allemagne sente le choc russe qui serait la conséquence d'un tel événement.

La situation politique actuelle de la France a

beaucoup d'analogie avec celle de la Russie peu de temps avant le commencement de la guerre d'Orient. La guerre que la France projette ne peut durer longtemps. Mais la France ne peut pas non plus avoir de trop hautes visées. Sinon les spectateurs deviendront acteurs. Que de difficultés accumulées autour de cette tâche.

Dans le plan de campagne contre l'Autriche, la France doit plus s'occuper de l'avenir que du présent, *c'est-à-dire qu'elle doit laisser la plus grande partie de son armée en réserve.* Si la guerre commence en Italie ou dans les pays voisins de la mer Adriatique, elle devra, pour commencer, n'y engager que les troupes strictement nécessaires. Deux motifs l'y engageront : en premier lieu, la raison positive que nous venons de mentionner, la possibilité d'une attaque sur un grand pied de la part de l'Allemagne et même, dans certaines circonstances de la Belgique, attaque sur le Rhin supérieur et moyen de la part de l'Allemagne, de même que du côté de la Belgique sur les frontières les plus ouvertes de la France; marche irrésistible sur Paris qui n'est pas loin et enfin le peu de risques immédiats que court la France, en cas de défaite en Italie. Les Français pourront, en tout cas, faire une bonne retraite à travers les Alpes, et l'offensive des Autrichiens n'y serait pas

sans inconvénients. Néanmoins, cette dernière considération ne peut guère engager la France à conserver dans le pays énormément de troupes pour des éventualités futures, par la raison que ces pays forment l'objet de la conquête, qu'ensuite elle doit désirer terminer la guerre le plus tôt possible et que le gouvernement français, à cause de sa position particulière, n'a rien tant à craindre que l'arrivée en France de la nouvelle de la défaite de ses armées. En conséquence, il est plus que probable que la France enverra à l'extérieur assez de troupes pour que, réunies à ses auxiliaires italiens, elle puisse opposer aux Autrichiens des forces notablement supérieures.

Nous essaierons de donner quelques indications sur la marche présumable des opérations militaires, telles que nous les comprenons. Nous partons de la supposition que la Confédération portera, dès le commencement des hostilités, une partie de l'armée fédérale sur le Rhin et qu'elle persistera dans cette attitude aussi longtemps que les Autrichiens n'auront pas été refoulés sur le territoire germanique. Il faut, en même temps, admettre que la Suisse et la Belgique prennent également des mesures de sûreté militaire.

L'armée sarde compte ordinairement : — En infanterie, 30,500 hommes, dont 26,500 infanterie

de ligne en 10 brigades de 2 régiments à 4 bataillons ; 5,600 hommes de tirailleurs (bersaglieri) en 10 bataillons et 1 corps de chasseurs de 400 hommes. — En cavalerie, 5,200 hommes en 9 régiments de 5 escadrons. — En artillerie : 5,200 hommes en 5 régiments. — En troupes du génie : 1,000 hommes en 1 régiment. — En autres troupes : 7,100 hommes.

La force de toute l'armée comprend ainsi environ 48,000 hommes. En y ajoutant les réserves, elle peut être portée de 95 à 100,000 hommes. Telle est actuellement sa force en comptant les volontaires (1). (En cas de guerre, la Belgique peut mettre sur pied 75,000 ; la Hollande, environ 60,000 et la Suisse, 42,000 hommes avec 56,000 de réserve.)

Les Autrichiens garniront leurs provinces de l'Italie supérieure d'au moins 250,000 hommes. Dans la Dalmatie doivent se trouver plus de 50,000 hommes. Les réserves en Illyrie et dans le Tyrol comptent environ 100,000 hommes. En portant les Sardes au chiffre de 100 mille

(1) La flotte sarde comprend 10 frégates, 7 corvettes et 25 plus petits navires avec 900 bouches à feu. La flotte autrichienne consiste en 1 vaisseau de ligne, 7 frégates, 8 corvettes, 6 bricks et 115 plus petits navires avec 950 canons. Les deux forces maritimes sont à peu près égales.

hommes, la France devra toujours, pour commencer la campagne sous des auspices favorables, mettre 200 mille soldats en ligne. Si la France prétend attaquer la Dalmatie et les pays limitrophes, il faudra qu'elle réserve dans ce but 50 mille hommes au moins. Il ne faut pas non plus perdre de vue, la longueur si considérable du chemin que les Français auraient à parcourir en cas d'éventualités malheureuses. La France ne peut donc espérer faire la guerre avec moins de 225 mille hommes en Italie et 275 mille en tout.

Au cas où la France concentrerait d'abord la guerre en Italie (où elle a toujours l'avantage que l'Autriche doit laisser un nombreux corps en Dalmatie, etc.), il lui resterait tout au plus 525,000 hommes à employer dans d'autres buts. On devra les placer le long des frontières belges et allemandes, sur une ligne de 100 milles menacée par plus de 5 à 600,000 hommes. Si entretemps les relations entre l'Angleterre et la France deviennent un peu plus mauvaises, il faudra déduire de 50 à 70,000 hommes des 525,000 mentionnés, qui sont absolument nécessaires pour la défense des côtes.

En cas d'attaque franco-sarde sur la position des Autrichiens dans l'Italie supérieure, il fau-

drait, selon toutes les apparences, procéder contre cette dernière de deux côtés à la fois. L'attaque principale aurait lieu à coup sûr dans la direction de la Sardaigne; une autre devra être faite du côté de l'Italie centrale. La réussite des deux attaques aurait pour conséquence la jonction sur le Pô inférieur de toutes les forces franco-sardes et on ferait peut-être une diversion sur les côtes de la Dalmatie (ceci serait plus sûr et plus économique). On risquerait évidemment davantage en exécutant une telle entreprise, en partant directement des côtes de la Sardaigne ou de la France. Les troupes nécessaires à cet effet manqueraient ailleurs, comme nous l'avons déjà dit. En outre, elle ne pourrait jamais obtenir un succès décisif, si les franco-sardes ne faisaient pas de progrès dans l'Italie supérieure.

La France possède 26 navires de transport dont chacun pourra recevoir 1,000 hommes avec le matériel, sans compter 20 autres, depuis longtemps en construction, et pouvant en recevoir 2,500 hommes. Elle possède donc assez de moyens de faire invasion sur n'importe quel point des côtes autrichiennes. Il faut donc s'attendre à des visites de ce genre. Les Français feront des descentes sur beaucoup de points et en partie de cette manière, au moyen de leur énorme flotte, ils

chercheront à conquérir ou à détruire les ports autrichiens et toutes les villes importantes du littoral. Venise est un principal point de mire pour eux, mais plutôt sous le rapport politique que commercial. Il ne s'agirait de Trieste qu'en cas de guerre avec la Confédération. Il est naturel que la flotte autrichienne reste sur la défensive. Néanmoins, ni la destruction de la flotte, ni l'occupation de tout le littoral autrichien n'exerceraient d'influence essentielle sur la marche de la guerre. Au surplus, les Autrichiens vendront très cher tous ces points. (Les batteries navales sont aux batteries des côtes à peu près comme l'or est au cuivre; au point de vue de la tactique, la différence est peut-être plus grande encore.)

La révolution fomentée par les premières marches ou plus tôt peut-être, facilitera certainement les opérations des franco-sardes, mais elle ne contribuera pas directement à leur faire gagner des batailles. Cette tâche restera réservée aux armées. Du reste, l'armée sarde, quant à sa qualité, ne soutient pas la comparaison avec l'armée autrichienne, parce que la moitié se compose de volontaires et de partisans. Quand on considère la force énorme des armées qui se trouvent en présence dans un espace si resserré, on ne doit pas s'attendre à ce que les grandes batailles

soient précédées d'un grand nombre de petits combats instructifs, où les partisans puissent acquérir une certaine routine des luttes militaires. Il faut donc que les franco-sardes, malgré les avantages résultant pour eux d'une révolution, préparent leurs opérations et surtout les opérations tactiques avec la plus grande prudence, et c'est là une autre raison qui nous fait croire que la France sera hors d'état de jeter beaucoup de troupes sur les côtes de la Dalmatie.

Si les Français opèrent de la manière indiquée, en portant un corps considérable du centre de l'Italie sur le Pô inférieur, ils faciliteront certainement la marche de l'armée principale, parce que les Autrichiens seront alors forcés de diviser leur attention. Mais cette manœuvre ferait supposer que la supériorité numérique serait plus grande que nous ne l'avons établie plus haut. Les troupes de la Toscane et peut-être de Naples ne susciteront pas de grandes difficultés aux Français, mais il ne faut pas se dissimuler ce danger que les Autrichiens, couverts à l'ouest par les places fortes de Mantoue, de Vérone et de Peschiera, repousseront énergiquement et avec rapidité le corps venu du centre de l'Italie et dont la jonction avec l'armée principale ne sera pas facile à effectuer, avant que l'on n'ait repoussé les

Autrichiens derrière le Mincio. En outre, la jonction ne pourra avoir lieu que devant une grande forteresse. Ce corps isolé n'obtiendrait probablement pas beaucoup de succès contre les Autrichiens, parce que les principales forteresses, qui sont si rapprochées, leur assureront dans tous les cas leur ligne de retraite vers le Tyrol. Si, en attendant, les Français s'étaient emparés de Venise, ils pourraient, en débouchant des États de l'Église, se déployer commodément dans la Vénétie et couper la communication des Autrichiens avec la Carinthie; mais une telle occupation commencerait avec le plus d'avantages sur la côte même.

La principale armée franco-sarde rencontrerait au delà du Tessin et sur le Pô une résistance extrêmement opiniâtre. La position des Autrichiens dans la Haute-Italie est trop solide à cause de leur force numérique, pour qu'en Lombardie même il n'y ait des batailles très sanglantes. En outre, des raisons politiques leur défendent d'abandonner un pouce de terrain sans des motifs très plausibles.

Afin de diminuer les difficultés inhérentes à l'invasion, les alliés dirigeront peut-être une partie de leurs forces vers le Tessin, une autre par la rive droite du Pô vers Plaisance et,

après la prise de cette ville vers Parme. Ils tourneront ainsi toutes les positions défensives que les Autrichiens pourront occuper derrière le Tessin, l'Olona et l'Adda, et seront en même temps le mieux à même d'opérer leur jonction avec le corps agissant dans le centre de l'Italie.

Si les alliés procèdent de cette façon, il leur faudra toujours concentrer leurs forces principales sur la rive gauche du Pô et faire tourner les positions ennemies par des troupes moins considérables. La configuration du pays poussera le gros de l'armée sur le chemin de la Lombardie. Il faut, en même temps, craindre que les Autrichiens ne prennent à chaque instant l'offensive; leurs forces les y autorisent. En général, les combinaisons stratégiques seront des plus simples. Dans les campagnes de 1796 et de 1797, on manœuvra beaucoup sur ce théâtre de guerre, parce que les armées étaient proportionnellement plus petites, tandis que les masses qu'on y a jetées aujourd'hui ressemblent à un fleuve énorme qui a débordé et qui ne suivra que le cours des principales vallées.

Toutes les batailles et rencontres à livrer aux Autrichiens seront opiniâtres et sanglantes. Qu'on ne s'imagine pas leur voir abandonner leurs provinces italiennes, sans une longue et énergique

résistance. Ils ne céderont qu'à la supériorité du nombre (nous en sommes convaincu). Sans cette supériorité, il ne serait pas bon de s'engager au combat. Une retraite continuelle n'aura lieu en aucun cas, même quand les alliés remporteraient à la frontière une grande victoire : l'Autriche se battrait de position en position. *La perte de tout le pays jusqu'à l'étroite bande entre le Mincio et l'Adige ne déciderait pas encore de l'issue de la campagne.*

C'est sur ce point que l'on verrait naître de nouvelles complications. *Il s'agira d'entreprendre quelques sièges qui pourront facilement dépasser en grandeur celui de Sébastopol.*

Si jamais la France et la Sardaigne conquièrent les provinces italiennes de l'Autriche, cela n'aura lieu qu'au bout d'un temps fort long et avec un déploiement de forces considérable. Cette conquête coûtera d'énormes sacrifices. Avant que Mantoue et Vérone tombent, la France aura certes besoin d'une *seconde* armée d'Italie.

Lors de l'explosion de la révolution de 1848, les Autrichiens avaient 72,000 hommes dans l'Italie supérieure, dont 20 mille hommes, italiens, hongrois, etc., ne tardèrent pas à désertter. Cette armée était répandue sur tout le pays. Lorsque les Sardes parurent subitement, elle ne

se trouvait même pas sur le pied de guerre. A la retraite de Milan, le maréchal Radetzky n'avait que 15,000 hommes avec 50 bouches à feu, tandis que l'armée sarde comptait 50 mille hommes de troupes régulières seulement. Les Autrichiens se retirèrent sur Vérone. Les forces ennemies s'avancant de l'ouest et du sud vers l'Adige, montant à environ 100,000 hommes (parmi lesquels 15,000 Napolitains, 17,000 Romains, 11,000 troupes toscanes et autres), n'empêchèrent pas que 16,000 Autrichiens battirent 45,000 Sardes près de Sainte-Lucie et que, malgré leur faiblesse numérique, ils transportèrent la guerre en Piémont pour l'y finir triomphalement.

Considérons maintenant la guerre encore au point de vue de l'Autriche.

Dans une guerre pareille, l'Autriche a, au moins, autant d'initiative que la France et la Sardaigne.

Il serait téméraire de supposer qu'elle n'agira de préférence que d'une manière passive. En tout temps, en Italie et ailleurs, l'Autriche peut prendre l'offensive quand elle veut. Sa situation militaire et politique la met à même d'exécuter des marches étonnantes. Qui peut garantir à la France et à la Sardaigne que l'Autriche agira comme elles le désirent?

En Italie, l'Autriche peut procéder par l'offensive et par la défensive, et elle peut appuyer l'offensive sur le territoire fédéral allemand.

L'Italie est menacée par la révolution, autre ennemie que l'Autriche devra combattre en même temps que de fortes armées ennemies. Elle a besoin d'une partie de ses forces à l'intérieur et ne peut pas les employer toutes à l'extérieur. L'offensive serait naturellement dirigée d'abord contre la Sardaigne, mais les Autrichiens devraient laisser derrière eux de grands pays exposés à toutes sortes d'explosions. (En 1849, peu de temps après la victoire de Novare, des révoltes terribles éclatèrent sur les derrières des armées autrichiennes.) En cas de défaite en Sardaigne ou dans le midi de la France, s'ils étaient dans la nécessité d'abandonner leurs conquêtes, ils auraient tout à craindre pour leur retraite. L'offensive des Autrichiens pourrait être paralysée en quelque sorte, par de forts corps français débarqués sur les côtes de Venise ou de Gènes. De cette dernière ville jusqu'au Pô, il n'y a que trois journées de marche. L'occupation de toute la Sardaigne par les Autrichiens ne contribue nullement à améliorer leur position stratégique en Italie; tant que la France reste l'alliée du Piémont, elle possède l'énorme et vaste position des Alpes :

les Autrichiens se trouveraient, pour ainsi dire, dans le foyer d'un grand miroir ardent et leur position serait loin d'être commode. Enfin l'Italie, comme théâtre de la guerre est trop petite pour que l'Autriche y puisse tenter une action décisive et y déployer toutes ses forces.

Voilà à peu près les motifs militaires et politico-militaires à alléguer contre l'offensive autrichienne en Italie. Mais, dans les circonstances actuelles, des raisons non moins importantes plaident en sa faveur (1). Les armées de l'Autriche sont prêtes à combattre. Tout retard ne profite qu'aux adversaires, surtout à la Sardaigne, qui exerce ses nombreuses troupes irrégulières et met sa principale place, Alexandrie, dans le meilleur état de défense.

L'Autriche fait d'immenses sacrifices financiers. L'attaque pourrait être entreprise avec des forces qui ne laisseraient aucun doute sur le succès, et l'armée sarde serait détruite en fort peu de temps. La prise d'Alexandrie serait peut-être possible sous l'impression des premières défaites. L'offensive ne doit pas se borner au Piémont : elle doit s'étendre jusqu'au delà des Alpes. L'Autriche retirerait des avantages

(1) Ceci était écrit avant l'ouverture des hostilités.

immenses du prestige moral qu'elle aurait acquis. Les difficultés qui existent à l'intérieur sont permanentes. Elles existent donc aussi bien en cas de défensive, d'autant plus que l'armée franco-sarde paraîtrait à la frontière. Les diversions sur le flanc et sur les derrières ne pourraient être que de simples démonstrations, vu la grande masse de troupes que l'Autriche dirige sur la Sardaigne et le midi de la France. (La ligne des opérations traverse le Tyrol.) Si les Autrichiens réussissent dans cette direction, ils empêchent peut-être entièrement l'entreprise contre la Dalmatie projetée par les Français. Si celle-ci est commencée, elle sera au moins paralysée. Une armée de 200,000 hommes suffit pour briser la résistance de l'armée sarde, en jeter les restes sur la côte de Gênes ou dans la Provence (même Alexandrie ne les protégerait pas contre de telles forces) et pour entreprendre une invasion audacieuse dans cette province même. Il est bien entendu que toutes ces mesures devraient être prises avant l'arrivée des secours français, qui, pour être en rapport avec les besoins de la Sardaigne, devraient certainement se monter à 100,000 hommes. En profitant même du chemin de fer, on ne pourrait porter ces secours sur Turin en moins de dix

jours; en aucun cas, ils ne pourraient être concentrés pendant ce laps de temps, ce qui est ici le point principal.

Les motifs plaissant pour l'offensive devraient être examinés plus soigneusement encore, si l'Autriche ne pouvait agir que du côté de l'Italie, ce qui cependant n'est pas le cas.

La Confédération germanique ne peut pas vouloir empêcher l'Autriche de se défendre énergiquement contre la France. Cela serait protéger cette dernière puissance. Il faut donc supposer que l'Autriche profitera du territoire fédéral; il faudrait donc d'abord envisager le sud-ouest de l'Allemagne. L'Autriche peut y arriver facilement, il présente une belle base d'opérations contre la France et, selon les circonstances (si la Suisse renonçait indirectement à sa neutralité, en laissant traverser le territoire neutralisé de la Savoie par des troupes françaises), permet de faire en Suisse une diversion à la guerre en Italie. Du reste, le sud-ouest de l'Allemagne fait partie du système de défense de l'Autriche. En cas de guerre de la France avec la Confédération, il serait à désirer que cette position importante et relativement très menacée fût, dès le principe, occupée par une forte armée.

Il est probable que l'Autriche attaquant la

France partira de ce point ou bien de l'Italie. Prendre l'offensive sur les deux points à la fois serait trop hasarder, si la confédération ne prend pas part à la guerre.

L'Autriche, en prenant l'offensive du côté de l'Allemagne, pourrait disposer à cet effet de 150 à 200,000 hommes, comme on peut le voir par le tableau de la répartition des troupes de cette puissance, que nous avons donné plus haut. Il est probable que la France ne pourrait pas lui opposer des forces aussi considérables sans dégarnir ses frontières du nord-est. L'offensive des Autrichiens aurait donc, dans tous les cas, quelques chances de succès. Ceux-ci n'y risqueraient que fort peu, puisque, au pis aller, il leur resterait d'excellentes positions défensives sur la droite du Rhin. Sur ce fleuve, ils se rencontreraient avec les Français seuls, à qui ils auraient immédiatement affaire. Il est évident que l'Autriche n'aurait que peu d'avantages en déclarant d'abord la guerre à la Sardaigne et plus tard à la France, au moment où celle-ci paraît sur le théâtre de la guerre. L'Autriche y perdrait toutes ses chances de surprises. La première grande bataille gagnée sur les Sardes devrait être immédiatement suivie d'une déclaration de guerre à la France, à moins que celle-ci

ne fût entièrement tenue en échec par d'autres puissances.

Dans le cas contraire, l'Autriche n'aurait que l'alternative d'entreprendre une guerre précipitée et furieuse contre la Sardaigne et bientôt après contre la France, ou bien de se tenir sur la plus stricte défensive. Si, en prenant l'offensive, elle ne peut espérer de franchir les Alpes dès le premier élan, il semble encore que la défense devrait être préférée à l'attaque.

Nous en avons déjà parlé brièvement. Occupons-nous encore d'un point fortifié d'une très haute importance, la forteresse de Plaisance.

Si les Autrichiens, avant le commencement des hostilités, réussissent à entourer cette place de vastes ouvrages, il est possible que les franco-sardes soient considérablement entravés dans l'exécution du plan d'opérations indiqué plus haut.

La possession de Plaisance rendrait vaine toute attaque avec des forces divisées. On serait obligé d'attaquer le front autrichien tel qu'il se présenterait, et le succès du corps opérant dans le centre de l'Italie deviendrait plus problématique encore. Par contre, les Autrichiens gagneraient énormément pour la défensive et pourraient même plus tôt passer à l'offensive. Dans le cas où ils y renon-

ceraient totalement, ils pourraient au moins consacrer moins de troupes à la défense et se renforcer ailleurs.

Du moment que la Russie et la Confédération prennent part à la lutte, la guerre ne sera que secondaire en Italie, soit que l'Autriche soit vaincue, soit qu'elle y maintienne ses positions. Il sera à désirer alors que l'Allemagne agisse sans hésitation et d'après les principes les plus simples. La supériorité numérique la plus incontestée est pour nous. Marchons donc en aussi peu de colonnes que possible droit sur Paris. Les Prussiens peuvent très bien opérer leur invasion avec 500,000 hommes au nord-est, et le reste de l'Allemagne avec 200 à 250,000 hommes à l'est. Les Français, quoique vainqueurs, auront subi d'énormes pertes en Italie. En deux mois tout au plus, la comédie parisienne serait jouée.

On craint quelquefois en Allemagne que les Français préviennent la Confédération en passant inopinément de l'Alsace dans le sud-ouest de cet état, qu'ils ne s'avancent irrésistiblement dans l'intérieur et qu'ils n'attaquent nos côtes du Nord, dépourvues de tout moyen de défense. *Cette double appréhension manque de tout motif réel.*

La France dispose tout au plus de 500,000 hommes pour prendre l'offensive contre la Confé-

dération. Ce ne serait qu'un jeu d'en jeter 200,000 (elle ne pourrait disposer d'un plus grand nombre), au delà du Rhin et d'y faire de grandes conquêtes. Il est vrai qu'au moyen du chemin de fer la France peut concentrer beaucoup de troupes à Strasbourg et en fort peu de temps. Mais cette armée n'irait assurément pas plus loin qu'Ulm, pourvu que l'Allemagne ne soit pas trahie partout et que le quart de l'armée fédérale soit concentré dans le voisinage de cette forteresse et de la place de Rastadt. La Bavière, le Wurtemberg, Bade et les membres de la Confédération les plus rapprochés, en profitant de ces forteresses, pourraient très bien résister à un tel choc, au moins pour quelque temps. Supposons un moment le cas le plus défavorable, celui où la France nous attaquerait subitement avant que les troupes des pays envahis ne fussent concentrées en corps considérables : les contingents se battraient tous bien, quel que fût l'État où ils se trouveraient. Ils se concentreraient en arrière et, tout en marchant, ils harceleraient les Français tout autant qu'ils pourraient en être harcelés. En fin de compte, cette campagne ne se terminerait pas sans un second Leipsick.

Ici se confirmera ce que nous avons dit plus haut de la qualité des armées actuelles. De petits

corps de troupes mal commandés peuvent être détruits aujourd'hui, tout aussi bien qu'autrefois, par des corps plus considérables, mais le perfectionnement des armes a cette conséquence que le vainqueur doit très chèrement payer tous ses succès. Dans les combinaisons tactiques et stratégiques, on se heurte continuellement contre ce formidable écueil, la supériorité numérique.

Si les armées allemandes se présentent avec l'énergie nécessaire, il est tout à fait improbable que la France puisse disposer d'un seul homme pour une entreprise contre nos côtes et, si cela arrivait, ce serait la preuve que nous avons gravement négligé nos intérêts. La flotte française ne peut rien sans troupes de débarquement. Du reste, une diversion vers le Nord ne contribuera jamais beaucoup à décider de la lutte.

Nous sommes dans l'attente de grands événements. Il ne se passe, pour ainsi dire, pas une heure qui ne puisse être décisive. La crise actuelle changera, sans aucun doute, la forme de l'Europe. Mais, si nous autres Allemands nous avons des devoirs, nous avons aussi des sujets de consolation. Que l'Allemagne reste unie et la France n'acquerra pas une pelletée de terre. Il faudra bien à la fin que les nuages

se dissipent. Nous voyons déjà en esprit l'Allemagne en sortir, peut-être un peu modifiée dans sa forme, mais toujours forte et intacte dans son ensemble.

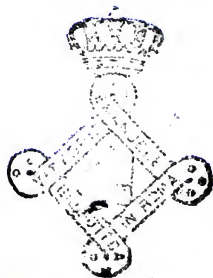
FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
<u>INTRODUCTION</u>	<u>5</u>
<u>I. ARMÉE FRANÇAISE</u>	
1. Nombre des troupes	8
2. Qualité des troupes	13
<u>II. ARMÉES ALLEMANDES</u>	
1. Armée autrichienne	22
2. Armée prussienne.	23
<u>III. THÉÂTRE DE LA GUERRE A L'OUEST</u>	<u>30</u>
1. Rayon de défense du côté des Ardennes	41
2. Défense du côté des Vosges et du Jura	51
3. Rayon de défense des Alpes.	63
<u>IV. SARDAIGNE</u>	<u>72</u>
<u>V. BELGIQUE</u>	<u>83</u>
<u>VI. THÉÂTRE DE LA GUERRE A L'EST</u>	<u>87</u>
<u>VII. DÉFENSE DE L'OCCIDENT DE L'ALLEMAGNE</u>	
1. Rayon de défense du moyen Rhin et du bas Rhin	83
2. Rayon de défense de la forêt Noire	102
3. Lombardie, Venise et Tyrol	116

	PAGES.
VIII. LA SUISSE	138
IX. DES QUALITÉS DES ARMÉES ET DE LA SCIENCE DE LA GUERRE.—Pourquoi Napoléon 1 ^{er} nous a-t-il battus? Pourquoi en avons-nous été vain- queurs?	143
X. DU SYSTÈME DES FORTIFICATIONS ALLEMANDES . .	163
XI. ÉVENTUALITÉS	177



NOUVELLES PUBLICATIONS DES MÊMES ÉDITEURS.

C. H. DE SAINT-SIMON.

Œuvres choisies, précédées d'un essai sur sa doctrine, avec portrait et lithographie, 5 vol. in-12, 1859. fr. 10 30

KOSSUTH.

L'Europe, l'Autriche et la Hongrie, 4 vol. in-12, 1859. fr. 4 25
Révélation sur la crise italienne, 1859, in-12. fr. 0 60

GERVINUS.

Introduction à l'histoire du XIX^e siècle, traduction de F. VAN MEENEN, 4 vol. in-8°. fr. 5 00

GUILLAUME DE NASSAU.

Apologie de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, avec tous les documents de l'époque; la justification de 1568, etc., et préface, 4 fort v. in-12 rel. fr. 5 00

PHILIPPE DE MARNIX.

Le Tableau des différends de la religion, 1857, 4 beaux vol. in-8°. . fr. 16 00
Le Byenkorf. (La ruche à miel de l'Eglise romaine.) 1858, 2 vol. in-8°. fr. 6 00
Les Œuvres politiques. 2 beaux volumes in-8°. Prix 4 fr. le volume.

JOSEPH BONIFACE.

Correspondances politiques, revue des hommes et des choses de la politique belge, 1857-58, 2 vol. in-12. fr. 6 00
La Liberté de la Chaire, in-12. fr. 0 75

J. L. MOTLEY.

Fondation de la République des Provinces-Unies — La Révolution des Pays-Bas au XVII^e siècle, traduit de l'anglais par G. JOTTRAND et A. LACROIX, 1859, 8 demi-volumes in-8°. — Prix par demi-volume. fr. 2 00

DOM JACOBUS.

L'Eglise et la Morale, tome 1^{er}, 4 vol. Charpentier, 1858. fr. 5 50
L'Eglise et la Morale, tomes II et III : La misère et le crime, — 1859. fr. 5 00

EDGAR QUINET.

La Révolution religieuse au XIX^e siècle. 1 vol. in-12. fr. 4 00

CHANNING ET EMERSON.

Vie et Caractère de Napoléon Bonaparte, traduit de l'anglais par F. VAN MEENEN. 1 vol. in-12, 1858. fr. 1 30

A. LACROIX ET F. VAN MEENEN.

Notices historique et bibliographique sur Philippe de Marnix, avec portrait, 4 vol. in-8°. fr. 4 60

Des Fondations, par Tuncor. fr. 0 30
Une Mission de Jésuites. — Une page des mystères de Grammont, 1 volume in-12. fr. 1 25

Des Anoblissements en Belgique. — Lettre d'un Vilain, 4 vol. in-12. . fr. 0 75
Almanach du citoyen belge, pour 1859, in-18. fr. 0 30

L'Influence du Confessionnal, par COURRIER, P.-L., in-52. fr. 0 25
Des Jésuites et du Prêtre, par DIDEROT, in-52. fr. 0 25

De l'Organisation politique, judiciaire et administrative de la Belgique, in-52, 1859. fr. 0 25

La nationalité de la Belgique et ses devoirs au milieu de la crise européenne, par un patriote belge, in-12. . fr. 0 30

La Constitution belge, in-12. fr. 0 50
Vlamingen Vooruit. — Een jaarboekje voor het volk, 1859. fr. 1 25

Le Libéralisme au pouvoir. — Le jeune Libéralisme et son Programme, par UN MEMBRE DE LA GAUCHE, 2 vol. in-8°. 1859. fr. 1 50

